
BIBLIOTECA VITT. EMANUELE
FONDO EBORENSE
32
9 C
20

# ESSAIS DE MORALE,

*CONTENUS*

EN DIVERS TRAITEZ
ſur pluſieurs devoirs importans.

*SECOND VOLUME.*

NOUVELLE EDITION,

*Par M.* NICOLE.



A MONS,
Chez GASPARD MIGEOT, ruë de la Chauſſée
aux trois Vertus.

M. DCC. VII.
*AVEC APPROBATIONS.*

# AVERTISSEMENT.

*Sur cette nouvelle Edition.*

COMME plusieurs des Traitez qui composent ce volume n'avoient qu'un rapport assez éloigné à l'éducation d'un Prince ; & que l'inclination de la plûpart du monde s'est portée à les regarder plûtôt comme séparez, que comme réünis sous un même titre, & sur un même sujet, on s'est cru obligé dés la seconde édition de ce Livre de satisfaire cette inclination, en retranchant le titre *d'Education d'un Prince*, & en leur donnant celui *d'Essais de Morale*, comme étant du même genre que ceux qui portent ce nom. Mais on a passé plus avant dans cette nouvelle édition. Car on a cru même devoir changer l'ordre des Traitez, en mettant à la tête ceux qui regardent le commun du monde & qui ont des sujets gene-

taux, & reservant au-contraire pour la fin ceux dont la matiere est plus particuliere & moins commune.

Par cette vûë le Traité de l'éducation d'un Prince, qui étoit le premier & le principal dans la premiere édition, est devenu le dernier ; & les autres ont été placez selon que la matiere en a paru plus ou moins generale.

On a aussi pratiqué dans cette édition ce que l'on a fait dans celle du troisiéme volume des Essais, qui est de réduire en chapitres les Traitez qui ont pu s'y réduire facilement, afin de remedier à la confusion qui naît de la multitude de ces petits nombres.

Ces changemens ont obligé de retrancher les Préfaces qui sont à la tête des autres éditions de ce volume-ici, & de se contenter de ce petit avertissement.

# TABLE

Des Traitez & des Chapitres contenus en ce Volume.

DE LA CIVILITE' Chrétienne.

ii

DE LA GRANDEUR.

Seconde Partie.

*Des obligations & des difficultez de la vie des Grands.*

## APPROBATION des Docteurs.

NOus soussignez Docteurs en Theologie de la Maison & Societé de Sorbonne, certifions avoir lû & examiné un Livre intitulé : *Essais de Morale*, composé par le sieur de Chanteresme ; dans lequel nous n'avons rien trouvé que de trés-conforme à la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. En foi de quoi nous avons signé, ce 3. Juillet 1670.

N. PETITPIED.

T. BOILEAU.

DISCOURS

# DISCOURS

## SUR LA NECESSITE' de ne se pas conduire au hazard, & par des regles de fantaisie.

DE'S que les hommes sont en état de connoître ce qu'ils font, ils se partagent en differens états, & en differentes professions, selon que leur inclination les y porte, ou que la necessité les y engage; ce qui produit ce mélange bizarre de conditions qui se trouve dans le monde. Il n'y a souvent rien de plus frivole & de moins raisonnable que les causes de ces inclinations; & ce qui les attache à un genre de vie plûtôt qu'à un autre, est d'ordinaire si peu de chose, qu'ils auroient honte de leur legereté s'ils pouvoient s'en souvenir.

Mais outre ces differentes profes-

sions, dont chacune n'est suivie que d'un centain nombre de personnes, il y a une profession commune, & un mêtier general que tous les hommes sont obligez de faire, qui est celui d'être hommes, & de vivre en hommes. Ce mêtier est infiniment plus important que tous les autres ; ils les embrasse tous ; il les regle tous : car les autres sont bons ou mauvais, utiles ou pernicieux, selon qu'ils sont conformes ou contraires aux devoirs de cette condition commune.

On peut dire en general que ces devoirs consistent à vivre & à mourir comme il faut. Vivre, c'est marcher vers la mort. Mourir, c'est entrer dans une vie éternelle. Mais comme cette entrée est double, & qu'il y a une des portes de la mort qui nous met dans l'état d'une misere éternelle, & l'autre dans l'état d'une éternelle felicité ; il est visible que bien vivre, c'est marcher dans un chemin qui nous mene à ce bonheur qui ne finira jamais ; & que vivre mal, c'est marcher dans celui qui conduit à l'éternité de miseres.

Toutes les autres differences que

l'on pourroit remarquer entre les diverses routes que les hommes prennent dans leur vie, ne sont rien en comparaison de cette effroyable difference qui naît de la fin de ces chemins. Tout chemin qui aboutit à la misere éternelle, est malheureux, fût-il tout semé de fleurs. Tout chemin qui se termine au bonheur éternel, est heureux, ne fût-il rempli que de ronces & d'épines. Mais la verité est que ce n'est point ce qui les distingue. Il y a des biens & des maux dans tous les chemins des hommes, & ils auroient bien de la peine d'en faire le choix, quand ils n'y considereroient que l'aise, la felicité & le plaisir.

Aussi n'y considerent-ils gueres que cela, & cependant il n'y a presque point de genre de vie qui n'ait été suivi volontairement par queque personne comme le plus agreable de tous. Et ce n'est pas en quoi les hommes sont le plus déraisonnables. Toutes les choses du monde se reduisent d'elles-mêmes à une espece d'équilibre, & les biens & les maux des diverses conditions se balancent tellement, qu'on les trouve presque toutes en une

egale portion. Ainſi l'erreur des hommes conſiſte principalement en ce qu'ils s'imaginent que leur condition eſt plus heureuſe que celle des autres, ou que celle des autres au contraire eſt plus heureuſe que la leur. Et la verité eſt, que toutes les conditions ſont à peu-prés également heureuſes ou malheureuſes.

Ce n'eſt pas ici le lieu d'étendre ce point, ni de faire voir de quelle maniere la coûtume, l'imagination, les paſſions font cet également de biens & de maux en toute ſorte de condition. Mais quelque force qu'ayent toutes ces choſes pour faire perdre le ſentiment des maux & le goût des biens, rien ne peut détruire l'inégalité qui ſe tire de la fin de ces chemins : & cette inégalité étant ſi terrible, il eſt viſible que ſi les hommes étoient raiſonnables, ils n'auroient égard qu'à celle-là, & qu'ils ſe mettroient uniquement en peine de trouver le chemin qui conduit à léternité des biens, & d'éviter ceux qui conduiſent à l'éternité des maux.

Le principal ſoin de ceux qui voyagent, eſt de s'informer du chemin qui

méne au lieu où ils ont dessein d'aller ; & l'on n'en voit point d'assez imprudens pour s'enquerir avec soin s'ils trouveront un carosse, un batteau, une bonne compagnie, sans se mettre en peine du lieu où les conduira ce carosse, ce batteau, cette compagnie.

Mais cette imprudence que personne ne commet jamais dans les voyages particuliers que l'on fait d'un lieu à un autre dans sa vie, est ordinaire parmi les hommes dans le voyage general de toute leur vie. Ils marchent tous vers la mort malgré qu'ils en ayent. La loi de la nature les presse, & ne leur permet pas de s'arrêter dans ce voyage. Ils sçavent la double fin qui termine cette vie, & la plus-grande partie des nations du monde témoigne d'en être persuadée : & neanmoins la consideration de ces deux fins, l'une si terrible, & l'autre si desirable, n'entre presque point dans le choix qu'ils font du chemin où ils marchent toute leur vie. Ils s'informent avec soin de toutes les autres choses, ils prennent garde qu'on ne les y trompe. Ils s'occupent du soin

de leur équipage, & de la recherche des commoditez de leur voyage. Mais pour le chemin, ils le choisissent avec si peu de discernement, qu'il n'y a rien au monde où ils apportent moins de précaution & moins de soin.

Qui demanderoit à tous les hommes où ils vont, ils répondroient tous d'une commune voix, qu'ils vont à la mort & à l'éternité, que toutes leurs démarches les avancent vers ce terme si effroyable, & qu'ils ne sçavent pas même si chaque pas qu'ils font ne les y fera point arriver. Car tous ces chemins ont cela de commun, qu'on ne voit point si on est proche ou éloigné de leur fin. Mais qui leur demanderoit ensuite pourquoi ils vont par ce chemin plûtôt que par un autre, & quel fondement ont ces maximes par lesquelles ils s'y conduisent, ont verroit qu'à peine y ont-ils fait reflexion ; qu'ils ont embrassé les premieres lueurs qui les ont frapez, que les regles qu'ils suivent n'ont point d'autre source qu'une coûtume qu'ils ont embrassée sans examen, ou des discours temeraires dont ils ont fait des principes, ou enfin que

leurs passions & leurs caprices.

On comprend assez de quelle sorte on se laisse emporter par l'exemple & par les discours des autres ; mais on n'entend pas si bien comment on se forme sur ses passions des maximes de conduite : aussi cet effet est insensible, & voici de quelle sorte il arrive. Les hommes ne seroient pas hommes s'ils ne suivoient quelque sorte de lumiere fausse ou veritable. Leur nature est tellement formée, que la volonté n'embrasse rien qui ne lui soit présenté par l'esprit sous l'apparence de quelque bien. Ils sont donc obligez en quelque sorte de suivre la conduite de la raison. Et quoique le plaisir les attire quelquefois à faire des choses que la raison juge mauvaises & pernicieuses, cela ne peut être ni continuel ni même frequent. Ce combat des passions contre la raison est trop incommode; ils ne le pourroient souffrir, & il faut par necessité qu'afin de se rendre la vie supportable, ils trouvent quelque moyen de les accorder ensemble.

C'est une chose dure d'être mépri-

sé & condamné par les autres, mais il est encore plus dur d'être méprisé & condamné par soi-même ; parcequ'il n'y a personne que nous aimions mieux que nous, & dont nous desirions davantage l'estime & l'approbation.

Il est donc necessaire que les hommes voulant s'estimer eux-mêmes, se rangent sous la conduite de leur raison pour éviter ses reproches ; mais parcequ'ils veulent aussi contenter leurs passions, ils font en sorte que leur raison se rendant flexible à leurs inclinations, se forme des maximes de conduite qui y sont conformes, & selon lesquelles elle peut approuver leurs actions. Ainsi ils établissent la paix en eux-mêmes par cette mutuelle correspondance de leurs actions & de leurs maximes. Ils pensent comme ils agissent ; & ils agissent comme ils pensent : & ils n'ont garde de se condamner eux-mêmes, puisque leur volonté suit toûjours ce que l'esprit lui prescrit, & que l'esprit prescrit toûjours à leur volonté ce qu'elle desire.

C'est pourquoi cette pensée de Se-

neque, Que tous les foux sont mal satisfaits d'eux-mêmes, *Omnis stultitia laborat fastidio sui*, qui est trés-veritable en un sens, & trés-fausse dans un autre; & l'on peut dire au-contraire avec plus de verité, que c'est le propre des sages d'être mal contens d'eux-mêmes, *Omnis sapientia laborat fastidio sui*, parceque leurs actions ne repondent jamais parfaitement à leurs lumieres. Mais les fous au-contraire sont d'ordinaire trés contens & trés-satisfaits de ce qu'ils font, parceque leur raison & leur conduite sont d'accord : & c'est aussi ce que nous enseigne l'Ecriture, quand elle nous dit, Que le fou est rempli de ses voyes, *Viis suis replebitur stultus*, c'est-à-dire, qu'il en est content & satisfait.

Y ayant donc une liaison comme necessaire entre la conduite des hommes & la lumiere des hommes, il s'ensuit qu'il y a autant de differentes lumieres, qu'il y a d'humeurs & de conduites differentes : & c'est ce qu'il est aisé de remarquer quand on considere de prés la vie & les actions des hommes. Car il n'y a que les

étudier un peu pour remarquer qu'ils ont chacun leurs principes & leurs maximes, dont ils se forment une morale à leur fantaisie.

Ces maximes & ces principes de morale sont les regles dont ils se servent dans le choix de ce chemin qui mene à la vie ou à la mort éternelle. Car la suite des actions de chacun fait le chemin où il marche durant sa vie: & ces actions sont reglées par les principes sur lesquels il se conduit. De sorte que comme il y a une infinité de mauvais chemins, c'est-à-dire, de vies dereglées & déraisonnables, il faut qu'il y ait aussi une infinité de fausses morales.

Ainsi il n'y a pas seulement une morale de Chrétiens, une morale de Juifs, de Turcs, de Persans de Bracmanes, de Sabis, de Parsis, de Chinois de Brasiliens, qui consiste dans certaines maximes qui sont communes à chacune de ces societez; mais parmi ceux qui font profession de la même Religion, il y a souvent de differentes morales, selon les differentes professions. Les Magistrats ont certaines maximes, les Gentilshom-

mes en ont d'autres ; il y a une morale de soldats, de marchands, d'artisans, de partisans, & même de voleurs, de bandis, de corsaires ; puisque ces gens ont certaines regles qu'ils observent entr'eux aussi fidellement que les autres hommes observent leurs loix, & qu'ils se font comme les autres une conscience qui approuve leur genre de vie.

Enfin en descendant jusques à chaque homme en particulier, on trouvera qu'outre quelques maximes generales dans lesquelles ils conviennent avec ceux de leur Religion & de leur profession ; ils ont aussi plusieurs maximes particulieres qu'ils ramassent çà & là, ou qu'ils se forment d'eux-mêmes, dont ils se composent une morale toute differente de celle des autres.

C'est une chose surprenante de considerer le mélange confus de ces maximes qui font la morale des particuliers ; car l'on n'y voit pas moins de varieté que dans le visage des hommes qui sont si admirablement diversifiez. Mais ce qu'il y a de plus étonnant & qui fait mieux connoître que

toutes choses, l'excés de l'aveuglement des hommes, c'est la legereté prodigieuse avec laquelle ils embrassent les plus importantes maximes de leur conduite, le peu de soin qu'ils y apportent pour discerner la verité de l'erreur, & l'opiniâtreté avec laquelle ils s'y attachent, comme si elles étoient les plus assûrées du monde.

Il s'agit de leur tout, puisqu'il s'agit pour eux d'une éternité de bonheur ou de malheur, Chaque pas qui les avance vos la mort, les approche de l'une ou de l'autre de ces deux éternitez. Ne semble-t-il donc pas que leur principal soin & leur principale application devroit être de s'instruire des regles veritables qu'ils doivent suivre dans la conduite de toute leur vie, & de tâcher de les discerner de ce nombre innombrable de fausses regles qui sont suivies par ceux qui s'éloignent de la verité?

La diversité même des maximes qui regnent parmi les hommes, leur devroit faire comprendre ce n'est pas une chose si aisée que de trouver ce chemin qui méne à la vie, puisque les hommes n'en conviennent

pas. S'il étoit visible, il les attireroit tous par sa clarté : & s'il se trouvoit des hommes assez déraisonnables pour refuser d'y marcher, il ne s'en trouveroit point d'assez aveugles pour le méconnoître.

Cependant c'est à quoi ils songent le moins, qu'à s'instruire de quelle maniere il faut vivre. Ils embrassent pour l'ordinaire sans discernement les premieres maximes qu'on leur en donne, & ils ne remettent jamais en doute celles qu'ils ont embrassées, comme s'il étoit certain que les premieres instructions fussent toûjours veritables.

C'est ce qui paroît particulierement dans la Religion, qui est la chose du monde la plus importante, & qui fait dans tous les peuples une partie trés-considerable de leur morale ; car il n'y a point de temerité égale à celle qui porte la plûpart des hommes à suivre une Religion plutôt qu'une autre.

J'excepte la Religion Chrétienne, qui a un éclat si grand & si particulier par sa sainteté, son antiquité, ses miracles & ses propheties, que ceux qui

la suivent, étant frapez de cet éclat extraordinaire, & qui ne se rencontre nulle part ailleurs, ne peuvent être estimez temeraires en la préferant tout-d'un-coup à toutes les autres: outre qu'elle a cet avantage, que plus on en penetre le fond, & plus on en découvre de lumieres; au-lieu que les autres Religions ne peuvent soûtenir la moindre recherche & le moindre examen.

Je ne parle donc que de ces autres Religions qui regnent dans la plus grande partie du monde, & qui prises ensemble, sont infiniment plus étenduës que la Chrétienne. Il n'y a rien de plus extravagant que toutes ces créances, & quand on auroit à dessein inventé des opinions ridicules sans raison & sans apparence, on n'auroit pu y mieux reüssir qu'ont fait les auteurs de ces fantasques Religions. Elles n'ont ni miracles ni propheties, ni rien de capable de persuader des esprits tant-soit-peu sensez. Tout ce que l'on connoît par la raison, par l'experience, par la lecture des histoires, les détruit & les convainc de fausseté. D'où vient donc qu'elles sont

suivie par les trois quarts du monde ? Que le Mahometisme seul occupe une si vaste étenduë de terre ? Qu'on demande aux Bracmanes, aux Chinois, aux Tartares, aux Turcs pourquoi ils suivent la Religion qu'ils professent ? S'ils ont tant-soit peu de sincerité, ils ne répondront autre chose sinon qu'ils la suivent, parceque leurs peres l'ont suivie, parceque leurs parens, leurs amis, leur nation, leur Prince la suit. Voilà tout le fondement de leur créance. Cependant il ne faut qu'un peu de sens commun pour voir que cette raison est ridicule : car toute Religion sera veritable par cette regle dans le pays où elle est reçûë. Mais toute fausse qu'elle soit, le commun des hommes n'est pas capable d'y resister leur esprit y succombe; il s'y rend sans resistance, & en fait le fondement de toute sa vie.

Il n'y a que les Chrétiens, comme j'ai dit, qu'on puisse exemter legitimement de cette imprudence ; quoiqu'il y en ait peut-être plusieurs parmi eux qui ne sont Chrétiens que de la même maniere que les Turcs sont Turcs; c'est-à-dire, par la seule im-

pression de l'exemple, sans aucune attache divine dans le cœur, & sans aucune lumiere solide dans l'esprit. Mais comme il est vrai en general que la morale de tous les Chrétiens est trés-solide dans les principes qu'ils tirent de cette divine Religion, il est vrai aussi qu'elle ne laisse pas d'être fort bizarre & fort peu solide dans l'esprit de la plûpart de ceux qui portent le nom de Chrétiens parcequ'ils sont peu instruits du fond de leur Religion, & qu'ils se donnent la liberté, comme les autres hommes, se former d'autres maximes selon leur caprice. Les principes qu'ils prennent de la Religion Chrétienne, ne composent qu'une bien petite partie de leur morale. Ils en ont une infinité d'autres qu'ils ont embrassez au hazard & sans examen, avec la même temerité que nous avons remarqué dans ces peuples aveuglez. L'exemple de leurs amis & de ceux avec qui ils vivent, les discours de ceux avec qui ils conversent, leur en impriment un trés-grand nombre d'autres sans qu'ils y pensent. Leur amour propre & le desir secret de se justifier dans leurs pas-

sions leur en inspire plusieurs, comme nous avons déja dit. Ils forment quantité de jugemens au hazard sur les rencontres qui se présentent, & ces jugemens demeurant dans leur memoire, & étant favorisez de l'amour propre qui les regarde comme des productions qui lui appartiennent, servent de principes en d'autres rencontres semblables : & ainsi ils se forment une morale qui n'est gueres moins dereglée que celle des Mahometans & des Indiens.

Ce qui est admirable, c'est qu'ils reconnoissent qu'ils ont besoin de maître & d'instruction pour toutes les autres choses ; il les étudient avec quelque soin ; ils sont dociles envers ceux qui les leur montrent : il n'y a que la science de vivre qu'ils n'apprenent point & qu'ils ne desirent point d'apprendre, ou qu'ils apprennent avec si peu de soin, qu'il semble qu'elle n'en vaille pas la peine.

Ils font choix des artisans, des medecins des avocats dont ils se servent ; ils craignent d'être trompez dans les moindres choses. Mais ils n'ont aucune défiance quand il ne s'a-

git de rien moins que de se sauver ou de se perdre pour l'éternité. Tout guide leur semble habile : le premier venu leur est bon, & ils se reposent sur lui avec une parfaite securité. Ainsi ils s'exposent hardiment au voyage de la vie, sans rechercher d'autres lumieres que celles de ces maximes fantasques dont ils se sont temerairement rempli l'esprit.

Où sont ceux qui sont touchez serieusement de la crainte de s'égarer & de prendre une mauvaise route dans leur vie, qui ne desirent rien davantage que de trouver la lumiere veritable pour s'y conduire, & qui fassent de cette recherche leur principale & leur plus serieuse occupation? Où sont ceux qui se défient d'eux-mêmes, qui marchent avec crainte & tremblement, & qui ont une vigilance continuelle pour regarder où ils mettront leurs pas? Il y en a sans doute, puisqu'il y a des justes & des élus ; mais il y en a peu, parce qu'il y a peu de justes & peu d'élus. Le commun du monde marche sans crainte, sans défiance, sans prévoyance, sans reflexion : & suivant temerairement leurs pas-

sions & leurs fantaisies, ils s'avancent à grand pas vers la mort, jusques à ce qu'ils soient arrivez à ce moment terrible qui fait voir aux hommes ce qu'ils n'ont pas voulu voir durant leur vie ; mais qui le leur fait voir inutilement, en tirant du fond de leur cœur ces paroles de desespoir : *Ergo erravimus à via veritatis, & justitiæ lumen non luxit nobis, & sol intelligentiæ non est ortus nobis.* Nous *nous sommes donc égarez de la voye de la verité, la lumiere de la justice ne nous a point luit, & le soleil de l'intelligence ne s'est point levé pour nous.*

En considerant avec effroi ces démarches temeraires & vagabondes de la plûpart des hommes, qui les ménent à la mort, & à la mort éternelle, je m'imagine de voir une île épouvantable, entourrée de précipices escarpez qu'un nuage épais empêche de voir, & environnée d'un torrent de feu qui reçoit tous ceux qui tombent du haut de ces précipices. Tous les chemins & tous les sentiers se terminent à ces précipices, à l'exception d'un seul, mais trés-étroit & trés-dif-

ficile à reconnoître, qui aboutit à un pont par lequel on évite le torrent de feu, & l'on arrive à un lieu de sûreté & de lumiére.

Il y a dans cette île un nombre infini d'hommes, à qui l'on commande de marcher incessamment. Un vent impetueux les presse, & ne leur permet pas de retarder. On les avertit seulement que tous les chemins n'ont pour fin que le precipice, qu'il n'y en a qu'un seul par où ils se puissent sauver, & que cet unique chemin est trés-difficile à remarquer. Mais nonobstant cet avertissement, ces miserables sans songer à chercher ce sent er heureux, sans s'en informer, & comme s'ils le connoissoient parfaitement, se mettent hardiment en chemin. Ils ne s'occupent que du soin de leur équipage, du desir de commander aux compagnons de ce malheureux voyage, & de la recherche de quelque divertissement qu'ils peuvent prendre en passant. Ainsi ils arrivent insensiblement vers le bord du précipice, d'où ils sont emportez dans ce torrent de feu qui les engloutit pour jamais.

Il y en a seulement un trés-petit nombre de sages qui cherchent avec soin ce sentier étroit, & qui l'ayant découvert, y marchent avec grande circonspection, & trouvant ainsi moyen de passer le torrent, & de sortir de ces précipices, arrivent enfin à un lieu de sûreté & de repos.

Peut-être que celui qui disoit à Dieu ces paroles : *Torrentem pertransivit anima nostra, forsitan pertransisset anima nostra aquam intolerabilem*, avoit dans l'esprit quelque image de cette sorte. Mais quelque affreuse qu'elle paroisse, elle ne répond nullement à la verité de ce que j'ai eu dessein de représenter. Les choses spirituelles sont si hautes qu'aucune imagination n'y peut atteindre. Toute image est infiniment éloignée de la réalité de leur grandeur. Il n'y a point de proportion entre ce torrent de feu qui recevroit ceux qui tomberoient des précipices de c t e île imaginaire, & l'enfer qui reçoit réellement ceux qui sortent du monde par la mort, aprés s'être égarez du chemin de la justice.

*Ps. 123. 5.*



Cependant cette image toute im-

parfaite qu'elle est, suffit pour faire comprendre que l'unique sagesse de ces voyageurs seroit de chercher ce chemin par lequel ils pourroient sauver leur vie, que leur unique bonheur seroit de le trouver & d'y marcher jusques au bout; & que tous ceux qui ne se mettroient pas en peine de le chercher, seroient insensez & malheureux. Elle suffit pour faire concevoir que toute la curiosité qu'ils auroient pour les autres choses, toute l'ambition qui les porteroit à vouloir dominer sur leurs compagnons, toute l'ardeur qu'ils feroient paroître à la recherche de leurs plaisirs, ne seroient pas seulement vaines & ridicules, mais ne pourroient être l'effet que d'une incroyable stupidité. Qu'est-ce donc que l'on doit dire de la verité dont cette image est si éloignée? Et que peut-on penser de l'aveuglement des hommes qui ont si peu de soin de s'instruire du chemin de leur salut, qui vivent & marchent au hazard, & qui ne songent qu'à se divertir durant le voyage de l'éternité?

C'est pour retirer les hommes de cette temerité insensée, par laquelle

ils se précipitent dans l'enfer en suivant leurs caprices & leurs fantaisies, que Dieu les exhorte dans l'Ecriture avec tant d'instance d'écouter la Sagesse & d'ouvrir les oreilles de leur cœur pour l'entendre. C'est pour cela qu'il les exhorte de la chercher comme les avares cherchent l'argent & les tresors cachez dans la terre : *Si quæsieris eam quasi pecuniam, & sicut thesauros effoderis illam* : qu'il veut qu'ils en fassent leur bien, leur heritage, leur tresor : *Posside sapientiam, posside prudentiam, & in omni possessione tua acquire prudentiam.* Car cette sagesse qu'il leur commande de rechercher, n'est autre chose que la lumiere qui leur est necessaire pour marcher dans les tenebres de cette vie, & pour regler leurs actions selon la justice & la loi de Dieu : & elle consiste toute à connoître le chemin du Ciel. C'est pourquoi il est dit expressément, que *la sagesse de celui qui est vraiment fin, est de connoître sa voye : Sapientia callidi, est intelligere viam suam*, & l'Ecriture l'appelle la science du salut ; *scientiam salutis* parcequ'elle est seule capable

de nous y conduire, & que toutes les autres sciences sans celle-là, ne sont que des sciences de mort, qui n'ont que la mort pour fin, & qui ne conduisent qu'à la mort.

La veritable science des hommes est donc de connoître leur voye, c'est-à-dire la voye du salut, la voye de la la paix, la voye du Ciel. leur unique étude doit être d'acquerir cette science; mais le moyen de l'acquerir est de l'estimer autant qu'elle le merite. Et c'est pourquoi l'Ecriture nous dit encore: *Que le commencement de la sagesse est de faire de la sagesse son tresor, & de la préferer à toutes les choses que nous pouvons avoir en ce monde.* PRINCIPIUM *sapientiæ, posside sapientiam; & in omni possessione tua acquire prudentiam.* Car Dieu a voulu que cette science si necessaire aux hommes fût de telle nature, qu'elle dépendît plus de leur cœur que de leur intelligence & de leur esprit; & que comme elle ne se trouve point par ceux qui ne la desirent pas, ou qui ne la desirent pas comme elle merite de l'être, on ne manquât jamais de la trouver quand on la recherche de tout son cœur.

Ainsi

Ainsi le plus grand pas vers la sagesse est de la desirer & de la chercher sincerement, & d'être vivement penetré du malheur effroyable qu'il y a de vivre au hazard, de suivre temerairement les opinions que l'on a reçûës sans discernement; ce que l'Ecriture appelle, *Marcher aprés ses pensées & faire la volonté de ses pensées*; de ne sçavoir où l'on va, & de ne se mettre pas en peine si la voye que l'on suit nous conduit à la vie ou à la mort.

Je n'ai eu dessein dans ce discours que de combattre cette stupidité monstrueuse,& de persuader,si je pouvois,à ceux qui le liront,& qui n'y ont pas fait jusques ici assez de reflexion, que c'est un aveuglement horrible de s'occuper, comme l'on fait dans le monde, de toutes les choses dont on se remplit l'esprit, d'apprendre les arts, les exercices, les sciences, & de n'apprendre point la science de vivre, c'est-à-dire, celle de conduire sa vie de la maniere qu'il est necessaire pour éviter l'éternité de misere dont nous sommes menacez, & de parvenir aux biens éternels qui seront la récompense des justes.

Car lorsque cette pensée est fortement gravée dans l'esprit & dans le cœur, & qu'elle fait nôtre passion dominante, non-seulement elle nous met dans la voye de trouver la verité, elle nous applique à la chercher, elle nous ouvre les yeux pour la découvrir; mais rien n'est plus capable de dissiper la principale illusion qui nous la cache, qui est cette duplicité de cœur si souvent marquée par l'Ecriture, qui nous fait apprehender de connoître nos devoirs, depeur que l'obligation que nous avons de les accomplir ne nous presse trop, quand ils nous seront une fois connus, & que nous ne soyons contraints de renoncer à nos passions, ou que nous ne les suivions plus qu'avec un remors incommode qui trouble nôtre repos & nôtre plaisir.

# DISCOURS

*CONTENANT EN abregé les preuves naturelles de l'existence de Dieu, & de l'immortalité de l'ame.*

COMME les libertins & les impies rejettent presque toutes les preuves qui se tirent de l'autorité des livres saints, dont ils croyent sapper les fondemens en niant l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame, ceux qui défendent la Religion contre eux ont cru qu'ils devoient avoir recours à des raisons naturelles, comme à des principes communs qu'ils ne pourroient pas desavouer.

Les uns ont inventé des raisonnemens subtils & metaphysiques pour prouver l'un & l'autre de ces deux points, & les autres en proposent de plus populaires & de plus sensibles en rappellant les hommes à la consideration de l'ordre du monde, comme à un grand livre toûjours exposé à leur vûë.

Je reconnois que ce ne sont pas-là les preuves les plus propres pour conduire à la vraye Religion ceux qui sont assez malheureux pour ne la connoître pas, & que celles qui se tirent des miracles & des propheties qui autorisent la certitude des Ecritures, sont beaucoup plus capables de faire impression sur des esprits opiniâtres. Mais je suis persuadé en même temps que ces preuves naturelles ne laissent pas d'être solides, & que pouvant être proportionnées à certains esprits, elles ne sont pas à negliger.

Il y en a d'abstraites & de metaphysiques, comme j'ai dit, & je ne vois pas qu'il soit raisonnable de prendre plaisir à les décrier. Mais il y en a aussi qui sont plus sensibles, plus conformes à nôtre raison, plus proportionnées à la plûpart des esprits, & qui sont telles, qu'il faut que nous nous fassions violence pour y resister: & ce sont celles que j'ai dessein de recueillir dans ce discours.

Quelques efforts que fassent les athées pour effacer l'impression que la vûë de ce grand monde forme naturellement dans tous les hommes,

qu'il y a un Dieu qui en eſt l'auteur, ils ne ſçauroient l'étouffer entierement, tant elle a des racines fortes & profondes dans nôtre eſprit. Si ce n'eſt pas un raiſonnement invincible, c'eſt un ſentiment & une vûë qui n'ont pas moins de force que tous les raiſonnemens. Il ne faut pas ſe forcer pour s'y rendre, mais il faut ſe faire violence pour la contredire.

La raiſon n'a qu'à ſuivre ſon inſtinct naturel pour ſe perſuader qu'il y a un Dieu créateur de tout ce que nous voyons, lorſqu'elle jette les yeux ſur les mouvemens ſi reglez de ces grands corps qui roulent ſur nos têtes: ſur cet ordre de la nature qui ne ſe dément jamais: ſur l'enchaînement admirable de ſes diverſes parties qui ſe ſoûtiennent les unes les autres, & qui ne ſubſiſtent toutes que par l'aide mutuelle qu'elles s'entre-prêtent: ſur cette diverſité de pierres, de métaux, de plantes: ſur cette ſtructure admirable des corps animez: ſur leur production, leur naiſſance, leur accroiſſement, leur mort. Il eſt impoſſible qu'en contemplant toutes ces merveilles l'eſprit n'entende cette voix

secrete que tout cela n'est pas l'effet du hazard, mais de quelque cause qui possede en soi toutes les perfections que nous remarquons dans ce grand ouvrage.

En vain s'efforceroit-on d'expliquer les ressorts de cette étonnante machine, en disant qu'il n'y a en tout cela qu'une matiere vaste dans son étenduë, & un grand mouvement qui la dispose & qui l'arrange, puisqu'il faut toûjours qu'on nous dise quelle est la cause de cette matiere & de ce grand mouvement: & c'est ce qu'on ne sçauroit faire raisonnablement sans remonter à un principe immateriel & intelligent, qui ait produit, & qui conserve l'un & l'autre.

Car quel moyen y a-t-il de concevoir que cette masse morte & insensible que l'on appelle matiere, soit un être éternel & sans principe? Ne voit-on pas clairement qu'elle n'a dans elle-même aucune cause de son existence, & qu'il est ridicule d'attribuer au plus vil & au plus méprisable de tous les êtres la plus grande de toutes les perfections, qui est d'être par soi-même? Je sens que je suis infiniment plus no-

ble que cette matiere:je la connois, & elle ne me connoit point;& neanmoins je sens en même temps que je ne suis pas éternel. Il faut donc qu'elle ait aussi-bien que moi une cause de son être & cette cause ne pouvant être matiére, est ce principe immateriel & tout-puissant que nous cherchons.

Mais s'il est ridicule de s'imaginer une matiére qui subsiste par elle-même de toute éternité sans cause & sans principe, il l'est beaucoup plus de supposer un mouvement increé & éternel. Car il est clair que nulle matiere n'a dans soi-même le principe de son mouvement. Elle le peut recevoir d'ailleurs, mais elle ne peut se le donner à elle-même. Tout ce qu'elle en a lui est toûjours communiqué par quelque autre cause : & quand elle a cessé de se mouvoir elle demeure d'elle-même dans un éternel repos.

Qui a donc produit ce grand mouvement que nous voyons dans toutes les parties du monde, puisqu'il ne naît pas de la matiere, & qu'il n'y est pas même attaché par une attache stable & fixe, mais qu'il passe d'une partie à une autre par un changement

continuel ? Fera t-on aussi de cet accident un être éternel & subsistant par soi-même ? Et ne doit-on pas reconnoître que puisqu'il ne peut être sans cause, & que cette cause n'est pas la matiere, il faut qu'il soit produit par un principe spirituel ?

Que si ce principe est necessaire pour produire ce mouvement, il ne l'est pas moins pour le regler & le borner à la mesure propre pour conserver le monde, & sans laquelle il le détruiroit. Car encore qu'on puisse bien s'imaginer que ce mouvement qui forme, arrange & dissout tous les corps, est infini dans l'infinité des espaces ; il est certain neanmoins qu'il est fini dans chaque partie, & que s'il étoit ou plus grand, ou moindre dans ce monde visible, il en changeroit toute la face & le renverseroit entierement. Qui l'a donc reduit à cette proportion où il est ? Et comment dans l'infinité des degrez dont il est capable, s'est-il trouvé justement dans celui qui a produit cet arrangement si admirable ? La matiere d'elle-même est indifferente à recevoir un plus grand ou un moindre mouvement.

L'un ou l'autre détruiroit l'état présent du monde, & le renverseroit entierement. D'où vient donc qu'il s'est trouvé dans cet équilibre si juste? C'est par hazard, dit-on. On le peut dire de bouche ; mais en verité je ne sçais si on le peut dire serieusement.

Mais outre la matiere & le mouvement nous découvrons encore dans le monde des êtres pensans, parceque nous sommes assûrez que nous pensons & que nous faisons avec raison le même jugement des autres hommes : & la consideration de ces êtres nous méne encore plus directement à la connoissance de l'immortalité de nôtre ame, & ensuite à celle de l'existence de son Créateur.

Car il est impossible qu'on fasse reflexion sur la nature de la matiere, qu'on ne reconnoisse qu'en quelque maniere qu'on en bouleverse les diverses parties, on ne fera jamais ensorte par ces divers arrangemens, que ne se connoissant pas auparavant, elle vienne à se connoître ; & que de morte & insensible, elle devienne tout-d'un coup vivante, pensante & intelligente.

Que s'ensuit-il de là? Que puisqu'il

est certain que nous pensons & que nous sommes des êtres pensans, nous avons en nous un être qui n'est point matiere,& qui en est réellement distingué. Qui seroit donc capable de le détruire? Et pourquoi perira-t-il étant séparé de la matiere,puisque la matiere ne perit pas lorsqu'elle en est séparée?

L'anéantissement d'un être est pour nous inconcevable. Nous n'en avons aucun exemple dans la nature. Toute nôtre raison s'y oppose. Pourquoi forcerions-nous donc & nôtre imagination & nôtre raison pour tirer ces êtres pensans de la condition de tous les autres êtres, qui étant une fois, ne retombent jamais dans le néant? Et pourquoi craindrions-nous pour nos ames,qui sont infiniment plus nobles que les corps, l'anéantissement que nous ne craignons pour aucun des corps?

Que si nous ne pouvons douter qu'il n'y ait dans le monde des êtres pensans qui ne sont pas des corps, étant certain que ces êtres ne sont pas eternels qui en sera le principe? Ce ne sera pas la matiere; car étant pour le dire ainsi, un néant d'esprit, com-

ment pourroit-elle produire un esprit? Ce n'est, pas aussi un autre esprit semblable, c'est-à-dire, que ce n'est pas l'ame des peres qui produit celles de leurs enfans. Car comment un esprit pourroit-il tirer du néant un autre esprit qui a des pensées & des volontez differentes des siennes, & souvent contraires? Si l'esprit produisoit un esprit, il le produiroit en pensant. Il connoîtroit cette force en soi. Il s'appercevroit de cet effet. Cependant, qui s'en est jamais apperçû? Je ne sçais comment vous avez commencé de paroître dans mon sein, disoit la mere des Machabées à ses enfans. Toutes les meres en peuvent dire de même; & il est bien clair que leur pensée & leur volonté ne contribuent rien à cet ouvrage admirable qui se forme en elles, puisque souvent elles ont des pensées & des volontez contraires à la naissance de leurs enfans.

Tout ce qu'il y a donc dans le monde nous conduit à la connoissance du Créateur du monde, matiere, mouvement, esprit. Toutes ces choses nous crient d'une voix assez intelligible, qu'elles ne se sont pas faites elles-

mêmes, & que c'est Dieu qui les a faites. *Ipse fecit nos, & non ipsi nos.*

Il a voulu même pour nous détourner de cette imagination impie, que le monde fût éternel, y laisser des caracteres sensibles & grossiers qui font voir au-moins qu'il est nouveau dans cet ordre, sans lequel les hommes ni les animaux ne sçauroient vivre. D'où il s'ensuit que les hommes & les animaux sont nouveaux, ce qui suffit pour prouver l'existence de leur Créateur.

Car nous ne voyons point de cause naturelle qui puisse produire de hautes montagnes, & creuser des vallées capables de contenir les eaux de la mer. Qu'on lise toutes les histoires, & l'on ne verra aucun exemple d'une nouvelle montagne qui ait paru dans le monde. Les vents font quelquefois de petits amas de sable en certains endroits; mais ils ne les élevent jamais à une hauteur considerable, & même ils les détruisent souvent aprés les avoir formez. Les tremblemens de terre font de plus grands renversemens; mais on ne lit nulle part qu'ils y ayent fait en quelque endroit de hautes montagnes, & on ne le peut supposer

que par une hypothese en l'air que l'experience ne favorise point. Ainsi les montagnes, qui sont au monde diminuant tous les jours sensiblement par les pluyes & les eaux qui entraînent une partie de la terre, & les vallées au contraire se remplissant de jour en jour, il est visible que les montagnes ne sçauroient durer une éternité dans cet état, & que dans l'espace d'un certain nombre d'années elles seroient applanies & les vallées remplies. Et il est clair par consequent que si le monde étoit éternel, elles auroient déja été applanies, la moindre diminution sensible étant capable d'anéantir une infinité de fois les plus hautes montagnes dans l'espace infini de l'éternité.

Il est donc certain qu'on ne peut supposer le monde éternel en l'état où il est, c'est-à-dire, dans un état où une partie de la terre est séche & élevée, & l'autre basse & couverte d'eau. Le cours ordinaire des causes naturelles tend à détruire cet état en couvrant d'eau toute la terre; & neanmoins les hommes ni les animaux terrestres ne sçauroient subsister dans un

autre. Ils periroient tous sans doute ; si la terre se couvroit toute entiere d'eaux. Ils ne sont donc pas éternels non-plus que les animaux. Ils ont commencé, & l'on peut remonter par une certaine suite d'années jusques à la tige de leur origine.

Or quelle sera l'origine & la cause d'un homme ? Si nous la cherchons dans la nature, nous n'y en trouverons aucune qui soit capable de produire cet effet. On n'a jamais oüi dire que des hommes ayent été produits autrement que par la voye ordinaire.

Il est même tres-vraisemblable, que le mouvement ordinaire de la matiere du monde, ne produiroit jamais un lion, s'il n'y en avoit point encore sur la terre : comme ce mouvement ne produit point de loups en-Angleterre, parcequ'on les en a exterminez.

Mais il est au-moins certain qu'il ne produiroit jamais un esprit, comme nous avons fait voir, & que la matiere étant privée de pensée, ne viendra jamais à se connoître pour être differemment arrangée. Ainsi il faut necessairement avouer, & que les hommes sont nouveaux, & que toute la na-

ture corporelle étant incapable de produire un homme, il s'ensuit que n'étant pas éternel, il n'a pu être produit que par un être plus puissant que la nature.

Aussi toutes les inventions des hommes sentent la nouveauté & desavouent l'éternité. Nous ne voyons rien dans le monde qui marque une plus grande antiquité que celle que l'Ecriture sainte lui attribuë. Il n'y a point d'Historiens au-delà de quatre mille ans. On voit depuis ce temps un progrés perpetuel du monde pareil à celui d'un homme qui sort de l'enfance, & qui passe par les autres âges.

Varron témoigne que les arts qui étoient au monde lorsqu'il écrivoit, il n'y en avoit aucun plus ancien que mille ans. On a toûjours avancé à trouver de nouveaux moyens pour soulager la necessité des hommes : & à mesure que l'on remonte plus haut on trouve toûjours les inventions plus imparfaites & les hommes plus dépourvûs. On sçait l'origine presque de tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les polices, de tous les empires, de toutes les villes.

Je sçais qu'un auteur a ramassé avec les nouvelles inventions qui ont été trouvées depuis quelques siecles, plusieurs inventions anciennes, qui se sont perduës, dont il a composé un livre sous ce titre: *Vetera deperdita, Nova reperta*. Mais on peut remarquer dans ce livre même, que ces anciennes inventions n'étoient pas de grand usage, & sont récompensées avantageusement par de nouvelles inventions plus belles & plus faciles; au-lieu que celles qu'on a trouvées depuis peu sont si commodes d'une part, qu'il est impossible qu'elles s'abolissent jamais, étant une fois trouvées; & si faciles de l'autre qu'il est étrange comment on a pu être si long-temps sans les trouver.

Qu'y a-t-il, par exemple, de plus commode à la vie de l'homme que l'art de faire servir à leurs ouvrages ces deux grands agens de la nature, le vent & l'eau. La plûpart des choses ne se font présentement que par les forces qu'on emprunte de ces deux corps. La moindre science des mechaniques semble conduire naturellement à en tirer les usages qu'on en ti-

re, puiſqu'on ne cherche d'ordinaire que des forces, & que l'application n'en eſt jamais difficile.

On peut dire avec aſſurance que les hommes ne feront jamais ſi ſimples que de ſe reduire à ne faire qu'à force de bras, ce qu'ils font ſi commodément par le moyen de l'eau & du vent. Et qu'ainſi l'invention des moulins ne ſçauroit jamais perir : & neanmoins cette invention ſi utile n'eſt pas fort ancienne, & l'on ne voit point qu'avant le temps de Pline, l'on eût d'autre invention pour broyer les grains, que de faire tourner une meule à force de bras, ou par des animaux. Et quoiqu'il paroiſſe par cet auteur qu'il y avoit de ſon temps certaines meules qui tournoient par le moyen de l'eau, neanmoins la maniere dont il en parle, fait voir que cette invention étoit encore alors peu parfaite & peu commune, puiſqu'il ne la rapporte que comme le moyen le moins ordinaire de broyer les grains; au-lieu que lorſqu'elle eſt bien connuë, elle abolit toutes les autres.

l.18.c.10.

Il n'y a rien auſſi de plus naturel & de plus ſimple que l'Impreſſion, &

l'on n'a pas sujet de craindre que cet art qui éternise toutes choses, puisse jamais s'abolir ; mais on a lieu d'admirer comment on a été si long-temps sans le trouver. Les anciens gravoient sur du cuivre. Il leur étoit donc facile de s'imaginer qu'en imprimant sur du papier ce qu'ils avoient gravé, ils pourroient écrire en un moment ce qu'on avoit été si long-temps à tracer avec le burin. Si cette idée les eût frapez, & s'ils l'eussent suivie, ils n'auroient pas été long-temps sans la perfectionner, & sans trouver le mêlange d'encre necessaire pour l'Impression ; neanmoins il n'y a que deux cens ans qu'on s'est avisé de cette invention, qui seroit à l'avenir éternelle, si le monde duroit éternellement.

Que ne peut-on point dire de la poudre à canon, & quelle utilité n'en tire-t-on point pour la chasse & pour la guerre? Combien un fusil est-il plus commode pour tirer un oiseau, que les arcs & les arbalêtes dont on se servoit autrefois; & de combien de machines incommodes & de peu d'effet s'est-on délivré par le moyen de nos canons & de nos mines? On n'a-

voit presque point autrefois d'autre moyen pour prendre des villes fortifiées de bonnes murailles, que d'élever des amas de terre pour combattre main à main. Les moindres petites places arrêtoient six mois une armée victorieuse, & Cesar & Alexandre, avec toute leur valeur, n'auroient pas pris en un an, une des villes fortes des Païs-Bas. Les hommes sont trop méchans pour oublier jamais une invention qui seconde si bien leurs passions. La matiere en a toûjours été exposée à leurs yeux. La préparation n'en est pas fort difficile. L'experience en étoit aisée; & neanmoins il n'y a pas fort long-tems qu'elle est dans le monde.

La Bouſſole a de si étranges utilitez, que c'est elle seule qui nous a donné la connoissance d'un nouveau monde, & qui lie tout les peuples de la terre par le commerce. Elle est si simple, qu'il y a lieu d'admirer comment les hommes ont pu être si long-temps sans la trouver car la proprieté que l'aiman a d'attirer le fer, ayant toûjours été connuë, ce qui a souvent donné lieu de faire toucher du fer à de l'aiman, il est

difficile de comprendre comment il est arrivé que les hommes n'ayent jamais, ou par hazard, ou de dessein, laissé en liberté quelque aiguille touchée par l'aiman, soit en la faisant nager sur l'eau, soit en la suspendant, & en ce cas ils eussent reconnu sans peine qu'elle se tournoit toûjours du même côté. Il en fût arrivé de même, s'ils eussent suspendu un aiman à un fil; car ils auroient vû aussi qu'il tourne toûjours un de ses côtez vers un pôle, & l'autre vers l'autre.

Toutes ces inventions & plusieurs autres sont si faciles, qu'il est impossible que le monde ait pu durer une éternité de temps sans les trouver; & elles sont si commodes, qu'il est encore plus impossible qu'étant une fois trouvées, elles perissent jamais. Il est donc visible qu'étant nouvelles comme elles sont, elles sont des preuves sensibles de la nouveauté des hommes; puisqu'ils n'auroient jamais manqué de les trouver plûtôt, s'il y avoit toûjours eu des hommes: & qu'ils n'auroient pu les laisser perir, s'ils les avoient une fois trouvées.

Ainsi tout ce que nous voyons dans

le monde nous conduit à croire qu'il n'a pas toûjours été, & qu'il y a un être au-dessus du monde qui a créé tous les autres. Et c'est en vain que les athées nous reprochent, que cet être est incomprehensible, & que nous admettons ce que nous ne sçaurions concevoir; car étant infini, il n'est pas étrange qu'il surpasse la capacité de nos esprits finis & bornez. Nôtre raison peut atteindre jusques à comprendre qu'il y a des choses qui sont, quoiqu'elles soient incomprehensibles. Mais ce seul être incomprehensible étant admis, il nous rend en quelque sorte toute la nature comprehensible; & il n'y a plus de peine à rendre raison d'une infinité de choses qui sont inexplicables sans cela. La matiere est, parceque Dieu l'a créée. Le mouvement est, parceque Dieu l'a produit & le conserve. Ce corps est en ce lieu, parceque Dieu l'ayant créé en une certaine place, il est venu en celle-ci par une suite de changemens qui n'est pas infinie. Il y a des êtres pensans, parceque Dieu les a créez lorsqu'il voit des corps préparez à les recevoir. Les montagnes ne sont pas applanies, parce-

qu'il n'y a pas encore assez de temps que le monde dure depuis sa création pour produire cet effet. Il y a des hommes, parcequ'ils sont nez d'un homme & d'une femme que Dieu créa il y a six mille ans. Il y a des animaux, parce que Dieu créant le monde, forma aussi de ces machines animées & leur donna le moyen de se multiplier & de conserver leur espece par la voye de la generation. Il n'y a point d'histoires plus anciennes que quatre mille ans, parce que le monde n'ayant commencé qu'il y a six mille ans ou environ, il n'est pas étrange que les hommes se soient appliquez d'abord aux arts utiles à la conservation de leur vie, plutôt qu'à écrire & à faire des histoires. Tout cela s'entretient & s'allie parfaitement avec ce que l'Ecriture nous enseigne de la Divinité, & de la création du monde.

Mais ceux qui voulant reduire toutes choses aux bornes étroites de leur esprit, refusent d'admettre cet être incomprehensible, parcequ'ils ne se comprennent pas, n'évitent pas pour cela l'inconvenient qu'ils nous reprochent sans raison, & ne font au-con-

traire que l'augmenter. Au-lieu d'un être incomprehensible qu'ils rejettent, le monde & toutes les parties du monde leur deviennent incomprehensibles. Ils sont obligez d'admettre en toutes choses une succession infinie de causes dépendantes les unes des autres, sans arriver jamais à une cause premiere & indépendante, quoiqu'il n'y ait rien de plus incomprehensible & de plus contraire à nôtre raison. Pourquoi cet homme est-il au monde? C'est qu'il est né d'un tel pere, & ce pere d'un autre, & ainsi à l'infini. Pourquoi ce lion est-il sur la terre? C'est qu'il est né de cet autre lion, & ainsi à l'infini. Pourquoi cette partie de matiere est-elle en ce lieu-là? C'est qu'elle y a été poussée de cet autre lieu, & ainsi à l'infini. Il y a infinité par-tout, & par consequent incomprehensibilité partout. Et ainsi leur esprit est obligé de succomber sous la moindre chose en se voulant roidir contre celui sous lequel il est juste & glorieux de succomber.

# DISCOURS,

## OU L'ON FAIT VOIR combien les entretiens des hommes sont dangereux.

*Verba iniquorum prævaluerunt super nos : & impietatibus nostris tu propitiaberis.*

## PREMIERE PARTIE

### CHAPITRE I.

*Qu'il n'y a personne en qui les discours des hommes n'ayent produit de mauvais effets. Deux sortes de corruption, l'une naturelle & l'autre ajoûtée : que celle-là naît particulierement des discours des hommes.*

UN grand Saint considerant combien il étoit difficile que les enfans

ſans des payens reſiſtaſſent à l'impreſſion que faiſoit ſur eux l'autorité de leurs peres, & qu'ils s'élevaſſent dans la foibleſſe de jugement, naturelle à cet âge au-deſſus des perſonnes qu'ils voyoient plus ſages qu'eux dans toutes les autres choſes, dit que tout ce qu'ils pouvoient faire après avoir reconnu leur égarement, étoit de ſe plaindre avec le Prophete: *Que les diſcours des méchans avoient emporté leur jugement & leur raiſon.* V ERBA *iniquorum prævaluerunt ſuper nos* : & de demander enſuite pardon à Dieu des péchez où l'exemple de leurs peres les avoit précipitez. *Et impietatibus noſtris tu propitiaberis.*

Ceux à qui Dieu a fait la grace de naître Chrétiens & Catholiques, ne peuvent à la verité s'appliquer ces paroles dans ce ſens ; puiſque ceux à qui ils doivent la naiſſance, les ont mis dans la voye de la verité. Ainſi ils ne s'en doivent ſervir que pour exciter en eux des ſentimens de reconnoiſſance, en conſiderant à combien de perſonnes il n'a pas fait la même grace qu'il leur a faite, & combien ils lui ſont redevables de les avoir

exemtez des violences, qu'il eſt neceſſaire que les payens & les heretiques ſe faſſent pour vaincre en eux-mêmes les impreſſions de la coûtume & de l'autorité, & pour renoncer à tous les préjugez dont leur eſprit s'eſt rempli pendant qu'ils n'étoient pas encore capables de juger des choſes par eux-mêmes : au-lieu que la foi ne coûte preſque rien à ceux qui ont eu le bonheur d'y être élevez dés leur enfance. Mais s'ils ne peuvent ſe les rendre propres en ce ſens, ils le peuvent en un autre qui eſt encore plus general, & qui n'eſt pas moins important. Car il n'y a perſonne qui ne doive reconnoître que les diſcours des méchans ont emporté ſa raiſon, qu'ils ont corrompu ſon eſprit, & l'ont rempli de faux principes & de fauſſes idées, & même que ces fauſſetez qui naiſſent des diſcours des hommes, y ſont ſi fortement gravées, que perſonne n'en eſt parfaitement gueri dans ce monde.

Or pour comprendre de quelle ſorte les diſcours des hommes corrompent nôtre eſprit, il faut diſtinguer deux ſortes de corruption dans

l'homme ; l'une naturelle, & l'autre ajoûtée. Nous naiſſõs tous dans l'ignorance de Dieu & de nous-mêmes, des vrais biens & des vrais maux. Nous apportons de plus en naiſſant une volonté toute plongée dans l'amour de nous-mêmes, & incapable de rien aimer que par rapport à nous. Cette corruption ſe répand d'abord dans la recherche des plaiſirs des ſens & des honneurs, ces inclinations étant inſeparables de l'amour de ſoi-même, parce qu'il enferme & l'amour du corps qui deſire le plaiſir, & celui de l'eſprit qui ſe nourrit de l'honneur. Mais ces inclinations generales ſont capables d'être beaucoup augmentées & diverſifiées, tant par les objets exterieurs, que par les impreſſions & les opinions de l'eſprit.

## CHAPITRE II.

*De quelle sorte les fausses idées à l'égard des biens & des maux se forment dans nôtre esprit & se communiquent par le langage.*

IL n'y a rien où cette corruption ajoûtée paroisse plus clairement qu'en ce qui regarde l'honneur. Ce que l'on appelle honneur en general n'a presque point d'objet certain. Les hommes se placent où ils veulent selon leur fantaisie, & il y a peu de choses honorables qui ne puissent devenir honteuses par un autre tour d'imagination. De sorte que quoiqu'il ne dépende pas de l'opinion de nous faire aimer l'honneur, & que cette inclination soit naturelle, il dépend neanmoins de l'opinion de l'attacher à une chose plûtôt qu'à une autre. Il y a quelque chose de plus fixe dans l'inclination que nous avons pour le plaisir: car tous les hommes aiment naturellement les plaisirs sensibles, & certains objets de ces plaisirs. Nean-

moins l'imagination & les opinions ajoûtées ne laissent pas d'avoir une extrême force pour agrandir, ou pour diminuer l'idée que nous en avons. Elle seroit beaucoup moindre si elle n'étoit formée que sur nôtre corruption naturelle : nous y en joignons une autre qui naît de nôtre imagination, en nous les representant infiniment plus grands qu'ils ne sont ; & c'est souvent ce surcroît qui naît de l'opinion, qui nous emporte & qui cause la violence de nos passions.

Cet effet arrive, parceque nous ne connoissons pas seulement les objets de nos passions, mais que nous concevons aussi les mouvemens qu'ils excitent dans les autres : & l'idée qu'ils en ont se communiquant à nous, nous nous accoûtumons à regarder ces objets, non par nôtre propre impression ; mais par cette impression commune : & nous ressentons ensuite des mouvemens que nous n'aurions point eu, si l'objet seul avoit agi sur nous. Combien croit-on que la maniere dont on parle dans le monde, de la beauté, de la grandeur,

de la gloire, de l'infamie, des affronts, ſerve à augmenter ce qu'il y a de naturel dans les paſſions que ces choſes excitent en nous ? Cela va ſi loin, que l'on peut dire que cette corruption ajoûtée eſt infiniment plus grande que la naturelle.

Outre les objets qui ſont naturellement liez avec la concupiſcence, & qu'elle regarde directement, les hommes s'etant appliquez à une infinité d'autres, ſoit comme à des moyens de ſe procurer ceux-là pour ſatisfaire aux neceſſitez de la vie, pour en éviter les maux & les incommoditez, pour exercer leur eſprit & leur curioſité, & enfin ayant trouvé pluſieurs veritez, ou par la lumiere de la raiſon, qui n'eſt pas entierement éteinte, ou par les inſtructions qu'il a plû à Dieu de leur donner de ſoi-même & des choſes divines, dont toutes les nations ont tiré quelques idées veritables, ils ſe ſont formé ſur tout cela pluſieurs autres idées de Dieu, des créatures, des biens, des maux, des vertus, des vices, des choſes temporelles & éternelles.

Mais ce qui eſt arrivé en ſe formant ces idées, eſt que les choſes ſpi-

rituelles étant fort éloignées de leur ame toute plongée dans les sens, & ne faisant pas une impression vive & sensible sur leur esprit, étant d'ailleurs peu connuës & peu aimées du commun du monde, elles n'ont ordinairement formé que des idées sombres & obscures, ils ne les apperçoivent presque que par la pointe de l'esprit dans un éloignement infini. Ils les voyent de plus seules, destituées de tout appui, c'est-à-dire, qu'ils ne voyent point dans les autres hommes à l'égard de ces objets, ces passions & ces desirs qui servent à étendre leurs idées, & à leur faire concevoir les choses comme grandes & desirables.

Il n'en est pas de même des choses temporelles. La concupiscences les approche d'eux, & lee leur fait vivement sentir : & la vivacité de ce sentiment, jointe à l'ardeur qu'ils apperçoivent dans les autres pour ces mêmes choses, augmente infiniment l'idée qu'ils en ont. Ils n'en jugent plus par leur prix veritable, mais par ce prix qu'elles ont dans l'opinion des hommes. Ainsi en s'excitant les uns les autres à l'envi à les aimer & à les cencevoir

comme grandes & estimables, elles remplissent premierement tout leur esprit, & ensuite tout leur cœur.

L'idée qu'ils ont de Dieu, des choses éternelles, du paradis, de l'enfer, des vertus comme vertus, des vices comme vices, sont du premier genre: ce sont des idées spirituelles & délicates, peu sensibles, peu lumineuses, peu touchantes, peu distinctes. Tous ces grands objets sont reduits par la foiblesse & l'obscurcissement de l'esprit des hommes à une petitesse imperceptible, & à peine occupent-ils la moindre partie d'un cœur & d'un esprit qui est souvent tout rempli d'une bagatelle. Ils ne conçoivent ni la grandeur de Dieu, ni les joyes ineffables du paradis, ni les supplices effroyables des damnez, ni la beauté des vertus, ni la difformité des vices. Ils n'en connoissent presque que les noms, & je ne sçais quoi d'obscur, qui répond à ces noms, qui n'a point de soi-même de force pour faire impression sur leur esprit ou sur leur cœur.

Celles qu'ils ont de la noblesse, des richesses, de la grandeur, de la reputation, de la valeur, des qualitez de l'es-

prit & du corps, qui sont estimées dans le monde, comme de l'adresse dans les negociations, de l'agrément dans la conversation, de l'éloquence dans les discours, & generalement de tout ce que le monde estime, sont du second genre. Non-seulement ils comprennent & ils sentent tout ce que ces choses ont de réalité ; mais ils leur attribuent une grandeur qu'elles n'ont pas, qui est formée sur leurs passions & sur ces fausses idées qu'ils connoissent dans les autres. Car, comme j'ai déja dit, il suffit de voir qu'une chose est aimée & desirée de plusieurs personnes, pour croire qu'elle merite de l'être ; puisqu'en la possedant on se regarde comme environné de tous les jugemens avantageux de cette foule de gens qui nous jugent heureux de la posseder.

C'est par les mêmes raisons qu'ils conçoivent les objets contraires à ceux que je viens de marquer, comme des maux infiniment plus grands qu'ils ne sont, & qu'ils s'en forment des idées qui les leur font paroître effroyables, parcequ'ils connoissent le mépris que le monde en fait, les railleries qu'ils

attirent, l'état de rabaiſſement où ils mettent les perſonnes dans l'opinion de la plûpart du monde. Et comme c'eſt cet état de rabaiſſement que l'orgueil humain ne ſçauroit ſouffrir, il porte à regarder comme de trés-grands maux tout ce qui nous y peut reduire.

Cette corruption de nôtre eſprit conſiſte donc proprement dans la fauſſeté de nos idées : mais la voye ordinaire par laquelle nous recevons ces fauſſes idées eſt le langage, n'étant pas moins vrai des opinions que nous avons de la plûpart des choſes du monde, de leur petiteſſe ou de leur grandeur, que des veritez de la foi, qu'elles ſe communiquent par l'ouie. Car ces idées ſe ſont formées en nous, pour la plûpart, lorſque nous étions encore incapables de juger des choſes par nous-mêmes, & que nous recevions ſeulement les impreſſions que l'on nous communiquoit par les paroles. Dans cet état nous avons oui repréſenter certaines choſes comme des biens, & d'autres comme des maux. Ceux qui nous en ont parlé nous ont imprimé l'idée de leurs mouvemens & nous nous ſommes accoû-

tumez à les regarder de la même sorte, & à y joindre les mêmes mouvemens & les mêmes passions.

## Chapitre III.

### *Que le langage commun est proprement le langage de la concupiscence.*

La corruption qui naît du langage est d'autant plus grande, que les méchans étant infiniment en plus grand nombre que les bons, & ceux qui sont bons ne l'ayant pas toûjours été, & ne l'étant pas même parfaitement, parcequ'ils ont en eux les restes de leur corruption naturelle, il arrive par là que le langage commun est proprement le langage de la concupiscence, & que c'est la concupiscence qui y domine & qui le regle. Les idées de grandeur ou de petitesse, de mépris ou d'estime, y sont toûjours jointes aux objets, selon que la concupiscence se les représente; de sorte qu'il n'est pas étrange que nous faisant concevoir les choses comme la concupiscence les conçoit, il excite & nourrisse en nous les mouvemens qui nai-

sent de ces fausses idées que la concupiscence s'en forme.

Il n'y a donc personne qui n'ait sujet de gemir de ces playes que les paroles des hommes ont faites dans son esprit, & qui ne puisse dire veritablement à Dieu, *que les discours des méchans ont prévalu sur lui.* Ils ont prevalu sur nous dans nôtre jeunesse lorsque nous n'étions pas capables de leur resister, & ils prévalent continuellement sur nous par l'intelligence qu'ils y trouvent, en nous faisant concevoir les choses autres qu'elles ne sont, ou plus grandes ou plus petites qu'elles ne sont.

Car il ne faut pas s'imaginer que le desir d'être à Dieu & la conversion même effective, reforme entierement cette corruption d'esprit, & nous fasse estimer chaque chose son juste prix. Il est vrai qu'en se donnant à Dieu on le préfere à toutes les créatures; mais cette préference est encore bien petite, & ne répond nullement à cette disproportion infinie qu'il y a de Dieu aux créatures, des choses éternelles aux temporelles. Dieu ne l'emporte souvent que de bien peu sur les

objets de concupiſcence. Nous ne laiſſons pas d'eſtimer encore les avantages du monde infiniment plus qu'ils ne meritent d'être eſtimez. Nous ſommes encore prés de l'équilibre ; & en chargeant un peu la balance, c'eſt-à-dire, en augmentant un peu l'impreſſion des choſes du monde ſur nôtre eſprit ; elles reprendroient facilement leur empire & l'emporteroient ſur Dieu.

Or rien n'eſt plus capable de produire ce funeſte effet, que les diſcours des hommes du monde ; parcequ'ils renouvellent continuellement les fauſſes idées que nous avons des choſes de la terre ; qu'ils nous repréſentent toûjours celles de Dieu dans cet obſcurciſſement, & cette petiteſſe qui les fait mépriſer à tant de perſonnes ; & qu'ils enſanglantent & renouvellent ainſi continuellement nos playes. C'eſt-pourquoi il n'y a gueres d'avis plus important que celui que nous dônne le Sage par ces paroles : *Veillez ſur vous-même, & prenez bien garde à ce que vous entendez dire, car il y va de vôtre perte :* C AVE *tibi, & attende diligenter auditui tuo, quoniam cum ſubverſione tua ambulas.* Nos chutes

viennent ordinairement de nos faux jugemens : nos faux jugemens, de nos fausses impressions : & ces fausses impressions, du commerce que nous avons les uns avec les autres par le langage. C'est la chaîne malheureuse qui nous précipite dans l'enfer.

---

## CHAPITRE IV.

### *Combien il se glisse de mauvaises choses dans les entretiens.*

IL est difficile de se représenter combien il se glisse de mauvaises choses, je ne dis pas dans les conversations des personnes déreglées, mais même dans les entretiens ordinaires que l'on a avec le commun des gens du monde. Je ne parle pas des défauts grossiers dont ceux qui veillent un peu sur eux-mêmes s'apperçoivent assez, comme des médisances secretes, des railleries malignes, des paroles libres, des maximes visiblement fausses. Je parle d'une infinité d'autres choses ausquelles on ne prend pas garde. Une personne ne sçauroit être un peu attentive aux discours ordinaires des hommes, qu'il n'y apper-

çoive quantité de ſentimens humains contraires à la verite. On juſtifie la colere, la vengeance, l'ambition, l'avarice, le luxe. On parle avec eſtime de quantité d'actions que Dieu condamne. Tous les vices mediocres ſont preſque approuvez. On ne les condamne que dans leur excés.

Quand on éviteroit même ces ſortes des défauts, il y en a d'autres qui paroiſſent preſque inévitables. Il n'eſt pas à propos de parler ſouvent des choſes de Dieu : il faut donc s'entretenir de celles du monde : or cet entretien n'eſt jamais ſans danger. On ne ſçauroit en parler, ni en entendre parler ſans y penſer ; & l'on n'y ſçauroit penſer ſans renouveller dans ſon eſprit les idées que l'on en avoit, & que les autres en ont, & ſans ſe les rendre plus préſentes, & par conſequent plus capables de faire impreſſion ſur nôtre eſprit.

De plus, l'entretien ordinaire des hommes eſt accompagné de ces deux choſes, de l'oubli de Dieu, & de l'application aux choſes du monde ; & ces deux choſes ſont la ſource de toutes les tentations, Adam ne s'eſt per-

du dans ſon innocence qu'en oubliant Dieu, & en s'attachant dans cet oubli à la contemplation de la beauté des créatures & de ſoi-même. Combien l'homme pécheur eſt-il plus capable de ſe corrompre par la méme voye? Que fait-on autre choſe dans ces entretiens que d'admirer les qualitez humaines, les choſes éclatantes, utiles, commodes ſelon le monde? Il ne faut pas d'autre péché pour ſe perdre, que d'aimer tellement ces choſes, que l'on les préfere à Dieu. Or qu'eſt-ce qui y peut plus diſpoſer que d'en parler, d'en entendre parler avec eſtime, & de s'en remplir ſans ceſſe en oubliant Dieu?

Il eſt même impoſſible que la plûpart des diſcours humains dans leſquels on met la Religion à part, ne ſoient remplis de fauſſetez. Car la Religion eſt ſi étroitement liée à toutes les choſes du monde par le rapport qu'elles ont à la fin derniere, qui eſt Dieu, que l'on ne ſçauroit juger d'aucune que par ce rapport. C'eſt par-là qu'elles ſont avantageuſes, deſavantageuſes, innocentes ou dangereuſes, eſtimables, mépriſables, bon-

nes ou mauvaises. Le prix qu'elles ont en elles-mêmes n'est rien. Elles l'empruntent tout du rapport qu'elles ont au souverain bien. Ainsi en les détachant, comme l'on fait dans les conversations ordinaires du monde, de la vûë de Dieu & de l'autre vie, il est impossible que l'on n'en parle faussement, & que les discours qu'on en fait ne soient des sujets d'illusion à tous ceux qui les écoutent.

---

## CHAPITRE V.

*Que l'on se trompe soi-même si l'on pense éviter le danger du langage de la concupiscence, en disant qu'on parle des choses humainement.*

IL y a des personnes qui croyent éviter ce danger en faisant entendre que les choses dont elles parlent, se peuvent regarder comme par deux faces differentes, selon le monde & selon Dieu, & en marquant qu'elles n'en parlent que selon le monde & selon les sentimens humains. Et c'est ce qu'elles expriment ordinairement

par ces termes, *humainement parlant.* Humainement parlant, disent-elles, c'est un état fort heureux que celui des personnes de grande qualité. Il a raison, humainement parlant, d'être fort offensé de ce procedé. Humainement parlant, on ne sçauroit trouver à redire à son ressentiment. Humainement parlant, c'est un grand desagrément que cela. Elles croyent assez marquer par-là, qu'on devroit juger autrement de ces choses, si on les regardoit par une autre vûë. Mais il y a grand sujet de craindre qu'il n'y ait une illusion secrete dans ces sortes de discours, & qu'ils ne naissent d'une adresse d'amour propre, qui ne pouvant étouffer entierement la lumiere de la verité & de la Religion, qui condamne ces sentimens que nous appellons humains, est bien-aise de s'y appliquer sans scrupule par ce détour.

Pour decouvrir cette secrete tromperie, il faut considerer que ces sentimens qu'on appelle humains, & dont on parle dans ces rencontres, sont des sentimens de concupiscence contraires à la loi de Dieu & à la justice

éternelle. Tout ressentiment humain d'une offense est injuste, parcequ'il naît de l'amour propre, & quil est injuste que nous nous aimions de cette sorte d'amour qui demeure en nous-mêmes, & ne se rapporte point à Dieu. Il est injuste aussi que nous ne couvrions pas une offense legere par tant de raisons divines que nous avons d'aimer le prochain. Il est injuste que nous soyons affligez du mal qu'il nous a fait, & que nous ne soyons pas affligez du mal qu'il s'est fait à lui-même. La plûpart des jugemens par lesquels nous regardons certaines qualitez humaines comme avantageuses, sont de même faux & déraisonnables. Il est faux absolument que la grandeur soit un avantage. Elle sert à procurer certains petits contentemens humains, & pour l'ordinaire elle nuit infiniment pour le salut. Or ce qui ne sert que pour des fins petites & basses, & qui nuit pour des fins trés-importantes, est absolument parlant, desavantageux. Cependant ce que l'on fait par ce détour, par lequel on prétend parler de ces choses humainement, est que l'on se cache ce

que ces jugemens ont de faux & d'injuſte, pour n'y voir que ce qu'ils ont de conforme à nôtre cupidité.

En effet, quand nous nous ſervons de ces termes, *humainement parlant*, nous ne voulons pas dire fauſſement parlant, injuſtement parlant, déraiſonnablement parlant. Nous ne ſommes nullement frapez de ces idées. Nous conſiderons ſimplement que les choſes dont nous parlons ſont trés-conformes au naturel des hommes, & nous ne mêlons dans cette vûë aucune improbation, ni aucun deſaveu de la fauſſeté qu'elles enferment. Nous y joignons plutôt une ſecrete approbation, par laquelle nous couvrons ce qu'elles peuvent avoir de mauvais & de faux, ſous ce terme d'humain qui l'adoucit & le cache.

Il ſemble, à nous entendre parler, qu'il y ait comme trois claſſes de ſentimens; les uns juſtes, les autres injuſtes, & les autres humains; & trois claſſes de jugemens, les uns vrais; les autres faux, & les autres humains. Cependant il n'en eſt pas ainſi. Tout jugement eſt ou vrai ou faux; tout ſentiment eſt juſte ou injuſte, & il

faut necessairement que ceux que nous appellons jugemens & sentimens humains, se reduisent à l'une ou à l'autre de ces classes. Et pour être humains, c'est-à-dire, conformes à la cupidité des hommes, ils n'en sont ni moins condamnez, ni punis moins severement de Dieu.

Il est permis de parler humainement des choses lorsqu'on en parle comme saint Paul : *Nonne carnales estis, & secundùm hominem ambulatis* ? Il dit que les Corinthiens agissoient humainement & qu'ils se conduisoient selon l'homme : mais ce n'est pas pour excuser cette conduite ; c'est plutôt pour la condamner, pour en faire un sujet de reproche, pour en faire voir la source. Ce n'est pas là l'usage que nous faisons de ces termes, nous les employons pour couvrir, pour diminuer, pour excuser les vices, & pour appliquer notre esprit & celui des autres à une fausse apparence qui nous les fait paroître conformes à la raison, telle qu'elle est dans le commun du monde, c'est-à-dire, à la raison corrompuë.

Mais s'il y a une illusion secrete dans

l'usage de ce terme, quand on s'en sert pour excuser, ou envers soi, ou envers les autres, des actions qui sont mauvaises devant Dieu ; en appliquant l'esprit à considerer qu'elles sont conformes aux maximes reçûës parmi les hommes, ou à la fin que celui qui les fait se propose, ce qui les fait regarder comme raisonnables ; il est permis au-contraire de s'en servir pour faire condamner davantage certaines actions, en faisant remarquer qu'elles ne sont pas même conformes aux loix du monde, ni aux interêts de celui qui les fait. Car comme cette circonstance marque un excés d'aveuglement & de passion qui rend l'action plus mauvaise devant Dieu, il est juste de la faire considerer aux hommes, de sorte qu'il se trouve que l'usage de ce terme est plus legitime pour condamner le mal que pour l'excuser.

## CHAPITRE VI.

*Autres adresses pour diminuer l'horreur des vices. Utilité du silence. Que chacun est obligé de détruire en soi les illusions qui naissent du langage des hommes, & que le moyen le plus propre pour cela est de considerer sur chaque chose ce que Dieu en juge.*

CE n'est pas seulement dans cette occasion, mais dans une infinité d'autres, que nous nous servons de cette adresse de diminuer les vices en ne les considerant que par certaines faces qui ne nous représentent pas ce qu'ils ont d'horrible, & qui ne donnent lieu d'y voir que ce qu'ils ont d'attirant & d'agreable.

Quelle idée donne le mot de galanterie ? L'idée de quelque chose d'agreable & à l'esprit & aux sens ; & cependant on couvre sous ce mot les plus grandes infamies. Comment parle-t-on d'un homme qui s'est vengé, qui a tué en duel un ennemi, qui a

repoussé un affront d'une maniere haute & fiere ? Comment parle-t-on d'un homme qui s'éleve dans l'Eglise par une ambition dereglée ? On trouvera que tous les termes dont on se sert ne nous font rien concevoir dans tout cela que de fort pardonnable, & qu'il faut par consequent que nos vûës soient bien éloignées de celles de Dieu, puisqu'il condamne à l'enfer les hommes pour ces actions où l'on ne conçoit presque rien de criminel.

Les hommes en sont venus jusques à un tel point de corruption, qu'il n'est point honteux parmi eux de n'être pas homme-de-bien. Un homme dit sans crainte de se des-honorer, qu'il ne vaut rien. Il le dit pour le faire croire. On le croit : & ce qui est étonnant, on ne l'en estime pas moins ; on n'en a pas même pitié. C'est que l'on attache uniquement son esprit à une certaine honnêteté apparente qu'il y a dans cet aveu de bonne foi de son dereglement, & que l'on ne passe pas plus avant. C'est toute l'impression que nous font ces sortes de discours. Nous aimons ceux qui les font à cause de leur bonne-foi ; & nous ne les

plaignons

plaignons pas, à cause de leur misere & du peu de sentimens qu'ils en ont, parceque ces discours nous font sentir l'une & nous cachent l'autre.

C'est pourquoi il n'y a pas d'homme-de-bien qui n'ait sujet de faire continuellement à Dieu cette priere : *Domine, libera me à labiis iniquis, & à lingua dolosa.* Les discours des hommes sont pleins d'illusion & de tromperie. On y louë ce qu'il faut mépriser, & on y méprise ce qu'il faut louer. On y porte à desirer ce qu'il faut fuir, & à craindre ce qui n'est point à craindre. On y represente comme heureux ceux que l'on doit regarder comme miserables, & comme miserables ceux que l'on doit considerer comme les plus heureux des hommes. Et ce qui est étrange est que les discours des gens de-bien ne sont pas exemts de cette seduction, parcequ'ils empruntent du monde son langage en plusieurs occasions, & qu'ils sont même souvent obligez de l'emprunter : car on ne les entendroit pas si leur langage étoit si different de celui des autres. Ils appellent biens quelquefois ce que le mon-

de appelle biens ; & maux ce que l'on y nomme des maux. Ils sont obligez de parler avec estime de plusieurs choses que le monde estime trop ; & leurs discours étant pris par les autres dans le sens auquel on le prend dans le monde ; & ceux qui les entendent y appliquant leurs propres idées, ils contribuent contre leur intention à augmenter ces fausses impressions, qui sont la source de tous les vices. De sorte que quand on demande à Dieu d'être délivré *ab homine qui perversa loquitur*, on ne doit pas seulement y comprendre les méchans, mais on doit enfermer dans cette priere tout ce qui participe à cette infection generale qui est répanduë dans le langage des hommes.

C'est ce qui rend le silence si utile & qui l'a fait tant recommander par les Saints, parcequ'empêchant que ces fausses idées qui ont été imprimées dans nos esprits par les discours des hommes, ne soient renouvellées par ces mêmes discours, il les rend moins vives & plus faciles à effacer. Mais parcequ'il n'est pas possible que ceux qui sont engagez dans la vie

du monde, se séparent des entretiens & de la conversation du monde, & que ce commerce fait méme la plus grande occupation de leur vie, il faut qu'ils cherchent d'autres remedes & d'autres preservatifs pour resister à cette corruption. Car s'il est necessaire qu'ils vivent dans le monde pour satisfaire à leur engagement, il est encore plus necessaire qu'ils ne s'y corrompent pas. Il n'y a nulle necessité, nul engagement, qui nous oblige de remplir nôtre esprit de faussetez, & de vivre ainsi dans une continuelle illusion. Et personne ne doit être si malheureux que de croire que le mensonge & l'erreur soient le partage de sa condition & de son état.

Or comme l'erreur ne peut être détruite que par la lumiere de la verité, il est bien clair que l'unique moyen de dissiper ces tenebres que les discours des hommes répandent continuellement dans nôtre esprit, est de se remplir aussi continuellement des principes de verité qui y sont contraires. Et c'est pourquoi saint Chrysostome disoit à son peuple, *qu'il ne cesseroit jamais de lui dire, qu'il ju-*

*geât des choſes par ce qu'elles ont de réel & de veritable, & qu'il ne ſe laiſsât pas emporter aux fauſſes opinions; qu'il apprît ce que c'eſt que d'être eſcave, d'être pauvre, d'être noble, d'être heureux, ce que c'eſt qu'une paſſion.* Voilà, ſelon ce Pere, la veritable ſcience des hommes, qui ne conſiſte pas dans une connoiſſance ſterile des choſes qu'il eſt auſſi bon d'ignorer que de ſçavoir; mais dans celle des veritez qui ſont les principes de nos deſirs & de nos actions; & par conſequent de nôtre bonheur ou de nôtre malheur éternel.

Mais parcequ'en voulant juger des choſes dans la verité, les images des impreſſions que les hommes en ont, & des jugemens qu'ils en forment, nous troublent & nous obſcurciſſent l'eſprit, il faut tâcher d'oublier & les hommes & nous-mêmes, & de conſiderer ſeulement ſur chaque choſe ce que Dieu en juge. Car la perfection de l'homme conſiſtant à aimer les choſes comme Dieu les aime, la voye de tendre à cette perfection eſt de tâcher de les voir comme il les voit, n'y ayant que cette vûë veritable qui

puisse regler nôtre amour. Cette seule reflexion suffiroit souvent pour faire disparoître à nos yeux toute la grandeur imaginaire que nous donnons aux choses humaines & temporelles : & pour nous faire voir ce que nôtre amour propre est bien-aise de n'y pas voir, afin de s'en occuper plus tranquillement.

Pour entrer donc dans cet esprit, il faut être vivement persuadé qu'il n'y a que le jugement que Dieu forme des choses qui soit veritable ; que ce sera sur ce jugement de Dieu que nous serons tous jugez ; qu'il est la regle unique de nos actions, & qu'etant la verité même, tout ce qui s'en éloigne est faut & trompeur. Je dis qu'il en faut être vivement persuadé, afin que nous nous accoûtumions de rapporter à cette regle les jugemens & les discours que nous appellons *humains*, & que nous soyons convaincus, que quelques raisonnables qu'ils nous paroissent, ils sont tels en effet que Dieu, c'est-à-dire la verité, les juge, que les Anges & les Saints les voyent.

C'est en cette maniere que nous pratiquerons l'avis que nous donne saint

Paul, lorsqu'il nous commande *de marcher honnêtement comme dans le jour.* Car ce jour n'est pas celui du soleil ; c'est la lumiere de Dieu, & la vûë de son jugement. Et il veut dire que comme la vûë des hommes nous porte à regler nos actions selon leur jugement dans la crainte de leur déplaire ce qui fait l'honnêteté exterieure & civile : de même la vûë de Dieu, que la lumiere de la grace nous découvre, nous oblige de consulter ce qu'il juge des choses pour y conformer nos actions ; ce qui fait la veritable honnêteté, c'est-à-dire, la veritable vertu ; & c'est aussi ce qui est marqué encore plus clairement dans ce lieu du Sage, où parlant de la vie des justes, il dit qu'ils sanctifieront leurs ames dans la vûë de Dieu & en sa présence : *Et in conspectu illius sanctificabunt animas suas.*

# SECONDE PARTIE.

## CHAPITRE I.

*Nos paroles n'ont pas tout-à-fait la même regle que nos jugemens, non-plus que nos actions & nos ſentiments. Qu'il ne s'agit ici que de former les jugemens interieurs.*

CE ſeroit une choſe infinie que de vouloir repréſenter ce que Dieu & les Saints jugent de toutes les choſes du monde, puiſque cette ſeule ouverture comprend tout ce qu'on peut dire de veritable. Il eſt neanmoins utile d'en faire un leger eſſai à l'égard des principaux objets des paſſions des hommes, pour donner l'idée de la maniere dont on le doit faire à l'égard des autres.

Mais pour n'abuſer pas de cet eſſai même, il faut remarquer que l'on

n'a pas dessein ici de considerer de quelle maniere il faut parler des choses du monde, mais seulement de quelle sorte il en faut juger, ce qui est bien different: Car quoique nos paroles & nos jugemens se doivent regler par la verité, ce qui suffit neanmoins pour justifier nos jugemens, ne suffit pas toûjours pour justifier nos paroles. On n'a besoin dans ses jugemens que de les rendre conformes à cette verité particuliere qu'ils regardent. Mais il faut de plus que les paroles soient conformes à une autre verité qui prescrit la proportion qu'elles doivent avoir avec les personnes à qui on parle. C'est pour quoi ce seroit mal prendre ce que nous dirons dans la suite, que de conclure que l'on peut user en toutes rencontres d'un langage conforme aux idées que nous donnerons de diverses choses. Elles ne sont destinées que pour regler le langage interieur dont on se parle à soi-même, & non ce langage exterieur dont on parle aux autres. Car les impressions que le monde a des choses, sont trop differentes de celles que la verité nous oblige

d'en avoir pour pouvoir esperer de les changer tout-d'un-coup, & de faire recevoir un langage si contraire à celui dont il est en possession.

Nos actions mêmes n'ont pas tout à-fait la même regle que nos sentimens : car il y a des personnes à qui on doit plus de respect exterieur, quoique l'on leur doive moins d'approbation & d'estime, parceque la civilité exterieure se regle sur les rangs que le monde a établis, au lieu que l'estime interieure ne doit se regler que sur la raison. Mais comme elle n'est qu'interieure, elle ne donne sujet à personne de se plaindre ni de s'offenser. Ainsi ceux de l'état desquels la verité ne permettra pas de porter un jugement si favorable, n'ont aucun sujet de se blesser de ces maximes, puisqu'il ne s'agit que des sentimens interieurs dont ils n'ont que faire, & dans lesquels il ne leur serviroit de rien que l'on se trompât pour les honorer.

## CHAPITRE II.

*Comment on doit regarder toutes les choses temporelles, leur extrême petitesse. Que tout nous en avertit. Et le passé trop grand & trop petit à nos yeux.*

*Choses temporelles.* UN de nos plus grands maux est d'estimer trop les choses temporelles; & la raison en est, que nous ne nous regardons presque jamais que par une petite partie de notre durée, qui est nôtre vie. Nous nous renfermons dans le temps, & nous faisons partie du tourbillon qui l'emporte, sans étendre notre vûë plus loin. C'est la source de cette fausse grandeur que nous attribuons aux choses du monde. Et l'unique moyen de nous en détromper, est de changer de vûë, & de nous regarder nous-mêmes tels que nous sommes dans la verité & devant Dieu. Or en nous considerant de cette sorte, nous reconnoissons d'abord que nous sommes des êtres immortels, dont la durée s'étendra dans toute l'éternité

qui nous suit, & qui sont destinez à un bonheur ou à un malheur éternel. Que si nous cherchons alors nôtre vie dans cet espace infini, elle ne nous paroîtra que comme un a tome imperceptible.

Car non-seulement les hommes ne sont rien à l'égard de Dieu, & ne paroissent tous ensemble devant lui, que comme une goute d'eau comparée à un ocean infini, selon l'expression d'un Prophete ; mais tous les avantages du monde joints ensemble, ne sont rien à l'égard du moindre des hommes, parcequ'ils n'occupent qu'un atome dans sa durée ; & qu'ainsi en la regardant toute entiere, ils ne la rendent ni plus estimable, ni plus heureuse. L'éternité rompt toute mesure, & anéantit toute comparaison. Qu'est-ce donc qu'un royaume possedé durant trente ans, quand il seroit de toute la terre : Qu'est-ce qu'une petite principauté dans ce royaume ? Qu'est-ce que les autres rangs & les autres qualitez au-dessous de celle des Princes ? & à quelle effroyable petitesse cette vuë les reduit-elle ? Cependant c'est là le sujet

de la vanité de tous les hommes.

Il eſt étrange comment les hommes ont tant de peine à ſe perſuader du néant du monde, puiſque toutes choſes les en avertiſſent. Car qu'eſt-ce autre choſe que l'hiſtoire de tous les peuples & de tous les hommes, qu'une inſtruction continuelle que les choſes temporelles ne ſont rien? Puiſqu'en nous decrivant ce qu'elles ont été, elle nous fait voir en même-temps qu'elles ne ſont plus; que toutes ces grandeurs & toutes ces pompes, qui ont étonné les hommes de temps en temps, tous ces Princes, tous ces Conquerans, toutes ces magnificences, tous ces grands deſſeins ſont rentrez dans le neant à nôtre égard; que ce ſont des vapeurs qui ſe ſont diſſipées, & des fantômes qui ſe ſont évanouis.

Que découvrons-nous auſſi dans le monde, que des preuves de cette même verité? Car ne voyons-nous pas à toute heure diſparoître ceux qui ont paru avec le plus d'éclat, & qui ont fait plus de bruit durant leur vie, ſans qu'il reſte d'eux qu'une memoire aſſez languiſſante? Ne voyons-nous

pas que toutes choſes entrent conti-nuellement dans l'abyſme du paſſé ; que notre vie nous échape ; que ce qui en eſt écoulé n'eſt plus rien à nos yeux mêmes ; & que le temps a em-porté tous les maux , tous les plaiſirs , toutes les inquietudes que nous avons reſſenties , ſans qu'il en reſte d'autres traces que celles qui reſtent d'un ſon-ge ? C'eſt pourquoi auſſi le Sage veut que nous regardions toutes les choſes temporelles comme les fantômes qui nous occupent dans les ſonges : *Au-diens autem illa quaſi in ſomnis vide, & vigilabis.*

Mais ce qu'il y a de plus terrible en cela , eſt que d'une part nous ne vou-lons pas concevoir le néant du mon-de , & que de l'autre nous le conce-vons trop. Nous regardons preſque tout le paſſé comme s'il n'étoit rien , les morts ſont reduits dans le néant à nos yeux. Nous regardons ceux dont on rapporte les actions dans les hiſ-toires , comme des gens qui ont été & qui ne ſont plus ; & nous ne ſon-geons pas qu'ils ſont encore plus vi-vans qu'ils n'ont jamais été , parce-que leur eſprit agit infiniment davan-

tage ; & que la vie présente n'ayant que des actions foibles & languissantes, est plutôt une mort qu'une vie à l'égard de l'autre. C'est encore parlà que nous conservons l'estime des grandeurs du monde, parceque nous les regardons comme aussi durables que nous-mêmes, & que nous ne concevons pas que nous subsistons, & qu'elles perissent ; & qu'ainsi ceux qui les ont possedées ne laissent pas d'être, quoiqu'ils soient privez pour toute l'éternité de ces choses qui ont fait le sujet de leur orgueil.

---

## CHAPITRE III.

### *Gloire humaine, gloire des Saints & des Méchans*

GLOIRE HUMAINE

QU'EST-CE que cette gloire humaine qui fait tant d'impression sur nos esprits, & qu'est-ce qu'elle a de réel & de solide devant Dieu ? Elle consiste toute dans la vûë de quelque jugement avantageux que d'autres portent de nous : & ces personnes sont d'ordinaire des gens qui nous con-

noissent peu, qui nous aiment peu, & dont le jugement n'est ni fort solide, ni fort estimable par nôtre aveu même : de sorte que souvent nous les méprisons en toute autre chose. Ces jugemens nous sont d'ailleurs entierement inutiles, n'ajoûtent rien ni à notre ame, ni à nôtre corps ; ils ne diminuent aucun des nos maux; ils ne servent qu'à nous tromper, en nous portant à juger de nous, non sur la verité, mais sur l'opinion d'autrui; & aprés nous avoir amusé durant la vie, ils disparoissent tout-d'un-coup à l'heure de notre mort ; parceque nous perdons alors le sentiment de toutes ces choses. Voilà ce que c'est que cette fumée & cette vapeur qui nous enfle & qui nous remplit.

*Gloire des Saints.*

Quelle difference de cette gloire humaine, & de celle dont les Saints jouiront dans toute l'éternité, aussi estimable & aussi solide, que celle des hommes est vaine & méprisable, parce qu'elle a des qualitez toutes contraires ! Le bonheur des élus sera accompagné d'nu esprit de societé & d'union ; ils se connoîtront tous ; ils s'aimeront tous ; ils glorifieront tous

Dieu pour les graces qu'il aura faites à chacun d'eux. Ainsi les bonnes actions de chaque élu seront connuës de tous les élus, & elles seront pour tous en particulier des sujets de joye, de louange, & d'action-de-graces pour jamais. Ils jetteront tous leurs couronnes aux pieds de l'Agneau, & non-seulement les leurs, mais celles de tous les autres, parce qu'ils ne glorifieront pas seulement Dieu dans eux-mêmes, mais quils le glorifieront dans tous les Saints en lui chantant dans toute l'éternité, *Mirabilis Deus in sanctis suis.*

O gloire vraiment solide des élus de Dieu! Gloire qui n'a pas un éclat passager; gloire stable & éternelle! Gloire qui n'est pas renfermée dans un petit nombre de personnes ignorantes & envieuses; mais qui aura autant de témoins qu'il y aura de citoyens dans la celeste Jerusalem! Gloire qui ne consiste pas dans l'approbation inutile & temeraire de gens qui ne nous connoissent pas, & qui ne se connoissent pas eux-mêmes; mais qui consiste dans la joye d'un nombre innombrable d'ames saintes

qui verront le fond de nos cœurs dans la lumiere de la verité !

*Non ſic impii, non ſic.* Ils jouiſſent peu de leur gloire durant leur vie, & elle perit pour eux au moment de leur mort. Si elle ſubſiſte encore quelque temps dans la memoire des hommes, ce n'eſt pas pour eux, ils n'y ont plus de part : & enfin elle ſera entierement détruite au jour du Jugement. Car le ſupplice des méchans ſera accompagné d'un eſprit de diviſion, parceque la grandeur de leurs peines les appliquera tellement à eux-mêmes, qu'ils n'auront garde de s'appliquer avec eſtime en cet état à la gloire que les autres auront euë durant leur vie. De ſorte qu'il n'y a rien de plus vrai à la lettre que ce que dit l'Ecriture : *Memoriam ſuperborum perdidit Deus, & reliquit memoriam humilium corde.* GLOIRE DES MECHANS.

---

## CHAPITRE IV.

### *Veritable idée de ce qu'on appelle* QUALITÉ.

RIEN n'occupe plus les hommes du monde, que ce qu'ils nom- QUALITÉ.

ment *qualité*, & ce qui fait que l'on appelle certaines perſonnes *gens de qualité*, pour les diſtinguer de ceux qui ne le ſont pas. On porte cette diſtinction ſi loin, qu'on fait preſque moins de difference d'un homme à une bête, que d'un homme-de-qualité à un homme de baſſe naiſſance. Cette *qualité* par éminence étouffe preſque toutes les autres qualitez, & même les plus ſpirituelles & les plus divines. On l'éleve non ſeulement au-deſſus de l'eſprit, mais même au deſſus de la vertu & de la qualité de Chrétien ; & ſi ce n'eſt pas par une préference poſitive, c'eſt au-moins par une préference de ſentiment ; c'eſt-à-dire, que l'on en eſt tout autrement touché. Car combien y en a-t-il peu qui eſtiment ſincerement davantage l'état d'un Chrétien pauvre & de baſſe naiſſance, que celui d'un Grand qui eſt dereglé ? Qui eſt celui qui voit ce Grand dans l'état d'un profond rabaiſſement, & ce Chrétien dans une grande élevation ? Il eſt donc viſible que l'idée que nous avons de cette qualité nous trompe, & qu'il eſt bon, pour ſe deſabuſer, d'examiner

ce qu'il y a de réel dans cet objet si commun de la vanité des hommes : & voici ce que la raison nous en découvre.

Etre de naissance & de qualité, selon les hommes, c'est être né de personnes considerables dans l'ordre du monde. Mais cette naissance ne donne par elle-même aucun avantage ni d'esprit, ni de corps ; elle n'ôte aucun défaut, & l'on en voit d'aussi grands dans les personnes-de-qualité, que dans les autres. Il n'y a donc aucune raison solide qui rende les personnes-de qualité plus estimables par-là, que ceux qui ne le sont pas. Cependant parcequ'il faut qu'il y ait de l'ordre parmi les hommes, on a établi avec raison en certains lieux, que ces personnes seroient préferées aux autres, & jouiroient de certaines prérogatives d'honneur.

*Voyez la I. Partie du Traité de la Grandeur.*

Si l'on en demeuroit-là, il n'y auroit rien que de juste dans l'idée que nous avons de la qualité ; mais on n'y demeure pas. On fait de cet ordre arbitraire & établi par les hommes sans aucune raison prise des personnes mêmes un ordre naturel & indispensa-

ble, & l'on s'accoûtume à le regarder comme quelque chose d'attaché à l'être de ceux à qui on donne cette préference.

On ne se contente pas de leur rendre exterieurement & interieurement les respects qui leur sont dûs, en quoi il n'y auroit rien que de raisonnable & de legitime; mais on y en ajoûte d'autres qui ne leur sont pas dûs, & qui ne naissent que de nôtre erreur & de nôtre corruption. On se forme de grandes idées de cet état. On le regarde comme étant comblé de toutes sortes de bien. On ne le souhaite pour soi. On porte envie à ceux qui y sont; & si on les préfere aux autres, ce n'est que par la passion ardente que l'on a pour les biens & les honneurs dont ils jouissent. De sorte qu'il n'y a point de gens plus dangereux pour les Grands, que ceux qui les admirent le plus; parce qu'ils seroient toûjours disposez de leur ravir leur grandeur, s'ils croyoient le pouvoir faire avec sûreté.

Cependant comme le nombre de ces admirateurs de la grandeur est fort grand, & que l'on considere dans

leur diſpoſition, non cette malignité qu'ils cachent, mais cette eſtime qu'ils font paroître ils ne laiſſent pas de faire une grande partie de la felicité imaginaire des Grands, parceque l'on connoît en eux ces jugemens & ces diſpoſitions, & que cette vûë eſt ce qui flate les ames vaines.

Tous ces jugemens ſont faux. Car il n'y a nul bonheur à recevoir des autres ces marques d'honneur : & c'eſt une injuſtice viſible de prendre plaiſir à être l'objet d'une admiration qui naît de la corruption des hommes. Cependant les perſonnes-de-qualité connoiſſant ces idées que le commun du monde a leur état, en tirent eux-mêmes l'idée qu'ils ont. Ils ſe regardent comme infiniment au-deſſus des autres, & il leur eſt preſque impoſſible de ſe conſiderer au niveau de ceux qui ne leur ſont pas égaux dans l'ordre du monde.

Ce ſont-là ces fauſſes idées qu'il faut corriger par la vûë du jugement que Dieu porte de cet état. Or qu'eſt-ce qu'il en juge, ſinon qu'il n'y a aucun bien ſolide & veritable, ni dans ces marques d'honneur & ces préferen-

ces établies par les hommes, parceque ce ne ſont que des *ſpectacles vuides de realité*, comme dit ſaint Chryſoſtome: ὅραμα πράγματος ἔρημον ni dans ces jugemens, parcequ'ils ſont faux, quils ne ſervent de rien à ceux qui ne s'y plaiſent pas, & qu'ils rendent malheureux ceux qui s'y plaiſent; ni dans ces richeſſes & ces plaiſirs dont les Grands jouiſſent, parceque ce ſont de grands ſujets de tentation, & de grands obſtacles pour le ſalut. Ainſi il ne voit dans cet état que d'extrémes facilitez pour ſe perdre, & d'extrémes difficultez pour ſe ſauver. Voilà le jugement que Dieu porte de ce qu'on appelle qualité & grandeur. Et par conſequent tous ceux qui en jugent autrement, en jugent mal, & tous les diſcours qui nous en impriment une idée, qui porte à le deſirer quand on n'y eſt pas; à s'y plaire quand on y eſt; à mépriſer ceux qui n'y ſont pas, ſont faux & trompeurs.

## CHAPITRE V.

### *Veritable idée de la* VALEUR.

APRE's la qualité, rien ne releve plus un homme dans le monde que la valeur ; & il n'y a rien auſſi dont la réputation flate davantage les perſonnes-de-qualité, & ſur quoi ils ſoient ordinairemant plus ſenſibles & plus délicats. Des Gentilshommes ſouffriront plutôt quelque autre reproche que ce ſoit, que celui de manquer de cœur, parce qu'ils ſçavent que le monde a attaché à la valeur le plus haut degré d'eſtime, & à la lâcheté la ſouveraine infamie pour les perſonnes de leur condition. *Valeur.*

Que s'il ne s'agiſſoit que de juſtifier les hommes en ce point, la choſe ne ſeroit pas difficile. Car la valeur étant ce qui ſoûtient un Etat, & qui le rend formidable à ſes ennemis, c'eſt avec raiſon que ne pouvant récompenſer tous les vaillans hommes dont on a beſoin, par des bienfaits réels qui égalent leurs ſervices, on a rendu cette

qualité honorable, afin de les attirer au-moins par cette sorte de récompense qui ne leur manque jamais.

Il y a donc de la justice dans cette estime par rapport aux hommes, & il y en a aussi par consequent par rapport à Dieu, puisque Dieu approuve tout ce qui est juste, & qui est necessaire à la conservation des societez humaines.

Mais comme on peut passer dans cette estime les bornes de la verité, & relever dans la valeur par de fausses louanges, ce qui n'est pas estimable, il faut encore consulter ce que Dieu en juge, & apprendre de lui ce qu'il y a de grand dans cette qualité, & ce qui ne paroît tel que par l'erreur & l'illusion des hommes.

La valeur se peut regarder en deux manieres, ou comme une passion, c'est à dire, comme une impression de l'imagination & du corps, ou comme reglée & conduite par la volonté. Pour la concevoir en la premiere maniere, il faut considerer que comme il y a des gens qui étant montez en des lieux fort élevez, ne ressentent pas ces foiblesses & ces éblouissemens

mens que l'imagination cauſe à ceux qui n'y ſont pas accoûtumez; il y a de même des perſonnes, qui ſoit par nature ou par coûtume, ne s'étonnent point dans les perils, qui y conſervent la même aſſiette & la même preſence d'eſprit, qui ſont capables de pourvoir à tout, prendre tous leurs avantages, & à qui la vûë des ennemis armez qu'ils ont devant eux, ne fait qu'inſpirer une nouvelle ardeur, & de nouvelles forces pour les ſurmonter. Et ce ſont ceux-là qu'on appelle braves & vaillans.

Cette diſpoſition eſt ſans doute digne d'eſtime. Mais tant que l'on ne la regarde que dans ce degré, l'imagination & le corps y ont plus de part que la volonté. Car ſi les eſprits & le ſang prenoient un autre cours dans ces perſonnes, toute leur valeur ne les empêcheroit pas d'avoir peur, comme elle ne les empêche pas de s'éblouir, quand ils regardent un précipice d'un lieu élevé.

Ainſi comme Dieu ne compte pour rien tout ce qui n'eſt pas volontaire, & qui n'eſt pas du nombre des vertus, s'il approuve que les hommes,

pour le beſoin qu'ils en ont, ayent attaché des récompenſes humaines à cette valeur, il n'approuve pas que dans les jugemens qu'ils en portent interieurement, ils l'égalent à la moindre des vertus dont il eſt auteur. De ſorte que la valeur de tous les Conquerans jointe enſemble, conſiderée ſeulement dans ce degré, & comme une diſpoſition naturelle d'imagination, ne merite pas d'être comparée au moindre mouvement de grace que Dieu opere dans le cœur d'une ſimple femme; puiſque toutes les qualitez purement humaines periſſent avec les hommes, & que les moindres vertus ont des effets qui ſubſiſtent dans toute l'éternité.

L'idée que les diſcours des gens du monde donnent de la valeur, eſt donc fauſſe, parcequ'elle eſt exceſſive, & qu'au-lieu de la laiſſer dans le rang d'une qualité humaine qui eſt eſtimable, ils l'élevent au-deſſus des vertus les plus ſpirituelles & les plus divines.

Mais leur illuſion eſt encore infiniment plus grande dans le jugement qu'ils portent de la valeur conſiderée comme volontaire, c'eſt-à-dire, de

l'usage de la valeur; puisqu'ils estiment presque également ceux que l'on appelle braves, soit que leur valeur soit accompagnée de justice, ou d'injustice, de prudence ou de temerité.

Cependant la verité met une étrange difference entre ce que les hommes distinguent si peu. Exposer sa vie pour son devoir, pour la justice, & pour en faire un sacrifice à Dieu dans les occasions où il nous engage, est une action d'une generosité si haute, que la Religion Chrétienne n'a rien de plus grand. L'exposer dans une mauvaise cause, pour tomber en mourant entre les mains d'un Dieu irrité & tout-puissant, est une folie si prodigieuse, qu'il n'y a point de plus grande preuve de l'aveuglement des hommes, que d'avoir pû mettre de la gloire dans une action si insensée.

C'est même souvent tres-injustement que l'on donne à la plûpart de ces actions le nom de courage & de valeur. Ce n'est point en méprisant le danger qu'ils s'y exposent, c'est en ne le voyant pas. Leur esprit est tout occupé, ou de la fureur qui le possede, ou de quelque bagatelle qui le

remplit tout entier & qui leur cache tout le reste. *Nous sortîmes*, dit un homme du monde dans ses memoires *pour nous faire tirer des mousquetades*, c'est à dire, pour braver la mort & Dieu même, en nous mettant en danger de perdre la vie par une vanité ridicule. De quoi pense-t-on que son esprit fût alors frapé ? Des pensées que cette action feroit naître dans ceux qui l'apprendroient, & des louanges qu'elle lui attireroit. Cela lui paroissoit grand : il ne voyoit rien davantage. Mais cette action étoit jointe avec le danger de la mort & de l'enfer. Ces louanges des hommes qu'il souhaitoit, ne pouvoient naître que de folie & d'aveuglement ; la plûpart de ceux qui sont vraiment braves, prenant même ces actions pour des marques de fausse valeur. Elles ne devoient de plus durer qu'un moment, & être suivies d'un repentir éternel. Cette vanité étoit l'objet de la moquerie des Démons, de l'indignation des Anges, & de la colere de Dieu contre un homme miserable, qui avoit si peu de crainte de sa justice, & qui étant prét de tomber en-

tre ſes mains, oſoit l'affronter avec tant d'inſolence. Il y avoit ainſi mille choſes terribles jointes à cette action. Il eſt vrai, mais il ne voyoit rien de tout cela, il ne voyoit que ſes louanges toutes ſeules, & ſéparées de toutes ces circonſtances. Il ſe voyoit dans l'eſprit des autres avec l'eſtime de brave. Et cette idée l'occupant entierement, lui faiſoit oublier Dieu, la mort, l'enfer & l'éternité.

Il n'y a qu'un aveuglement ſemblable qui puiſſe faire trouver quelque choſe de grand à s'expoſer ainſi au peril par des motifs criminels. Car les hommes ne raiſonnent point ainſi dans ce qu'ils connoiſſent. Ils ne trouveroient rien que de ridicule & d'inſenſé dans la conduite d'un Prince, qui pour attirer les louanges d'un valet expoſeroit ſans neceſſité ſon royaume à un peril éminent. Pourquoi donc trouvent-ils de la generoſité dans ceux qui expoſent ſottement leur vie, & qui ne peuvent eſperer en mourant qu'une éternité de ſupplices? C'eſt qu'ils connoiſſent bien le prix d'un royaume, & qu'ils ne connoiſſent point celui de la vie. Cet

unique bien des hommes , ce tresor dont la perte est irreparable , ce prix de l'éternité est la chose du monde la plus méprisée. Il n'y a point de si vile récompense pour laquelle on ne le donne tous les jours. Il semble que les hommes en soient ennuyez , & qu'ils tâchent de s'en défaire , tant ils le prodiguent temerairement & pour peu de chose. Ainsi l'on trouvera dans la verité que toute cette fausse valeur qui precipite les hommes, ou dans les duels , ou dans les querelles injustes , ou dans les dangers inutiles ausquels ils s'exposent par une vanité ridicule , n'est autre chose qu'une ignorance du prix de la vie ; un oubli de ce qui suit la fin de la vie ; un obscurcissement d'esprit qui leur cache le danger ; une assûrance folle & déraisonnable d'en échaper ; une application violente à quelque objet de passion. Qu'y a-t-il d'estimable en tout cela ? Est-ce une marque de grand courage que de ne s'épouvanter pas du bruit des canons quand on est sourd , ou du feu des ennemis quand on est aveugle ; Il n'y a point de courage à ne pas craindre Dieu , parce-

qu'il n'y a qu'un aveuglement horrible qui nous puiſſe empêcher de le craindre. Il eſt ſi terrible que quand il veut ſe faire ſentir, il n'y a point de créature qui puiſſe ſoûtenir le moindre de ſes regards ; & les méchans ſeront contraints de s'écrier dans l'excés de leur effroi : *Montagnes, tombez ſur nous.* Ainſi c'eſt un excés de folie à des hommes foibles & miſerables de le braver pour un moment, quand il differe de les punir, en ſe mettant au hazard d'éprouver pour jamais la rigueur de ſa juſtice, quand ils ne ſe pourrront empêcher de la ſentir.

Que faut il donc juger de ces braves que le monde eſtime avec ſi peu de diſcernement ? Il en faut juger ce que Dieu en juge. Il faut approuver ceux qu'il approuve, condamner ceux qu'il condamne, & mettre la difference quil met entre les uns & les autres. Et comme il ne faut pas refuſer aux uns les juſtes louanges que leur generoſité merite, il faut avoir pour les autres le juſte mépris que merite leur brutalité.

## CHAPITRE VI.

*Idées veritables des qualitez de l'esprit. Ce que c'est que d'avoir de la lumiere & de la force d'esprit d'être sçavant. Que ces qualitez humaines sont plus souvent pernicieuses qu'utiles.*

QUALITEZ DE L'ESPRIT. MAIS peut-être qu'il y a quelque chose de plus réel dans les qualitez de l'esprit, comme la science, l'éloquence, l'agrément dans la conversation, l'adresse dans les negociations, la capacité qu'on a pour les grandes affaires, la force d'esprit & de tête pour les soûtenir, la prudence dans la conduite de ses desseins & de sa fortune. Nullement. Tout le prix de ces choses consiste aussi dans l'usage que l'on en fait, dans la fin à laquelle on les rapporte. Ce sont des instrumens necessaires pour les emplois de la vie : ce qui oblige ceux qui vivent dans le monde à les cultiver avec soin, parcequ'ils doivent sçavoir que les hommes y ayant at-

taché leur eſtime, il eſt inpoſſible de réüſſir en rien ſans avoir ces qualitez.

Mais ſi on les ſépare de l'uſage & du rapport que l'on en peut faire à Dieu, & que l'on ne les conſidere qu'en elles-mêmes, ou par rapport à quelque fin baſſe & temporelle, elles perdent tellement leur prix, que la condition de ceux qui les ont n'eſt en rien préferable à celle de ceux qui ne les ont pas. Et c'eſt pourquoi il eſt important de ſe détromper des vains éloges que l'on donne dans le monde à ces qualitez en les regardant en elles-mêmes, & hors l'uſage qu'on en peut faire.

L'idée même que le commun du monde a de ce qu'on appelle avoir de l'eſprit, eſt toute fauſſe; & c'eſt une de celles dont il faut le plus ſe deſabuſer. Car on fait conſiſter l'eſprit, ou dans une facilité de comprendre les ſciences, ou à raiſonner juſte ſur les ſujets qui ſe préſentent, ou à ſe démêler des affaires avec adreſſe, ou à trouver des voyes fines pour faire réüſſir ſes deſſeins, ou à produire des penſées ingenieuſes &

surprenantes, ou à faire des découvertes dans les arts. Mais ce n'est en rien de tout cela que consiste la veritable lumiere d'esprit, puisque ces qualitez se peuvent trouver dans ceux que l'Ecriture appelle *aveugles*, *fous*, *petits*, *insensez*, *dépourvûs d'intelligence*. Qu'est-ce donc qu'avoir de l'esprit ? Il en faut juger par la comparaison de la vûë du corps, qui est l'image de celle de l'ame. Avoir bonne vûë, c'est voir les choses telles qu'elles sont, c'est-à dire, les grandes comme grandes, & les petites comme petites. Ceux qui verroient une montagne comme une fourmi, & une fourmi comme une montagne, auroient trés mauvaise vûë. Il en est de même des esprits : ceux qui conçoivent les grandes choses, c'est-à-dire, les choses spirituelles comme grandes & d'une maniere plus vive & plus lumineuse ; & qui voyent les petites, c'est-à-dire, celles de ce monde, dans leur petitesse naturelle, sans les grossir ni les augmenter par leur imagination, sont les grands esprits & les esprits justes. Ainsi celui qui disoit, qu'il *craignoit Dieu comme une mer,*

*enflée & suspendue sur sa tête*; celui qui disoit: *Qui est semblable à vous, Seigneur, qui est semblable à vous?* celui qui disoit *Que la magnificence de Dieu étoit au-dessus des cieux*, avoit un grand esprit, parceque Dieu étoit grand à ses yeux, & qu'il étoit penetré de sa magnificence & de sa grandeur. Il avoit donc la vûë claire & étenduë. Et une infinité de femmes qui paroissent sans esprit dans les choses du monde, sont de grands esprits, parceque Dieu se montre & se fait sentir à elles. Mais ceux qui n'ont de l'intelligence que pour comprendre une démonstration de Mathematique, pour discerner si un raisonnement est juste, pour démêler une affaire, pour conduire quelque intrigue, pour arranger des mots, pour divertir les autres par des rencontres, & qui ne voyent les choses de l'autre vie que comme des atômes, sont les petits esprits, & ils ne meritent point d'autres noms que ceux que l'Ecriture leur donne; *de petits, de simples, des gens aveuglez & sans lumiere*: CŒCUS *est & manu tentans*.

Or comme l'idée que l'on a pour

FORCE DES ESPRITS. l'ordinaire de la lumiere de l'esprit est fausse, celle que l'on a de sa force ne l'est pas moins. On la fait consister à pouvoir soûtenir le poids d'un grand nombre d'affaires saus s'abattre, sans se lasser, & sans se confondre. Voilà, dit-on, une bonne tête, qui peut suffire à tant d'occupations differentes. Mais il faut dire souvent au-contraire, voilà une foible tête, puisqu'elle a besoin de tant d'occupations pour se soûtenir; voilà une ame qui a bien peu de vigueur, puisqu'elle a besoin de tant d'appuis pour empêcher qu'elle ne tombe dans l'abattement & dans l'ennui. Separez cet homme de ces emplois, vous le verrez incontinent dans l'abattement. Nous ne portons pas les affaires, elles nous portent. C'est le lit où se repose nôtre ame dans sa foiblesse. Sa force & sa vigueur consistent à se pouvoir passer de ce soûtien, en se contentant de Dieu & de sa presence. S'il y a quelque force dans ceux qui ne se lassent point dans l'agitation tumultuaire des occupations du monde, c'est une force d'organes & de corps, & non une veritable force de l'ame.

Il eſt vrai qu'il y a quelque choſe de grand dans l'homme, & qu'à quelque choſe qu'il applique ſon eſprit, on y voit toûjour des marques de grandeur & d'excellence. Mais c'eſt cette grandeur même qui fait ſa miſere & ſa baſſeſſe lorſqu'il s'applique à des choſes qui ne meritent pas ſon application, & qu'il neglige celles qui ſont ſeules dignes de ſes ſoins & de ſon amour. Si l'homme étoit moins grand, toutes ces qualitez-là ſeroient plus grandes, & elles ne ſont petites & baſſes, que parcequ'il eſt appellé à des choſes infiniment plus hautes & plus importantes, qu'il neglige en s'appliquant trop à celles-là.

La plûpart des ſciences humaines ſont ſi peu de choſe en elles-mêmes, & elles contribuent ſi peu au bonheur de l'homme, que l'on eſt tout auſſi heureux de les ignorer en les mépriſant, que de les ſçavoir en les eſtimant. Il n'y a que la vanité & l'opinion des hommes qui y mettent le prix. Nous ne deſirons d'être ſçavans que pour les autres, & non pour nous. C'eſt pourquoi Seneque tout Stoïcien qu'il fût, confeſſe qu'il ne voudroit point

de cette sagesse qui étoit l'idole de ceux de sa secte, si l'on lui defendoit d'en parler aux autres. *Si cum hac exceptione detur sapientia ut illam inclusam teneam, nec enuntiem, rejiciam.* C'est-à-dire, que la récompense & le fruit qu'il desiroit en tirer, consistoit dans l'approbation d'autrui. Mais comme l'opinion donne le prix aux sciences, elle l'ôte aussi quand il lui plaît. Il n'a pas plû aux hommes de juger lès sciences propres aux femmes, & d'en faire dépendre leur estime. Cependant on ne les en croit pas plus malheureuses, elles ne sentent point elles-mêmes, cette privation. Il y a des Dames de qualité fort sçavantes dans les belles Lettres, qui s'en cachent comme d'une chose un peu honteuse, & elles ont raison : car il est toûjours un peu honteux de s'être chargé d'une science inutile. Si toutes celles de leur sexe qui se sont appliquées à des sciences curieuses en faisoient de même, elles n'en seroient que plus estimables.

Il est vrai neanmoins qu'il y a quelques-unes de ces qualitez qui sont utiles pour le commerce de la vie, &

dont les autres tirent divers avantages. Et c'eſt pourquoi les hommes ont bien fait d'y attacher quelque récompenſe & quelque honneur : mais pour l'ordinaire elles ſont plus deſavantageuſes qu'avantageuſes à ceux qui les ont.

Que l'on faſſe reflexion ſur toutes les perſonnes d'eſprit que l'on connoit parmi les gens du monde, & l'on trouvera qu'il y en a peu à qui leur eſprit n'ait nui pour le ſalut. Si cet homme n'avoit point eu d'eſprit, il n'auroit point été Evêque. Il n'auroit donc point été chargé des péchez de tout un Diocéſe. C'eſt par l'eſprit que cet autre eſt monté aux plus grandes charges & aux plus grands emplois, & s'eſt engagé en mille intrigues dangereuſes pour ſa conſcience. Si cet homme n'avoit point eu de facilité de parler, il n'auroit point été Prédicateur, & il n'auroit pas abuſé toute ſa vie du miniſtere de la parole de Dieu. Sans eſprit on ne ſe pouſſe point dans le monde, & en ne s'y pouſſant point, on évite une infinité d'engagemens malheureux.

Mais ne pourroit-on pas eſtimer

ces qualitez en les séparant du bon ou du mauvais usage qu'on en fait ? On est bien obligé de le faire dans le monde, puisque souvent ces qualitez nous sont connuës, & que le mauvais usage que l'on en fait nous est inconnu. Mais il est vrai neanmoins que cette maniere de les regarder en elles-mêmes, & sans avoir égard à l'usage qu'on en fait, est un sujet d'illusion & pour nous & pour les autres. Car ces qualitez ne subsistent point en l'air, ni séparément de ce bon ou mauvais usage ; & quand on s'en sert mal, elles ne meritent aucune estime, puisqu'elles ne servent qu'à rendre plus criminels ceux qui les ont. C'est pourquoi l'Ecriture n'appelle science, que la science de bien vivre ; & elle traite tous ceux qui l'ignorent, de fous & d'insensez : & si les hommes étoient raisonnables, ils ne parleroient point d'autre langage que celui-là : car il est trés-conforme à la raison & à la nature, & ce n'est que leur aveuglement qui en a introduit un autre. Ce n'est pas que toutes les autres sciences ne nous fassent connoître quelques veritez particulieres,

mais c'eſt que nous avons un beſoin ſi preſſant de celle qui nous inſtruit de la voye du ciel, qu'il ne nous permet pas de compter les autres pour quelque choſe. On n'eſtime dans une tempête, que l'art qui ſert à en garantir, & perſonne ne s'aviſa jamais de louer un Poëte, lorſqu'il eſt queſtion d'éviter un naufrage. Quand un homme eſt malade, il ne regarde dans ſon Medecin que la ſcience par laquelle il le peut ſoulager; & toutes les autres qualitez qu'il pourroit avoir, diſparoiſſent à ſes yeux. Et generalement toutes les grandes affaires qui nous doivent occuper tout entiers, ne nous permettent pas de conſiderer d'autres habiletez que celles qui y ſervent. Or quelle plus grande affaire peut-on avoir que celle de ſe ſauver, d'éviter l'enfer, d'acquerir le paradis? Quel danger plus preſſant que celui où nous ſommes de perir éternellement? Qu'eſt-ce qui merite mieux d'occuper tout nôtre eſprit, que le ſoin de nous préparer à l'éternité? Il eſt donc contre la nature & contre la raiſon, , de faire tant d'état de certaines qualitez qui n'y ſervent de rien,

Ce n'eſt pas ici une ſimple queſtion de mots, il s'agit des choſes, parceque les mots emportent les choſes. S'il ne s'agiſſoit que des mots, il y auroit peu d'inconvenient à donner le nom de ſçavans, d'habiles, de grands eſprits à ceux qui excellent dans les ſciences humaines, puiſqu'en effet ces connoiſſances toutes inutiles qu'elles ſont, étant conſiderées en elles-mêmes, ne laiſſent pas d'être des marques de la grandeur de l'eſprit humain. Mais nous n'en demeurons pas là, nous attachons aux mots certains mouvemens de l'ame; nous les accompagnons de certains ſentimens d'eſtime & de préference; nous élevons au-deſſus des autres ceux à qui nous les appliquons, & c'eſt ce qui les rend faux & trompeurs. Car aulieu qu'un poëte qui n'eſt pas Chrétien, un Prédicateur éloquent, mais peu reglé, un habile Politique qui ne penſe point à Dieu, ſont infiniment moins eſtimables que la moindre femme qui vit ſelon Dieu; nous ne laiſſons pas à la faveur de ces mots de donner un rang trés-élevé dans nôtre imagination à ces perſonnes,

que nous devons, sans avoir égard à leurs sciences prétenduës, considerer comme étant dans le dernier degré de l'aveuglement & de la bassesse.

---

## CHAPITRE VII.

### *Veritables idées des justes & des pécheurs.*

MAIS si les hommes ne sont pas capables que l'on leur parle le langage de la verité, au-moins ils devroient se le parler à eux-mêmes. Et ainsi en ne jugeant des choses que par rapport à Dieu & aux choses éternelles, au-lieu de tous ces rangs dans lesquels les hommes sont distinguez dans le monde, on ne les devroit distinguer en soi-même qu'en deux classes, mais dont la difference est effroyable aux yeux de la foi, quoiqu'elle soit inconnuë aux sens. L'une seroit composée des justes, & l'autre des pécheurs. Et il est bon de se former l'idée la plus vive que l'on peut de ces deux états, afin qu'elle serve à obscurcir & à étouffer dans notre

esprit toutes les autres distinctions que les hommes ont établies entre eux par les qualitez exterieures ou interieures , réelles ou imaginaires.

Pecheurs. Qu'est-ce donc qu'un pécheur & un homme sans Dieu aux yeux de la foi, c'est-à-dire , dans la verité? C'est un aveugle , puisqu'il ne participe point à la veritable lumiere, & qu'il ne connoit ni Dieu, ni soi même, ni ses amis, ni ses ennemis , ni ses biens, ni ses maux. Quelque intelligence qu'il puisse avoir dans les choses du monde , il est dans les tenebres, & il marche dans les tenebres, puisqu'il tombe à tout moment , qu'il ne sçait où il met ses pas.

C'est un sourd , c'est-à-dire, qu'il n'entend point la voix de Dieu, & que cette divine parole ne penetre point son cœur , quoiqu'elle puisse retentir aux oreilles de son corps.

C'est un paralytique , parceque son cœur n'a plus de mouvement, qu'il ne s'éleve plus vers Dieu , qu'il est toûjours abattu à terre & dans l'impuissance entiere de se relever.

C'est un homme reduit à l'extré-

mité de la pauvreté ; puisqu'il est dépouillé de toutes les vraies richesses, qui sont les spirituelles ; qu'il a perdu tout ce que Dieu lui avoit donné dans son batême ; & qu'il n'a plus droit à son heritage, qui est le ciel.

Il est non-seulement pauvre des biens de la grace, mais aussi des biens du monde. Car quoiqu'il paroisse encore possesseur de grande richesses aux yeux des hommes, & que les hommes mêmes n'ayent pas droit de les lui ôter, neanmoins il les possede injustement à l'égard de Dieu, il ne merite plus d'en jouir, s'étant rendu indigne de l'usage de toutes les créatures.

C'est un esclave, non-seulement de ses passions qui le dominent, mais du diable qui le possede, qui habite en lui, qui le remuë, l'agite, le secouë, le fait agir à sa fantaisie, le trompe sans cesse, & en fait son joüet & le sujet de sa risée, selon l'expression de l'Ecriture. Mais c'est aussi un esclave des élus de Dieu & des justes, c'est-à-dire, que tout son office en ce monde, pendant qu'il demeure en cet état, est de travailler pour autrui & non

pour ſoi, & de contribuer à quelque avantage des élus, ſans en tirer aucun bien pour ſoi-même. C'eſt la maniere dont les Anges & les Saints regardent la plûpart des grands & des riches. Ces perſonnes s'imaginent que tout le monde eſt fait pour eux. Et cependant à l'égard de Dieu, ils ne ſont eux-mêmes faits que pour les autres; & Dieu ne les laiſſe vivre que pour le ſervice des élus, qui ſont leurs maîtres & leurs rois devant Dieu, & qui les chaſſeront de leur maiſon, lorſque le temps auquel ils n'auront plus beſoin d'eux ſera venu, parceque *l'eſclave ne demeure pas toûjours dans la maiſon de ſon maître*, ſelon l'Ecriture.

Un pécheur eſt un homme reduit à une honteuſe nudité, parcequ'il a perdu la robe de l'innocence & de la juſtice. Quelque magnificence humaine dont il tâche de couvrir ſon ignominie, ce ne ſont, comme dit ſaint Auguſtin, que *les haillons du diable.* PANNI *diaboli*, qui ne ſont pas ſeulement honteux, mais qui ſont encore trompeurs; parceque le diable ne les lui prête qu'afin qu'en s'y ar-

rêtant & en en faisant l'objet d'une vanité ridicule, il perde le sentiment de sa misere, & qu'il ne s'efforce pas de recouvrer ce qu'il a perdu. Et il les lui ravira même au moment de sa mort, pour lui faire sentir éternellement la nudité où il l'a reduit.

Enfin un pécheur est un homme mort, & mille fois plus mort que les morts, parcequ'il est mort dans l'ame, au-lieu que les autres ne sont morts que dans le corps. Je dis qu'il est mort dans l'ame, & il n'y a point ici de metaphore. L'ame ne vit que par l'amour & la connoissance. Et ainsi l'amour & la connoissance de ce qui est le vrai bien de l'homme, c'est-à-dire, de Dieu, est la vraye vie de l'ame; & quand elle a perdu cet amour & cette connoissance, elle a perdu sa vie, quoiqu'il lui reste encore une autre vie basse & miserable, par l'amour qu'elle porte aux créatures, & par la connoissance qu'elle en a. C'est pourquoi comme le péché nous prive de la vraye vie, il est dit aussi de la sagesse qu'elle la donne à ses enfans: *Sapientia filiis suis vitam inspirat*; parcequ'elle leur donne la

connoissance & l'amour de Dieu.

C'est donc une pensée fort naturelle que celle de plusieurs Peres, qui comparent une ame dans le péché à un tombeau qui se remuë, parceque l'ame étant morte, le corps qui l'enferme en est en quelque sorte le tombeau. Et la comparaison en est d'autant plus juste, que comme les tombeaux ayant quelques ornemens au dehors, ne sont remplis au-dedans que d'ordures & d'infection; de même ces personnes qui paroissent agreables au dehors, & qui flattent les sens par leurs qualitez exterieures, cachent au-dedans uns corruption si horrible, que l'on ne les pourroit souffrir si on la voyoit.

IUSTES. Le malheur effroyable des péchenrs nous doit servir de degré pour concevoir le bonheur inestimable des justes, puisque c'en est déja un trés-grand que d'être délivré d'un si malheureux état. Ils ne sont plus ni aveugles, ni sourds, ni paralytiques ni pauvres, ni esclaves, ni nuds, ni morts: mais ils jouissent de la lumiere de Dieu; ils entendent sa voix comme ses amis; ils s'élevent vers

vers lui par les mouvemens de leur amour; ils possedent les richesses de la grace; ils sont délivrez de la servitude du démon & du péché; ils sont revêtus de l'innocence; ils sont vivans de la vraye vie, qui est celle de la charité.

Mais il faut passer encore plus avant pour concevoir quelque partie de leur grandeur. Il faut dire qu'ils sont des Rois, étant associez à la Royauté de JESUS CHRIST: Qu'ils sont les maîtres du monde, puisque toutes les créatures ne sont plus que pour eux, & se rapportent à eux: Qu'ils sont enfans de Dieu, puisqu'il les adopte pour siens en les unissant avec son Fils: Qu'ils sont heritiers du Paradis, puisque c'est l'heritage de JESUS-CHRIST, & que le droit leur en est donné par le gage du Saint-Esprit qu'ils ont reçû: Qu'ils sont les temples de Dieu, puisque Dieu habite en eux, & que le Saint-Esprit les anime: Et enfin qu'ils sont membres de JESUS-CHRIST, faisant parti de son corps, par la participation de son esprit, & par l'union qu'ils ont avec son corps même qu'ils reçoivent dans la sainte Eucharistie.

Il faut tâcher de s'imprimer ces idées dans l'esprit le plus fortement qu'il est possible, pour resister à l'impression des discours des hommes qui nous le remplissent de fausses grandeurs & de faux rabaissemens, de faux biens & de faux maux. Et c'est pourquoi l'Ecriture sainte nous porte si souvent à l'admiration des justes : *Bienheureux*, dit-elle, *ceux qui sont irreprochables dans la voye de Dieu. Bienheureux ceux qui sondent ces préceptes. Bienheureux l'homme qui craint Dieu. Bienheureux l'homme qui ne suit pas le conseil des méchans Heureux, Seigneur, ceux qui demeurent dans vôtre maison. Heureux l'homme qui est instruit de Dieu. Heureux ceux dont les péchez sont remis.* Et elle tâche au-contraire de nous ôter l'estime de toutes les qualitez humaines, qui font le sujet ordinaire de la vanité des hommes: *Que le sage*, dit-elle, *ne se glorifie point dans sa sagesse : Que le fort ne se glorifie point dans sa force : Que le riche ne se glorifie point dans ses richesses : mais que celui qui veut se glorifier, se glorifie de connoître, & de sçavoir que je suis le Seigneur qui fais misericorde, jugement, & justice sur la*

*terre. Car ce sont là les choses qui me plaisent, dit le Seigneur.*

Elle passe encore bien plus avant, & elle veut que nous regardions les pécheurs, non-seulement comme reduits à un profond rabaissement, mais comme anéantis par le péché, ce qu'elle exprime par ces paroles : *Ad nihilum deductus est in conspectu ejus malignus.* En nous les représentant de la sorte, elle abîme & anéantit avec eux toutes leurs grandeurs, toutes leurs richesses, toutes leurs qualitez exterieures & interieures ; c'est-à-dire, qu'elle ne veut pas que rien de tout cela les fasse subsister devant nos yeux, & nous fasse juger qu'il y ait quelque chose de réel & de solide dans leur état.

C'est proprement là la maniere dont l'Ecriture veut que nous regardions tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu. Et c'est-là la conclusion expresse qu'elle a fait tirer à un grand Roi, que Dieu avoit comblé de toutes les grandeurs & de tous les plaisirs du monde, afin qu'il fût plus capable de nous en faire connoître la vanité. Il nous représente dans ce dessein en-

particulier le néant de tous les plaisirs, de toutes les grandeurs, de toutes les occupations, & de toutes les entreprises des hommes, considerées en elles-mêmes, & sans rapport à Dieu. Et ensuite il conclut toutes ses instructions par ces paroles : Craignez Dieu, & observez ses commandemens. C'est en cela que consiste tout l'être de l'homme : *Deum time, & mandata ejus observa. Hoc est omnis homo.* C'est-à-dire, que ce qui ne tend point à Dieu & à l'observation de sa loi, n'a point d'être, point de réalité, point de solidité ni de bonheur, & que c'est un néant de bien devant Dieu. Voilà de quelle sorte Dieu juge de toutes les choses de la terre. C'est donc ainsi que nous en devons juger, & c'est par cette regle que nous devons reformer toutes les idées que nous recevons par le commerce du langage.

# DE LA CIVILITÉ CHRÉTIENNE.

## CHAPITRE I.

### *Comment l'amour propre produit la civilité.*

IL n'y a rien de si naturel à l'homme que le desir d'être aimé des autres, parcequ'il n'y a rien de si naturel que de s'aimer soi-même. Or on desire toûjours que ce qu'on aime soit aimé. La charité qui aime Dieu, desire que Dieu soit aimé de toutes les créatures : & la cupidité qui s'aime soi-même, desireroit que nous fussions l'objet de l'amour de tous les hommes.

Nous desirons d'être aimez pour nous aimer encore davantage. L'amour des autres envers nous fait que nous nous jugeons plus dignes d'amour, & que nôtre idée se présennte à nous d'une maniere plus aimable. Nous sommes bien-aises qu'ils jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes ; parceque nôtre jugement qui est toûjours foible & timide quand il est tout seul, se rassûre quand il se voit appuyé de celui d'autrui, & ainsi il s'attache à soi-même avec d'autant plus de plaisir, qu'il est moins troublé par la crainte de se tromper.

Mais l'amour des autres envers nous n'est pas seulement l'objet de nôtre vanité, & la nourriture de notre amour propre; c'est aussi le lit de nôtre foiblesse. Nôtre ame est si languissante & si foible, qu'elle ne sçauroit se soûtenir, si elle n'est comme portée par l'approbation & l'amour des hommes. Et il est facile de le reconnoître en s'imaginant un état où tout le monde nous condamneroit, où personne ne nous regarderoit qu'avec haine & avec mépris ou en se figurant un oubli general de tous les

hommes envers nous. Car qui pourroit souffrir cette vûë sans effroi, sans trouble, sans abattement ? Or si cette vûë nous abat, il falloit que la vûë contraire nous soûtînt, sans même que nous y fissions reflexion.

L'amour des hommes étant donc si necessaire pour nous soûtenir, nous sommes portez naturellement à le rechercher & à nous le procurer. Et comme nous sçavons par nôtre propre experience que nous aimons ceux qui nous aiment; ou nous aimons, ou nous feignons aussi d'aimer les autres, afin d'attirer leur affection. C'est le fondement de la civilité humaine, n'est qu'une espece de commerce d'amour propre, dans lequel on tâche d'attirer l'amour des autres en témoignant soi-même de l'affection.

Ces témoignages d'affection sont d'ordinaire faux & excessifs; c'est-à-dire, que l'on témoigne beaucoup plus d'affection que l'on n'en ressent, parce que l'amour propre qui nous attache à nous mêmes, nous détache assez de l'amour d'autrui ; mais au défaut de l'affection veritable, on substituë un langage d'affection, qui ne laisse

ſemble par conſequent qu'elle doive plûtôt ſouhaiter le mépris des créatures, que leur amour : & ſur tout elle eſt bien éloignée de le rechercher par de fauſſes complaiſances, ou par des paroles trompeuſes qui ne répondent en rien à nôtre veritable diſpoſition.

Dieu ne demande des hommes que leur amour. C'eſt la fin de tout ce qu'il leur commande. Ainſi quiconque deſire que les autres s'attachent à lui, veut leur tenir la place de Dieu, & recevoir d'eux le tribut qui n'eſt dû qu'à Dieu, ce qui eſt une uſurpation criminelle. On peut bien deſirer que les autres ayent de la charité pour nous; mais nous ne nous contentons pas de cela. Car la charité peut ſubſiſter avec la connoiſſance de nos défauts : & c'eſt ce que l'amour propre ne ſçauroit ſouffrir. Il veut un amour d'eſtime & d'approbation, & non de pitié, principalement quand il s'agit de défauts, ſpirituels, qui ſont ceux qu'il a plus de peine à avoüer. Enfin il n'aime pas la charité des autres, parceque c'eſt un bien pour eux; mais parcequ'il la prend pour une marque que nous meritons d'être aimez, &

qu'elle lui sert ainsi à augmenter la complaisance que nous avons en nous-mêmes.

Cependant il y a une injustice toute visible à vouloir être aimé de cette sorte : car nous ne sommes nullement aimables. Nous ne sommes qu'injustice & que péché. Et vouloir qu'on aime ces choses en les connoissant, c'est vouloir que les hommes aiment le vice. Que si nous prétendons les cacher, nous voulons donc qu'ils se trompent, & qu'ils nous prennent pour autres que nous ne sommes en effet. Ainsi de quelque côté que nous regardions cet amour, nous sommes injustes de le rechercher avec tant d'empressement.

Il est vrai qu'il n'est pas injuste que les hommes aiment en nous ce que Dieu y a mis. Mais s'ils regardent ces choses comme étant à nous, nous sommes encore injustes de desirer cet amour ; puisqu'ils ont tort de nous attribuer les dons de Dieu, comme nous avons tort de nous les attribuer à nous-mêmes. Que s'ils les regardent comme de pures faveurs de Dieu que nous n'avons pas meritées, & que

nous avons peut-être gâtées par le mauvais usage que nous en avons fait, leur amour est juste en cette maniere : mais la complaisance que nous y avons ne l'est pas ; puisque ce n'est pas cette justice qui nous plaît, mais la pensée vaine qu'en quelque maniere que ce soit, nous sommes bien dans l'esprit de ces personnes ; & qu'ils ont pour nous un regard d'estime sur lequel nous nous appuyons pour nous regarder nous-mêmes avec plus d'estime.

Y ayant donc tant de dangers dans l'amour des créatures, il semble que l'instinct de la charité soit de l'éviter, depeur que ce regard secret ne corrompe nos meilleures actions. C'est ce qui a fait tant rechercher la solitude aux Saints, & qui la rend si utile à tout le monde. Car en nous separant des créatures, on se prive de la vûë de leurs jugemens, de la vaine complaisance dans leur estime, & de la mauvaise recherche de leur affection.

Toutes les amitiez humaines seront anéanties par la mort, & nous entrerons tous dans ce moment dans une solitude éternelle, où toutes nos atta-

Si l'amour des créatures est un appui que nôtre foiblesse recherche, comme nous devons tâcher de devenir forts, ne faut-il pas s'efforcer aussi de nous priver de ces appuis humains, pour nous appyer davantage sur Dieu même? Car ces appuis ont cela de mauvais, qu'en soûtenant nôtre foiblesse, ils l'entretiennent & l'augmentent; parcequ'en se nourrissant de ce pain de l'amour propre, on se dégoûte du pain solide de la justice & de la volonté de Dieu qui est la source de la force Chrétienne.

La force d'un corps n'est pas de n'avoir point besoin de son appui naturel qui est la terre; mais c'est de n'avoir besoin que de la terre, & de se pouvoir passer de tous les autres appuis étrangers. Ainsi la force d'une ame est de ne s'appuyer sur aucune créature, & de se contenter de son appui naturel qui est Dieu. Il suffit à une ame qui est forte, de sçavoir que Dieu la voit, qu'elle est dans son ordre, & qu'elle execute sa volonté. Ce pain la nourrit, la soûtient, la fortifie & lui tient lieu de tout. Et c'est aussi ce que JESUS-CHRIST

nous a voulu enſeigner, lorſqu'il diſoit de lui-même, que ſa nourriture étoit d'accomplir la volonté de ſon Per : *Meus cibus eſt ut faciam voluntatem Patris mei.*

Heureux ceux qui ſe nourriſſent de ce pain, & qui en font leurs delices ; car ce pain ne leur peut jamais manquer ! Que toutes les créatures les abandonnent ; qu'ils ſoient accablez de miſeres & de maladies ; qu'ils ſoient chargez d'opprobres & d'ignominies de la part des hommes, ils ont toûjours cette nourriture qui les fortifie, qui les ſoûtient, & qui les conſole. Car ils voyent toûjours la volonté de Dieu par-tout ; ils ſçavent qu'elle eſt pleine de juſtice & de miſericorde, & cela leur ſuffit. C'eſt cette maiſon bâtie ſur le roc qui ne peut être ébranlée par les vents, par les pluyes & par les tempêtes. C'eſt cette maiſon du juſte remplie de force, dont il eſt dit, *Domus juſti plurima fortitudo.* C'eſt à quoi nous exhorte le Sage, quand il nous ordonne de nous joindre à Dieu, *conjungere Deo* : car qui eſt joint à Dieu par l'amour de ſa volonté, eſt plus fort que

tous les hommes ; puiſqu'il a pour ſoi toute la force de Dieu.

Il faut tendre à cette force ; il faut aſpirer à goûter cette nourriture : mais comme on ne fortifie le corps des enfacs qu'en l'accoûtumant à marcher ſans appui, & en le privant des viandes de l'enfance, pour le nourrir de viandes plus fortes & plus ſolides ; il ſemble auſſi qu'on ne peut parvenir à la force Chrétienne, qu'en ſe privant de tous ces appuis que nous trouvons dans la complaiſance & l'amour des créatures, & en nous accoûtumant à nous paſſer de Dieu ſeul.

Il ſemble donc qu'on doive conclure de tout cela, que nous ne devons deſirer ni l'amour des créatures, ni les témoignages qu'elles nous en rendent ; qu'elles nous font plaiſir de nous oublier ; que leur indifference nous eſt favorable ; que leur affection même nous eſt dangereuſe. Mais faut-il conclure auſſi que nous devons les traiter de même avec indifference, qu'il faut retrancher toutes les civilitez non neceſſaires, & ſe reduire envers les autres aux ſeuls offices de charité ? On pourroit croire que c'eſt

## CHAPITRE III.

*Comment la charité peut prendre part aux devoirs de la civilité.*

ET premierement, en ce qui regarde la sincerité, la charité ne doit point apprehender de la blesser dans les civilitez qu'elle rend au prochain. Et l'on peut dire qu'à cet égard il n'appartient qu'à la charité d'être civile, parcequ'il n'y a qu'elle qui le puisse être sincerement. Car honorant & aimant, comme elle fait, JESUS-CHRIST même dans le prochain, peut-elle craindre de l'honorer ou de l'aimer avec excés ? Que si nous ne ressentons pas toûjours pour les autres toute la tendresse que nous leur faisons paroître, il suffit que nous soyons convaincus que nous la devrions ressentir, & que nous tâchions de l'acquerir par ces temoignages mêmes d'affection que nous leur rendons. Car cela fait qu'ils ne sont point faux & trompeurs, puisqu'ils sont conformes à nôtre desir & à nôtre inclination.

Il n'y a auſſi que la charité qui nous fourniſſe des raiſons generales d'aimer tous les hommes, & de nous ſoumettre à eux. L'amour propre ne nous fait aimer que ceux qui nous aiment, & qui nous ſont utiles : il ne nous aſſujettit qu'à ceux qui ſont plus puiſſans que nous; & il nous porte au contraire à vouloir dominer ſur tous les autres autant qu'il nous eſt poſſible. Mais la charité embraſſe tous les hommes dans ſon amour & dans ſa ſoumiſſion. Elle les regarde tous comme les ouvrages du Dieu qu'elle adore, comme rachetez du ſang de ſon Sauveur, comme appellez au royaume où elle aſpire. Et ces qualitez lui ſuffiſent pour les aimer, & même pour nous les faire regarder comme nos maîtres; puiſque nous nous devons tenir trop heureux de ſervir dans les moindres choſes les membres de Jesus-Christ, & les élus de Dieu. Elle poſſede donc en elle les vrayes ſources de la civilité, qui ſont un amour & une ſoumiſſion interieure envers les autres : & quand elle les fait paroître au-dehors, ce n'eſt qu'une effuſion toute naturelle des

mouvemens qu'elle imprime dans le cœur.

La civilité consiste à ceder aux autres, autant que l'ordre du monde le peut permettre, à les préferer à soi, à les considerer au-dessus de soi. L'orgueil qui nous rabaisse effectivement au dessous d'eux, ne le peut souffrir; mais la charité qui nous releve au-dessus de plusieurs, n'a point de peine à se rabaisser de cette sorte, non par grimace ou déguisement, mais par un jugement veritable qu'elle nous fait porter de nous-mêmes. Ecoutons ce que dit le Sage: *Voici*, dit-il, *les paroles d'un homme avec qui Dieu est, & qui étant fortifié par la présence de Dieu qui le remplit*, *a dit* : ( ce sera donc le langage de la charité que nous allons entendre; puisque c'est ce qui sort d'un cœur plein de Dieu : ) que dira-t-il donc: *Je suis le plus fou de tous les hommes, & la sagesse des hommes n'est point avec moi. Je n'ai point appris la sagesse, & je ne connois point la science des Saints.* S T U L T I S S I M U S *sum virorum, & sapiéntia hominum non est mecum : Non didici sapientiam, & non novi scientiam San-*

*torum.* Cette plenitude de Dieu se termine à lui faire connoître la profondeur de son ignorance & de son néant, & à faire qu'il se regarde comme le plus miserable de tous les hommes. Et cette connoissance n'est point fausse, parce qu'elle a pour objet ce qui lui convient par la nature selon laquelle il est vrai que les plus justes n'ont pas moins de corruption que les plus méchans: & que lui faisant voir ses défauts de plus prés que ceux des autres, il peut dire veritablement qu'ils sont plus grands à ses yeux; comme nous disons que la lune est plus grande que les étoiles, parce qu'elle nous paroît telle en la voyant de plus prés.

La charité a donc tout ce qui lui est necessaire pour être sincerement civile; & l'on peut dire qu'elle enferme une civilité interieure envers tous les hommes, qui leur seroit infiniment agréable s'ils la voyoient. Mais est-il bon de la leur faire paroître, & peut-on avoir des motifs legitimes de la produire au-dehors, puisque celui d'attirer leur affection pour s'y plaire est mauvais & corrompu? Il est vrai que s'il n'y avoit que celui-là, elle

ſe porteroit plûtôt à cacher ſon affection qu'à la découvrir : mais elle en a beaucoup d'autres ; & le premier eſt qu'en ſe répandant en ces témoignages exterieurs d'amitié envers les hommes, elle ſe nourrit & ſe fortifie elle-même. Elle fait paroître qu'elle les aime, afin de les aimer davantage. Car la charité eſt un feu qui a beſoin d'air & de matiere, & qui s'éteint bien-tôt s'il eſt toûjours étouffé. C'eſt une vertu qui a beſoin d'être exercée comme les autres. Ainſi comme elle fait la vie, la ſanté & la force de nos ames, nous devons chercher des occaſions de la pratiquer. Et il n'y en a point de plus frequentes que celles que nous fournit la civilité.

Nos ames ſont ſujettes à plus d'une ſorte de maladies ; & il faut bien prendre garde qu'en tâchant d'éviter les unes, on ne tombe en d'autres plus dangereuſes. C'eſt un mal que d'avoir de la complaiſance dans l'amour que les hommes ont pour nous ; mais c'eſt encore un plus grand mal que d'avoir de l'indifference pour les hommes, d'être inſenſible à leurs biens & à leurs maux, & de ſe renfer-

mer en soi seul, de ne songer qu'à soi; & l'amour propre ne nous donne pas moinss de pente à ce vice qu'à tous les autres. Or arrive souvent, si l'on y prend garde, qu'en prétendant se détacher de ces commerces de civilité & d'amitié envers les hommes, on tombe dans un état de sécheresse, de froideur & d'indifference interieure pour eux. On les oublie, non pour s'attacher à Dieu, mais pour se remplir de soi-même. On s'éloigne d'eux insensiblement. Ils nous deviennent étrangers. Et en voulant pratiquer la charité d'une maniére trop spirituelle, nous perdons effectivement la charité spirituelle, & l'affection humaine qui fait le lien de la societé civile,

La charité se porte encore à la civilité par les avantages qu'elle en retire: car il n'y auroit rien de plus utile que la civilité, si nous la sçavions bien ménager. Elle nous donne lieu d'honorer dans les hommes toutes les graces que Dieu leur distribuë, & de diversifier nos mouvemens interieurs selon la diversité de ces graces. Car si c'est une personne peni-

tente, & que Dieu ait retirée des déreglemens du monde, nous devons honorer en elle la force de la grace de JESUS-CHRIST, & sa victoire sur le monde. Nous devons respecter en elle la pénitence, & la considerer comme étant par cette vertu beaucoup au-dessus de nous. Si ce sont des Grands, on honore en eux l'autorité de JESUS-CHRIST à laquelle ils participent; & si ce sont des Grands vertueux, on honore la grandeur de la grace qu'ils ont reçûë, qui leur a fait surmonter tous les obstacles de leur condition. On honore la pauvreté de JESUS-CHRIST, dans les pauvres; son humilité dans ceux qui sont humbles, ou qui sont dans un état rabaissé; sa pureté dans les vierges, ses souffrances dans ceux qui sont affligez; & enfin sous l'apparence d'une vertu toute humaine, l'on pratique & l'on honore toutes les vertus Chrétiennes.

Il est vrai que l'on pourroit à peu-prés faire toutes choses par des actions purement interieures. Mais il est utile d'être averti de les pratiquer: & les devoirs de la civilité hu-

maine nous en avertiſſent; comme les devoirs exterieurs de reſpect que l'on rend à Dieu par la posture de ſon corps, nous avertiſſent de tâcher à mettre nôtre ame dans la diſpoſition interieure de reſpect & d'adoration où nous devons être envers la divine Majeſté. Et ces avertiſſemens nous ſont d'autant plus utiles, qu'ils ſont plus frequens; & il eſt aſſez rare qu'on puiſſe pratiquer la charité envers le prochain par des ſervices réels, les occaſions ne s'en préſentant pas ſouvent. Mais le commerce de la civilité eſt bien plus ordinaire & plus continuel. Il nous coûte peu, & nous donne neanmoins moyen de gagner beaucoup par cet exercice continuel de la charité.

## CHAPITRE IV.

*Avantages que la pratique de la civilité procure à ceux envers qui on l'exerce.*

MAIS si la pratique de cette civilité Chrétienne est utile pour nous, elle ne l'est pas moins pour les autres. S'ils sont spirituels, l'affection que l'on leur témoigne redouble leur charité : & s'ils sont charnels, elle flate à la verité leur amour propre, ce qui est un mal qui vient de leur mauvaise disposition ; mais elle les preserve d'un beaucoup plus grand où ils tomberoient si l'on n'avoit soin de les soûtenir en leur faisant paroitre de l'affection. Car si l'on n'a soin de les entretenir en cette maniere par les devoirs de la civilité humaine, ils s'éloignent absolument de ceux qui les traitent avec indifference, & ils perdent toute la créance qu'ils avoient en eux ; de sorte que l'on devient incapable de les servir. Il est donc de la charité de les soûtenir dans cette

foiblesse, en leur faisant paroître qu'on les aime & qu'on les estime, en attendant que la charité succede à cette disposition imparfaite.

Il faut agir avec les hommes comme avec des hommes, & non comme avec des Anges. Et ainsi il est necessaire que notre conduite envers eux soit porportionnée à leur état commun. Or cet état commun est que l'amitié & l'union qui est entre les personnes même de pieté, est encore mêlée de beaucoup d'imperfections; de sorte qu'on doit supposer qu'outre les liens spirituels qui les unissent entr'eux, ils sont encore attachez par une infinité de petites cordes toutes humaines dont ils ne s'apperçoivent pas, & qui consistent dans l'estime & dans l'affection qu'ils ont les uns pour les autres, & dans les petites consolations qu'ils reçoivent du commerce qu'ils ont entr'eux. Et la fermeté de leur union ne depend pas seulement de ces liens spirituels, mais aussi de ces autres cordes humaines qui la conservent.

Il arrive de là, que lorsque ces petites cordes viennent à se rompre par-

une infinité de petits ſcandales, de petits mécontentemens, de petites negligences, on vient enſuite à ſe diviſer dans les choſes mêmes les plus importantes; & ſi l'on y prend bien garde, on trouvera que toutes les deſunions fâcheuſes que l'on voit arriver entre des perſonnes de pieté qui avoient été autrefois fort unies, ont d'ordinaire été précedées de refroidiſſemens cauſez par le manque d'attention à ſe rendre certains devoirs de civilité. Il ſeroit à la verité à deſirer que l'union des Chrétiens entre eux fût plus ferme, plus pure, plus indépendante de toutes ces conſolations humaines; & il faut travailler ſur ſoi-même à s'en pouvoir paſſer. Mais la charité ſemble obliger à ne ſe pas diſpenſer à l'égard des autres de ces devoirs auſquels la civilité nous oblige, non en les jugeant foibles, mais en ſuppoſant qu'ils le peuvent devenir, & en évitant ainſi de leur donner aucun prétexte de refroidiſſement envers nous.

C'eſt pourquoi c'eſt une choſe qui nous eſt fort recommandée par les Apôtres, de rendre la pieté aimable

aux personnes mêmes du monde, afin de les y attirer doucement ; or il est impossible qu'elle soit aimable, si elle est farouche, incivile, grossiere; & si elle n'a soin de témoigner aux hommes qu'elle les aime, qu'elle desire de les servir, & qu'elle est pleine de tendresse pour eux. Si l'on ne les sert pas effectivement par ces moyens, au moins on ne les choque pas, & l'on prépare toûjours leur esprit à recevoir la verité avec moins d'opposition. Il faut donc tâcher à purifier la civilité, & non-pas à la banir. Il faut attirer l'affection des hommes, non pour y prendre une mauvaise complaisance, mais afin que cette affection nous mette en état de les servir, & parceque cette affection même est un bien pour eux, qui leur donne de l'estime de la pieté, qui les y dispose s'ils n'en ont pas, & qui sert à la conserver en eux s'ils en ont.

L'Apôtre saint Pierre en nous recommandant d'inspirer l'humilité en toutes choses : *Humilitatem in omnibus insinuantes*, ne nous recommande-t-il pas une pratique continuelle de civilité ? Car la civilité est une hu-

milité exterieure, & elle devient interieure quand nous l'exerçons par des vûës spirituelles. Saint Paul la prescrit encore plus expressément lorsqu'il ordonne de se prévenir les uns les autres par des témoignages de respect : *Honore invicem prævenientes.*

---

## CHAPITRE V.

### *Moyen d'accorder ces contrarietez apparentes. Regles qu'on doit garder dans la pratique de la civilité.*

VOILA donc un combat, non de vices, mais de vertus. Il faut rechercher l'affection des hommes, en leur en témoignant par des devoirs de civilité, pour les servir ; pour entretenir l'union avec eux ; pour empêcher qu'ils ne s'éloignent de nous, & que la charité ne s'éteigne en eux ; pour augmenter & pour nourrir la charité dans nous-mêmes ; pour pratiquer diverses vertus. Il faut se priver de la recherche de l'affection des hommes & de tout ce qui l'attire ; parceque c'est une tentation pour

nous, parceque ces complaiſances humaines nous entretiennent dans une foibleſſe ſpirituelle ; parceque nous devons tendre dès cette vie à nous contenter de Dieu ſeul, & à nous détacher de tout le reſte. Ce ſont des raiſons ſpirituelles de part & d'autre. Mais qui ſont celles qui les doivent emporter ? il eſt aſſez difficile de le décider. On trouvera que les Saints ont ſuivi tantôt les unes & tantôt les autres. Voici neanmoins quelques regles qu'il ſemble que l'on y pourroit garder.

Lorſqu'il y a peu d'eſperance de pouvoir ſervir certaines perſonnes, que nous n'en ſommes pas chargez, que le commerce que nous pouvons avoir avec elles ne peut nuire ; quand ce ne ſeroit que par le temps qu'il y faudroit employer, il faut ſe contenter à leur égard des devoirs indiſpenſables de civilité, qui les ſcandaliſeroient ſi l'on y manquoit, & il faut retrancher tous ceux qui n'auroient pour but que de leur plaire & de former une liaiſon particuliere avec elles.

Quand on eſt attiré à une ſolitude

extraordinaire, & qu'on reconnoît que cette solitude nous attache à Dieu sans nous attacher à nous-mêmes, & sans nous porter à l'indifference pour nos amis, on a plus de liberté de se soustraire aux commerces de civilité, qui ne sont pas absolument necessaires, pourvû que nôtre genre de vie nous serve d'excuse, & que nôtre retraite soit si uniforme, qu'elle ne donne point de lieu de nous accuser que ce soit par mépris & par indifference que nous ne rendons pas ces devoirs aux autres.

Mais si nous menons une vie commune; si nous conservons par necessité diverses liaisons avec le monde; si la solitude entiere ne nous est pas propre; si nous avons besoin nous mêmes de quelque consolation humaine; si nous avons contracté dans l'ordre de Dieu diverses unions avec plusieurs personnes ausquelles il n'est pas bon de renoncer, il paroît beaucoup plus avantageux de prendre l'autre conduite, qui est de ménager les occasions de leur témoigner de l'affection, & de se faire aimer d'eux.

Il faut seulement tâcher que no-

tre civilité soit differente de celle des gens du monde, qu'elle soit toute veritable & toute sincere ; qu'elle ne soit ni legere ni flateuse, qu'elle ne se répande point en paroles, en complimens, en louanges ; qu'elle ne nous emporte pas une partie considerable de nôtre temps ; qu'elle ne soit pas une source d'ameusemens & d'inutilitez ; qu'elle inspire la pieté, & qu'elle ressente la modestie ; & que si elle fait paroître aux hommes la bonté & la douceur de JESUS-CHRIST, ce ne soit que pour leur inspirer la fuite & l'aversion de l'esprit du monde, pour les porter à mener une vie toute Chrétienne.

Il ne faut pas neanmoins prendre jamais pour regle generale de pratiquer la civilité envers tout le monde; car il y a des gens dont on ne sçauroit se défaire que par quelque espece d'incivilité, & qui nous accableroient de visites & de billets, si on leur témoignoit de la complaisance. Il faut donc par necessité faire paroître à ces personnes quelque froideur, depeur qu'ils ne nous ravissent ce que nous avons de plus precieux, qui est

nôtre temps. Si l'on peut se soustraire à ce commerce inutile sans leur donner sujet de se plaindre, à la bonne-heure; mais si l'on ne le peut, il vaut mieux qu'ils se plaignent de nous, que non-pas que l'on nous puisse reprocher avec justice ce que dit l'Ecriture: Que les étrangers ont devoré tout ce qui étoit de plus necessaire pour soûtenir nôtre vie, sens que nous nous en soyons apperçûs. *Comederunt alieni robur ejus. & nescivit.*

DE

# LA GRANDEUR.

## PREMIERE PARTIE.

## De la nature de la Grandeur, & des devoirs des inferieurs envers les Grands

### CHAPITRE I.

*Instincts contraires des hommes à l'égard de la grandeur. Celui qui porte à honorer les Grands, plus fort que celui qui porte à les mépriser. Source de mépris de la grandeur dans les Philosophes pauvres & riches. Qu'il n'y a que la Religion qui nous puisse faire connoître ce qui lui est dû.*

LEs hommes ont des instincts tout contraires à l'égard de la grandeur, qui naissent neanmoins égale-

ment de leur corruption naturelle. Ils l'aiment ; ils la haïssent ; ils l'admirent ; ils la méprisent. Ils l'aiment, parcequ'ils y voyent tout ce qu'ils desirent, les richesses, le plaisir, l'honneur, la puissance. Ils la haïssent, parcequ'elle les rebaisse & les humilie, & qu'elle leur fait sentir la privation où ils sont de ces biens qu'ils aiment. Ils l'admirent, parce qu'ils en sont éblouis. Ils la méprisent aussi quelquefois, ou ils font semblant de la mépriser, afin de s'élever dans leur imagination au dessus des Grands, & de se bâtir ainsi une grandeur imaginaire, par le rabaissement de ceux qui sont l'objet de l'admiration des personnes du commun.

Mais quoiqu'ils éprouvent tous ces divers mouvemens, il faut avoüer néanmoins que ceux qui portent à honorer & à estimer les Grands, sont beaucoup plus forts & plus agissans, parcequ'ils regardent les plus naturels objets de la concupiscence ; au lieu que la haine qu'on a pour la grandeur est étouffée en quelque sorte par le besoin continuel que l'on a des Grands, qui plie insensiblement l'ame

au respect & à l'estime pour cet état. On desespere de pouvoir s'élever aussi haut qu'eux ; & l'on aime mieux être participant de leurs biens en se soumettant à eux.

Le mépris humain de la grandeur ne se rencontre donc d'ordinaire qu'en certaines gens qui couvrent leur orgueil du nom de Philosophie, & qui ne pouvant satisfaire leur ambition en se faisant Grands, tâchent de satisfaire leur malignité en rabaissant ceux qui le sont. *Puisque nous ne pouvons parvenir à la grandeur, vengeons-nous à en médire*, disoit assez agréablement Montagne, pour exprimer ce sentiment naturel d'orgueil.

Que s'il s'est trouvé quelques Philosophes, qui ayant sujet d'être contens de leur fortune selon le monde, n'ont pas laissé de mépriser en apparence la grandeur dans leurs discours & dans leurs écrits ; c'est par une vanité encore plus ingenieuse & plus déliée. Ces gens se sont bien donné de garde de se dépouiller réellement de leurs richesses, & Seneque a eu grand soin de se munir des maximes contre

ce dépouillement effectif. *C'est*, dit-il, *la marque d'une ame foible de ne pouvoir souffrir les richesses.* INFIRMI *est animi pati non posse divitias.* Pourquoi donc fait-il tant de beaux discours contre les Grands & contre les Riches? C'est qu'il a voulu joindre ensemble la gloire humaine de la grandeur, & la gloire philosophique du mépris de la grandeur, afin d'être estimé non-seulement par les personnes du commun qui honnorent les Grands; mais aussi par les Philosophes qui les méprisent. Ces divers sentimens également injustes & corrompus font voir clairement qu'il ne faut point suivre la concupiscence dans les mouvemens qu'elle nous inspire pour & contre les Grands: & nous nous devons même défier de nôtre raison, à cause du commerce & de la liaison qu'elle a avec les passions qui la corrompent d'ordinaire à l'egard de leurs objets. Il faut chercher des lumieres plus sûres & moins suspectes: & il n'est pas possible d'en trouver ailleurs que dans la Religion chrétienne, parcequ'il n'y a qu'elle qui connoisse veritablement la concu-

piſcence, & qui puiſſe auſſi ſéparer de la grandeur les faux avantages que nôtre ambition lui donne; & lui conſerver les veritables que nôtre malignité lui voudroit ravir. C'eſt par les lumieres qu'elle nous donne qu'il eſt facile de reconnoître que la raiſon humaine nous pourroit peut-être bien convaincre que l'idée commune que les hommes ſe forment de la grandeur, eſt toute fauſſe & toute trompeuſe, parcequ'elle n'eſt fondée que ſur la corruption de leur cœur, & ſur les faux jugemens qu'elle produit. Car voici de quelle ſorte ils compoſent cette idée. Ils aiment la puiſſance, les richeſſes, les plaiſirs. Ils voyent que les Grands en ſont poſſeſſeurs. Ils les eſtiment donc heureux. Ils préferent par-là leur état à celui de ceux qui ſont privez de ces biens, & par cette préference ils les élevent au-deſſus des autres hommes. Ce jugement eſt déja faux & trompeur. Car le plaiſir, les richeſſes, la puiſſance, ne ſont point des biens dans l'etat préſent de l'homme, ils ne paroiſſent tels qu'à la concupiſcence, & ils paroiſſent au-contraire de grands maux

à la raison éclairée par la foi, parceque ce sont de grands empêchemens à la pieté & au salut. Mais les hommes ne s'arrêtent pas là. Comme ils voyent que le jugement qu'ils portent de l'état des Grands ne leur est pas particulier, que la plûpart des autres hommes en jugent comme eux, & qu'ils ont tous pour cet état des sentimens d'estime & d'admiration, ils composent de ces jugemens qu'ils connoissent, & dans eux & dans les autres, une nouvelle base pour rehausser la grandeur, & ils considerent ainsi les Grands environnez d'une grande troupe d'admirateurs qui les regardent comme infiniment élevez au dessus des autres hommes.

C'est l'idée que la concupiscence nous donne de cet état: mais il ne faut qu'un peu de lumiere pour en connoître la fausseté. Car tous ces jugemens qui relevent les Grands au dessus des autres, n'étant que de vaines fantaisies qui naissent de la corruption & de l'aveuglement des hommes, il est clair que cette grandeur dont ils sont le fondement, n'est qu'un fantome sans solidité.

La Philoſophie nous pourroit bien conduire juſqu'à reconnoître en partie la fauſſeté de cette idée ; mais ſi nous n'avons point d'autres lumieres que celles qu'elle nous fournit , en nous délivrant d'une erreur , elle nous engagera dans une autre , qui eſt de nous faire croire que les Grands ne ſont dignes d'aucun honneur ni d'aucun reſpect. Et en effet , cette concluſion ſuivroit neceſſairement de ces principes , ſi la grandeur n'étoit fondée que ſur cet amas de faux jugemens & de faux biens. Car je ne dois pas honorer une perſonne , parce qu'elle eſt plus miſerable que moi : & l'illuſion qui feroit croire aux Grands que leur état eſt heureux, parcequ'il paroît tel à un grand nombre de perſonnes abuſées , ne meriteroit que de la pitié, & non du reſpect & de l'eſtime.

Cependant l'Ecriture nous avertit qu'il y a un devoir d'honneur à l'égard des Grands , & que la pieté Chrétienne s'en doit acquiter. Or la pieté qui eſt inſéparable de la verité , ne peut honnorer que ce qui eſt veritablement digne d'honneur. On peut dire même qu'il faut qu'il y ait quelque choſe de

Dieu dans la grandeur, puiſque l'Ecriture nous aſſûrant d'une part qu'on doit honorer les Grands, nous enſeigne de l'autre que l'honneur n'eſt dû qu'à Dieu, *Soli Deo honor & gloria.* D'où il s'enſuit qu'il faut qu'on puiſſe honorer Dieu en honorant les Grands, & qu'il y a quelque choſe de Dieu en eux à quoi l'on peut rapporter l'honneur qu'on leur rend. Mais pour ſçavoir ce que c'eſt, il eſt neceſſaire de remonter juſqu'à l'établiſſement & à l'origine même de la grandeur.

---

## CHAPITRE II.

*Comment la concupiſcence, la raiſon & la Religion s'uniſſent pour former la grandeur. Conſequence de cette doctrine avantageuſe aux Rois & aux monarchies ſucceſſives.*

LA concupiſcence, la raiſon & la Religion s'uniſſent diverſement pour former cet état que l'on appelle grandeur. La concupiſcence le deſire par orgueil. La raiſon l'approuve par la vûë du beſoin qu'en ont les hommes. Et la Religion le confirme par l'autori-

té de Dieu même. Et pour sçavoir de quelle sorte cela se fait, il faut considerer que si les hommes étoient demeurez dans l'innocence, il n'y auroit point eu de Grands parmi eux; puisqu'ils seroint nez égaux, & qu'ils seroient demeurez dans cette égalité de la nature. L'homme n'est pas fait proprement pour commander aux hommes, comme dit S. Gregoire, parceque la volonté d'un homme n'est pas la regle de celle d'un autre, & qu'ils ont tous pour unique regle la loi de Dieu, qu'ils auroient tous connuë assez clairement avant le péché, pour n'avoir besoin de l'apprendre de personne.

Si la grandeur n'est donc pas toûjours un desordre en elle-même, elle est au moins toûjours un effet du desordre de la nature, & une suite necessaire du péché. Car comme l'état d'innocence ne pouvoit admettre d'inégalité, l'état du péché ne peut souffrir d'égalité. Chaque homme voudroit être le maître & le tyran de tous les autres; & comme il est impossible que chacnn réüssisse dans ce dessein, il faut par necessité, ou que la raison y apporte quelque ordre, ou que la force

le faſſe, & que les plus puiſſans devenant les maîtres, les foibles demeurent aſſujettis.

La raiſon ne reconnoît pas ſeulement que cet aſſujettiſſement des hommes à d'autres hommes eſt inévitable, mais auſſi qu'il leur eſt trés-avantageux & trés-neceſſaire. Elle fait que la lumiere de l'homme eſt trop foible depuis le péché pour le pouvoir conduire, même dans les choſes qui ne regardent que la vie civile, & que ſa volonté eſt trop corrompuë pour le faire demeurer en paix dans une condition reglée. Elle voit donc qu'il eſt neceſſaire qu'il y ait quelque loi groſſiere qui le lie à ſes devoirs, qui eſt celle de l'empire & de la domination. Ainſi elle trouve bon qu'on établiſſe des reglemens & des polices, & que l'on donne à certaines perſonnes le pouvoir de les faire obſerver aux autres. Elle approuve que l'on regle toutes les choſes humaines; & que pour éviter les conteſtations, on donne la préference aux uns au-deſſus des autres. En un mot, non-ſeulement elle conſent à l'établiſſement de la grandeur, mais

elle regarde cet ordre comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain, & comme la chose la plus utile qui soit dans le monde.

Mais ce qu'il faut bien remarquer, c'est qu'encore que la concupiscence desire la grandeur, & que la raison humaine en approuve l'établissement, ni l'un ni l'autre ne suffisent neanmoins pour la rendre legitime. Car les hommes n'étant pas à eux, ils ne peuvent disposer ni des autres, ni d'eux-mêmes. Dieu seul est leur maître souverain; & ce seroit un attentat criminel à eux d'en reconnoître, ou d'en établir un autre sans ordre. Si une troupe d'esclaves assemblez dans une prison, déferoit à quelques-uns d'eux le droit de vie, & de mort sur tous les autres, le maître se moqueroit de cet établissement temeraire, & il puniroit celui qui auroit usé de ce droit comme un usurpateur & comme un tyran; parceque ce droit lui appartenant, il n'y a que lui qui puisse le communiquer & le transferer à un autre. Or nous sommes tous dans cet état à l'égard de Dieu, c'est-à-dire que nous sommes ses esclaves, & par consequent

nous ne pouvons disposer de nous-mêmes que par ses ordres. Ce seroit donc en vain que les hommes donneroient à certain d'entr'eux le droit & le pouvoir de gouverner les autres, si Dieu ne joignoit son autorité à leur choix. Et c'est pourquoi, selon la doctrine de saint Augustin, tous les supplices seroient des meurtres & des homicides, si Dieu, qui est le seul maître de la vie & de la mort des hommes, ne leur avoit donné le pouvoir de faire mourir ceux qui violeroient les loix de la nature & qui troubleroient leur société. Mais nous apprenons de l'Ecriture qu'il l'a fait, & qu'il a confirmé par son autorité ces établissemens humains : qu'il approuve que les hommes se lient ensemble par des loix & des polices; qu'il leur donne pouvoir de choisir quelques-uns d'entr'eux pour les faire observer, & qu'il communique son pouvoir à ces personnes choisies pour gouverner ceux qui leur sont soumis.

Ce ne sont point là de vaines speculations : ce sont des veritez décidées par l'Ecriture. Car c'est l'Apôtre saint Paul qui nous enseigne que toute puis-

ſance vient de Dieu. *Non eſt poteſtas niſi à Deo.* Qu'elles ſont établies de Dieu. *Quæ autem ſunt, à Deo ordinatæ ſunt.* Que qui leur reſiſte, reſiſte à l'ordre de Dieu. *Qui reſiſtit poteſtati, Dei ordinationi reſiſtit.* Que ceux qui gouvernent les peuples, ſont les miniſtres de Dieu, pour recompenſer le bien & punir le mal. *Dei miniſter eſt tibi in bonum, Dei miniſter eſt vindex in iram.* Et il donne ainſi aux Princes le même titre qu'il ſe donne à lui-même comme Apôtre. *Sic nos exiſtimet homo ut miniſtros Chriſti.*

Et par-là il paroît, que la grandeur eſt une participation de la puiſſance de Dieu ſur les hommes, qu'il communique aux uns pour le bien des autres : Que c'eſt un miniſtere qu'il leur confie, & qu'ainſi n'y ayant rien de plus réel & de plus juſte que l'autorité & la puiſſance de Dieu, il n'y a rien de plus réel & de plus juſte que la grandeur dans ceux à qui il la communique veritablement, & qui n'en ſont point uſurpateurs.

C'eſt par cette doctrine qu'il eſt facile de comprendre, qu'encore que la royauté & les autres formes de

gouvernement viennent originairement du choix & du consentement des peuples ; neanmoins l'autorité des Rois ne vient point du peuple, mais de Dieu seul. Car Dieu a bien donné au peuple le pouvoir de se choisir un gouvernemeut. Mais comme le choix de ceux qui élisent l'Evêque n'est pas ce qui le fait Evêque, & qu'il faut que l'autorité pastorale de JESUS-CHRIST, lui soit communiquée par son ordination : aussi ce n'est point le seul consentement des peuples qui fait les Rois : c'est la communication que Dieu leur fait de sa royauté & de sa puissance qui les établit Rois legitimes, & qui leur donne un droit veritable sur leurs sujets. Et c'est pourquoi l'Apôtre n'appelle point les Princes, Ministres du peuple ; mais il les appelle *Ministres de Dieu*, parcequ'ils ne tiennent leur puissance que de Dieu seul. Et de là on peut tirer une consequence trés-avantageuse pour les monarchies successives. C'est qu'encore que l'établissement de cette sorte de gouvernement ait dépendu du peuple dans son origine, par le choix qu'il a fait d'une certaine fa-

mille, & par l'institution de l'ordre pour la succession du royaume: neanmoins cet ordre étant une fois établi, il n'est pas en la liberté du peuple de le changer. Car l'autorité de faire des loix ne reside plus dans le peuple qui s'en est dépouille, & qui a eu raison de s'en dépouiller, n'y ayant rien de plus avantageux pour son propre bien: mais elle reside dans le Roi à qui Dieu communique sa puissance pour le regir. Et ainsi comme dans un Etat successif les Rois ne peuvent mourir, les peuples n'étant jamais sans Roi, ils ne sont jamais en état de faire de nouvelles loix pour changer l'ordre de la succession, & ils n'ont jamais d'autorité legitime pour le faire, puisqu'elle reside toûjours en celui à qui Dieu la communique selon l'ordre auquel les peuples se sont volontairement assujettis.

Il est clair aussi par le même principe, qu'il n'est jamais permis à personne de se soulever contre son Souverain, ni de s'engager dans une guerre civile. Car la guerre ne se peut faire sans autorité, & sans une autorité souveraine, puisqu'on y fait mourir,

mourir les hommes, ce qui suppose un droit de vie & de mort. Or ce droit dans un Etat monarchique n'appartient qu'au Roi seul & à ceux qui l'exercent sous son autorité. Ainsi ceux qui se revoltent contre lui, ne l'ayant point, commettent autant d'homicides qu'ils font perir d'hommes par la guerre civile, puisqu'ils les font mourir sans pouvoir & contre l'ordre de Dieu. C'est en vain qu'on prétendroit les justifier par les desordres de l'Etat ausquels ils font semblant de vouloir remedier. Car il n'y a point de desordre qui puisse donner droit à des sujets de tirer l'épée, puisqu'ils n'ont point le droit de l'épée, & qu'ils ne s'en peuvent servir que par l'ordre de celui qui la porte par l'ordre de Dieu.

---

## CHAPITRE III.

*Que cette autorité passe aux Magistrats & aux Princes-du-Sang. Resolution de la question proposée : Par où les Grands sont dignes de respect.*

CETTE puissance royale & ce droit de gouverner les peuples, qui

appartiennent essentiellement à Dieu, & qu'il communique aux hommes pour le bien des hommes, comme nous avons déja dit, resident bien, à la verité, dans les Rois avec éminence; mais ils passent d'eux à tous leurs Ministres, & à tous ceux qui sont employez sous eux à gouverner les peuples, & à y maintenir l'ordre. De sorte qu'ils comprennent toute l'autorité qui remuë & regle les Etats, & qui est differemment partagée selon les differens emplois & les divers ministeres. Qui que ce soit qui la possede, est Ministre de Dieu, par la part qu'il a à l'autorité de Dieu.

L'on doit dire le même de certaines grandeurs qui consistent plus dans un rang que dans une autorité réelle, comme la qualité de Prince du-Sang, qui donne bien à ceux qui la possedent un rang fort élevé au-dessus des autres; mais qui n'enferme point de jurisdiction, à moins qu'elle ne soit jointe à d'autres ministeres & à d'autres charges. Car ce rang même étant une espece d'autorité, il vient de même de l'ordre de Dieu. Les choses humaines ayant be-

soin d'être reglées, & ne pouvant subsister sans ordre, il a été necessaire d'établir ces preéminences, & de faire que quelques-uns eussent droit d'être preferez aux autres. Et cette préference a justement été acordée aux Princes-du-Sang par une suite naturelle de l'esprit des monarchies successives. Car cette forme de gouvernement consistant essentiellement dans le choix que le peuple fait d'une certaine famille pour être gouverné par ceux qui en sont, selon l'ordre de leur naissance, il est clair que comme tous ceux de cette famille ont droit à la royauté, & qu'ils y peuvent parvenir selon leur rang, il est necessaire que les peuples soient accoûtumez de-longue-main à les regarder avec plus de respect que les autres.

C'est par ces principes qu'on peut resoudre la quèstion proposée : Par où les Grands sont dignes de respect. Ce n'est ni par leurs richesses, ni par leurs plaisirs, ni par leur pompe. C'est par la part qu'ils ont à la royauté de Dieu, que l'on doit honnorer en leur personne selon la mesure qu'ils la possedent. C'est par l'ordre dans

lequel Dieu les a placez, & qu'il a disposé par sa providence. Ainsi cette soumission ayant pour objet une chose qui est vraiment digne de respect, elle ne doit pas seulement être exterieure & de pure ceremonie ; mais elle doit aussi être interieure, c'est-à-dire, qu'elle doit enfermer la reconnoissance d'une superiorité & d'une grandeur réelle dans ceux qu'on honore. C'est pourquoi l'Apôtre recommande aux Chrêtiens d'être assujettis aux puissances, non-seulement par la crainte de la peine, mais aussi par un motif de conscience : *Non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam.*

---

## Chapitre IV.

*Pompes & richesses necessaires aux Grands. Et que les respects exterieurs leur sont dûs, & même en un sens les respects interieurs. Retenuë qu'on doit garder en parlant des Grands.*

La pompe & l'éclat qui accompagne l'état des Grands, n'est pas

ce qui les rend effectivement dignes d'honneur ; mais c'eſt neanmoins ce qui les fait honorer par la plûpart du monde. Et parcequ'il eſt bon qu'ils ſoient honorez, il eſt juſte auſſi que la grandeur ſoit jointe à quelque magnificence exterieure. Car les hommes ne ſont nullement aſſez ſpirituels pour reconnoître & pour honorer en eux l'autorité de Dieu, s'ils la voyoient en un état qui fût l'objet ordinaire de leur mépris & de leur averſion. Ainſi afin que la grandeur faſſe l'impreſſion qu'elle doit faire ſur leur eſprit, il faut qu'elle en faſſe premierement ſur leurs ſens. C'eſt ce qui rend les richeſſes neceſſaires aux Grands, à proportion du degré auquel ils ſont élevez ; puiſque c'eſt par les richeſſes qu'ils ſe conſervent la bienſeance neceſſaire à leur condition, ſans laquelle elle deviendroit inutile aux hommes. C'eſt donc un excés viſible que ce que Tertullien enſeigne: *Que toutes les marques de dignité &* De Idol. *de puiſſance, & tous les ornemens at-* c. 8. *tachez aux charges ſont défendus aux Chrétiens & que* J E S U S-C H R I S T *a mis toutes ces choſes entre les pompes*

*du diable, en paroissant dans un état éloigné de toute pompe & de tout éclat.* Car la Religion chrétienne n'est jamais contraire à la vraye raison : & si JESUS-CHRIST n'a pas voulu se revêtir exterieurement de cette magnificence, ce n'est pas qu'il l'ait absolument condamné ; mais c'est qu'elle n'étoit pas conforme à son ministere, qui étoit de montrer même par sa vie exterieure, la disposition où tous ses disciples doivent être interieurement. Les Grands doivent donc apprendre de la vie de JESUS-CHRIST à n'aimer pas la pompe & l'éclat, & non-pas à s'en dépouiller absolument, à moins que Dieu ne leur inspire le mouvement de quitter tout-à-fait le monde. Mais on ne se doit pas étonner de cet excés de Tertullien, puisqu'il enseigne bien dans le même livre, qu'il est absolument défendu aux Chrétiens de juger de la vie & de l'honneur des hommes : ce qui manifestement est contre la doctrine, & contre la pratique de l'Eglise.

Outre la pompe & l'éclat, les respects exterieurs que les inferieurs ren-

dent aux Grands, ſont encore une des ſuites legitimes de leur condition. Car encore qu'ils ne ſoient peut-être dans leur origine que des inventions de l'orgueil humain, qui eſt bien-aiſe de jouir de la grandeur par la vûë de l'abaiſſement des autres ; il faut pourtant reconnoître que ces déferences & ces reſpects ſont d'eux-mêmes utiles & raiſonnables, & que quand l'orgueil ne les auroit pas introduits, la raiſon auroit dû les inventer. Car il eſt utile & juſte que les Grands ſoient honorez par une reconnoiſſance ſincere & veritable de l'ordre de Dieu qui les éleve au-deſſus des autres. Or les hommes ont une telle oppoſition à s'humilier ſous d'autres & à les reconnoître pour plus grands qu'eux, que pour y accoûtumer leur ame, il faut en quelque ſorte y accoûtumer leur corps, afin que l'ame en prenne inſenſiblemet le pli & la poſture, & paſſe de la ceremonie à la verité. Et c'eſt pourquoi il a été bon que ces reſpects exterieurs fuſſent incommodes, parcequ'autrement elle ne ſe ſeroit pas aperçûë qu'ils ſont deſtinez à honorer les

Grands, & elle auroit pu s'y attacher pour le seul plaisir ou pour la commodité qu'elle y auroit trouvée, & les rendre ainsi indifferemment à tout le monde ; ce qui n'auroit point produit cet effet d'imprimer insensiblement dans l'esprit des sentimens de reverence pour ceux qu'on honore de cette sorte.

Ceux donc qui ont dit, qu'y ayant deux sortes de grandeurs, l'une naturelle, & l'autre d'établissement, nous ne devons les respects naturels qui consistent dans l'estime & dans la soumission d'esprit, qu'aux grandeurs naturelles, & que nous ne devons aux grandeurs d'établissement, que des honneurs d'établissement, c'est-à-dire, de certaines ceremonies inventées par les hommes pour honorer les dignitez qu'ils ont établies, doivent ajoûter pour rendre cette pensée tout à-fait vraye, qu'il faut que ces ceremonies exterieures naissent d'un mouvement interieur, par lequel on reconnoisse dans les Grands une veritable superiorité. Car leur état enfermant, comme nous avons dit, une participation de l'autorité de Dieu, il

est digne d'un respect veritable & interieur:& tant s'en faut que les Grands n'ayent droit d'exiger de nous que ces sortes de ceremonies exterieures, sans aucun mouvement de l'ame qui y réponde, qu'on peut dire au-contraire qu'ils n'ont droit d'exiger ces ceremonies, qu'afin d'imprimer dans l'esprit les sentimens justes que l'on doit avoir pour leur état. De sorte que lorsqu'ils connoissent assez certaines personnes pour être assurez qu'elles sont à leur égard dans la disposition où elles doivent être, ils les peuvent dispenser de ces devoirs exterieurs, parcequ'ils n'ont plus alors leur fin & leur utilité.

Il est vrai que ce respect qui est dû aux Grands ne doit pas corrompre nôtre jugement à leur égard, ni nous faire estimer en eux ce qui n'est pas estimable. Il est compatible avec la connoissance de leur défaut & de leurs miseres, & il n'oblige nullement à ne leur pas preferer interieurement ceux qui ont plus de biens réels & de grandeurs naturelles. Mais comme l'honneur leur est dû, qu'il est utile qu'ils soient honnorez, & que le commun du monde n'a pas assez de lu-

miere ni d'équité pour condamner les défauts, sans mépriser ceux en qui ils les remarquent, on est obligé de demeurer en une extrême retenuë en parlant des Grands, & de tous ceux à qui l'honneur est necessaire. Cette parole de l'Ecriture: *Ne parlez point mal du Prince de vôtre peuple*, s'entendant de tous les Superieurs tant ecclesiastiques que seculiers; & generalement de tous ceux qui participent à la puissance de Dieu. C'est pourquoi c'est une chose trés-contraire à la veritable pieté, que la liberté que le commun du monde se donne de décrier la conduite de ceux qui gouvernent. Car outre que l'on en parle souvent temerairement & contre la verité, parcequ'on n'en est pas toûjours assez informé; on en parle presque toûjours avec injustice, parceque l'on imprime dans les autres par ces sortes de discours, une disposition contraire à celle que Dieu les oblige d'avoir pour ceux dont il se sert pour les gouverner.

## CHAPITRE V.

*Qu'il est beaucoup meilleur d'avoir attaché la grandeur à la naissance, qu'au merite.*

IL y en a qui voudroient au-moins que cette autorité qu'il faut respectre, fût toûjours jointe au merite, & qui traitent d'injustes toutes les loix qui l'ont attachée à des qualitez exterieures. Ils triomphent en attaquant celles qui font dépendre la grandeur de la naissance. On ne choisit pas, disent-ils, pour gouverner un batteau, celui qui est de meilleure maison. Pourquoi le fait-on donc à l'égard des royaumes & des empires ? Mais c'est qu'ils ne connoissent pas le fond de la foiblesse & de la corruption des hommes. Ils raisonneroient bien, si les hommes étoient justes & raisonnables ; mais ils raisonnent trés-mal, parcequ'ils ne le sont pas, & qu'ils ne le seront jamais. L'injustice naturelle & ineffaçable du cœur des hommes, rend ce choix, non-seule-

*Cette pensée est de M Pascal.*

ment raiſonnable, mais le chef-d'œu. vre de la raiſon. Car qui choſirons-nous ? Le plus vertueux, le plus ſage le plus vaillant ? Mais nous voilà incontinent aux mains : chacun dira qu'il eſt ce plus vertueux, ce plus vaillant, ce plus ſage. Attachons donc notre choix à quelque choſe d'exterieur & d'inconteſtable. Il eſt le fils aîné du Roi. Cela eſt net. Il n'y a point à douter. La raiſon ne peut mieux faire ; car la guerre civile eſt le plus grand de tous les maux.

Ce qui eſt vrai de la royauté, l'eſt encore des premiers rangs d'un Etat. Ne vaudroit-il pas mieux, dirat-t-on, qu'il y eût des Princes de merite, que des Princes de naiſſance ; & que l'on pût monter par la vertu plus haut que par cette vaine qualité ? N'eſt-il pas injuſte qu'un General d'armée, aprés avoir conquis des Provinces, ſoit obligé de ceder à un Prince du-Sang ſans experience & ſans eſprit ? Non, cela n'eſt point injuſte. C'eſt au contraire la plus belle invention que la raiſon ait pû trouver pour adoucir la fierté de la grandeur, & pour la décharger de la haine & de l'envie

des inferieurs. Si l'on n'étoit Grand que par le merite, l'élevation des Grands seroit un avertissement continuel, qu'on les a préferez à bien des gens qui croyent les surpasser en merite.

Mais en attachant la grandeur à la naissance, l'on calme l'orgueil des inferieurs, & l'on leur rend la grandeur de beaucoup moins incommode. Il n'y a pas de honte à ceder, quand on peut dire, je dois cela à sa naissance. Cette raison convainc l'esprit sans le blesser par le dépit & la jalousie. Il y est accoûtumé ; & il ne se revolte point contre un ordre établi qui ne lui est point injurieux.

Un autre avantage qui arrive de cet établissement, est que l'on peut avoir des Princes sans orguil, & que les Grands peuvent être humbles. Car il n'y a point d'orgueil à demeurer dans l'état où l'on est né, & où la providence de Dieu nous a mis, pourvû que l'on en use selon les fins de Dieu. L'on peut avec cela conserver des sentimens d'humilité dans son cœur, connoître ses défauts & ses miseres, & regarder sa condition comme une chose

étrangere, dont l'ordre de Dieu nous a revêtus. Mais qu'il est difficile d'être humble, lorsque l'on considere son élevation comme le fruit de ses travaux & de son merite, lorsque l'on l'a prévenuë par ses desirs; que l'on se l'est procurée par son adresse, & qu'elle nous donne lieu de croire qu'elle nous étoit dûë, & que nous surpassions autant les autres en merite, que nous les surpassons en dignité. Non-seulement cette sorte d'élevation nourrit l'orgueil, mais on n'y arrive même ordinairement que par la porte de l'ambition; car on sçait assez que ce qui est destiné au merite, s'emporte ordinairement par brigue & par cabale, & qu'ainsi on y arrive souvent sans merite, & presque toûjours sans vocation, puisque l'on s'y appelle soi-même par une recherche ambitieuse. Mais au-moins ceux qui sont Grands par naissance, peuvent dire avec verité qu'ils sont appellez à leur état, & que c'est Dieu qui les a fait Grands. Ainsi en pratiquant fidellement les devoirs de leur condition, ils sont sans doute plus en état d'attirer sur eux le graces de

Dieu, que ceux qui s'y étant élevez en se poussant dans le monde par des motifs tout charnels, devroient plutôt penser à en sortir, qu'à y demeurer, puisqu'ils ne peuvent avoir de juste confiance que Dieu les ait élevez à un état où leur seule ambition les auroit portez.

---

## CHAPITRE VI.

*Autre raison d'honorer les Grands, qui naît des avantages que l'on en tire. Que la cupidité prend dans le monde la place de la charité, pour remplir les besoins des hommes, & que c'est l'ordre politique qui la regle, & qui l'applique au service des hommes. Cause de l'ingratitude des hommes. Que la Religion la doit corriger.*

CETTE maniere d'honorer les Grands en considerant en eux la part qu'ils ont à l'autorité de Dieu, est d'autant plus utile à la societé publique, qu'étant indépendante des qualitez personnelles,

elle l'est aussi du caprice des jugemens que l'on en porte ; & ainsi elle est fixe & invariable. En voici encore une autre de même nature. C'est que quels qu'ils soient, ils ne laissent pas d'être les ministres dont Dieu se sert pour procurer aux hommes les plus grands & les plus essentiels des biens qui soient dans le monde. Car on ne jouit de son bien ; on ne voyage sans danger ; on ne demeure en repos dans sa maison ; on ne reçoit les avantages du commerce ; on ne tire des services de l'industrie des autres hommes & de la societé humaine, que par le moyen de l'ordre politique. S'il étoit détruit, on ne pourroit dire qu'on possede rien. Tous les hommes seroient ennemis les uns des autres, & il y auroit une guerre generale entr'eux, qui ne se decideroit que par la force.

Il n'y a donc personne qui n'ait de trés-grandes obligations à l'ordre politique; & pour les comprendre mieux, il faut considerer que les hommes étant vuides de charité par le déreglement du péché, demeurent neanmoins pleins de besoin, & sont dé-

pendans les uns des autres dans une infinité de choses. Le cupidité a donc pris la place de la charité pour remplir ces besoins, & elle le fait d'une maniere que l'on n'admire pas assez, & où la charité commune ne peut atteindre On trouve, par exemple, presque par-tout en allant à la campagne, des gens qui sont prêts de servir ceux qui passent, & qui ont des logis tout préparez à les recevoir. On en dispose comme on veut. On leur commande, & ils obeïssent. Ils croyent qu'on leur fait plaisir d'accepter leur service. Ils ne s'excusent jamais de rendre les assistances qu'on leur demande. Qu'y auroit-il de plus admirable que ces gens, s'ils étoient animez de l'esprit de charité? C'est la cupidité qui les fait agir, & qui le fait de si bonne grace, qu'elle veut bien qu'on lui impute comme une faveur de l'avoir employée à nous rendre ces services.

Quelle charité seroit-ce que de bâtir une maison toute entiere pour un autre, de la meubler, de la tapisser, de la lui rendre la clef à la main? La cupidité le fera gayement. Quelle charité d'aller querir des remedes aux

Indes ; de s'abaisser aux plus vils ministeres, & de rendre aux autres les services les plus bas & les plus penibles ? La cupidité fait tout cela sans s'en plaindre.

Il n'y a donc rien dont on tire de plus grands services que de la cupidité même des hommes. Mais afin qu'elle soit disposée à les rendre, il faut qu'il y ait quelque chose qui la retienne Car si on la laisse à elle-même, elle n'a ni bornes, ni mesures. Au lieu de servir à la societé humaine, elle la détruit. Il n'y a point d'excés dont elle ne soit capable lorsqu'elle n'a point de liens; son inclination & sa pente allant droit au vol, aux meurtres, aux injustices, & aux plus grands déreglemens.

Il a donc fallu trouver un art pour regler la cupidité, & cet art consiste dans l'ordre politique qui la retient par la crainte de la peine, & qui l'applique aux choses qui sont utiles à la societé. C'est cet ordre qui nous donne des marchands, des medecins, des artisans, & generalement tous ceux qui contribuent aux plaisirs, & qui soulagent les necessitez de la vie.

Ainsi nous avons obligation à ceux qui sont les conservateurs de cet ordre : c'est à-dire, à ceux en qui reside l'autorité qui regle & entretient les Etats.

Qui n'admireroit un homme qui auroit trouvé l'art d'apprivoiser les lions, les ours, les tigres & les autres bêtes farouches, & de les faire servir aux usages de la vie ? Or c'est ce que fait l'ordre des Etats : car les hommes pleins du cupidité, sont pires que des tigres, des ours & des lions. Chacun d'eux voudroit devorer les autres : cependant par le moyen des loix & des polices, on apprivoise tellement ces bétes feroces, que l'on en tire tous les services humains que l'on pourroit tirer de la plus pure charité. L'ordre politique est donc une invention admirable que les hommes ont trouvée, pour procurer à tous les particuliers les commoditez dont les plus grands Rois ne sçauroient jouir, quelque nombre d'officiers qu'ils ayent, & quelques richesses qu'ils possedent, si cet ordre étoit détruit. Combien faudroit-il qu'un homme, sans cette invention, eût de richesses & de ser-

viteur pour se procurer simplement les avantages dont un bourgeois de Paris jouit avec quatre mille livres de rente ? Combien faudroit-il qu'il eût de vaisseaux pour en envoyer en toutes les parties du monde, afin que les uns lui apportassent des remedes, les autres des étoffes, les autres des curiositez & des ouvrages de ces peuples éloignez ? Combien faudroit-il qu'il eût de gens pour avoir des nouvelles reglément tous les huit jours de tous les endroits de l'Europe ? Quelles richesses suffiroient à l'entretien de tant de courriers qui lui seroient necessaires pour envoyer en tous ces lieux differens, de tant de postes pour leur fournir des chevaux; de tant d'hôtelleries pour les loger ? Combien faudroit-il de soldats pour leur assûrer les chemins, & les garantir des voleurs ? Combien faudroit-il qu'il eût d'artisans pour son vivre, pour son logement, pour ses habits ? Tous les arts étant enchaînez, & ayant besoin les uns des autres, il se trouveroit qu'il auroit besoin de tous : & il ne lui suffiroit pas d'en avoir pour lui, il lui en faudroit pour tous

ſes officiers, & pour tous ceux qui travailleroient pour lui, ce qui va à l'infini. Un ſimple bourgeois a tout cela, & il l'a ſans peine, ſans tracas, ſans inquietude On lui va querir tout ce dont il a beſoin, à la Chine, au Perou, en Egypte, en Perſe, & generalement par toute la terre. On l'exemte de la peine de préparer les vaiſſeaux. On le décharge de la riſque & de tous les mauvais ſuccés de ces voyages. On lui rend les chemins libres par toute l'Europe. On lui diſpoſe des couriers pour lui en faire avoir des nouvelles. Ils y a des gens qui paſſent toute leur vie à l'étude de la nature pour le guerir dans ſes maladies, & qui ſont auſſi prêts de le ſervir, que s'il les entretenoit à ſes gages. Il peut dire avec verité, qu'il a un million d'hommes qui travaillent pour lui dans le royaume. Il peut compter au nombre de ſes officiers tous les artiſans de France, & même ceux des Etats voiſins, puiſqu'ils ſont tous diſpoſez à lui rendre ſervice, & qu'il n'a qu'à leur commander, en y ajoûtant une certaine récompenſe établie, qui ſont les

moindres gages que l'on puiſſe donner à des officiers. Tous ces gens qui travaillent pour lui ne l'incommodent point. Il n'eſt point obligé de pourvoir à leurs neceſſitez Il n'eſt point chargé de faire leur fortune. Il ne faut point d'officiers ſuperieurs pour les gouverner, ni d'inferieurs pour les ſervir; ou s'il en faut, il n'eſt pas obligé de s'en mettre en peine. Qui peut aſſez eſtimer ces avantages qui égalent ainſi la condition des particuliers à celle des Rois; & qui les diſpenſant des inquietudes des grandes richeſſes, leur en procurent toutes les commoditez?

Mais ce qui rend la plûpart des gens inſenſibles à tout cela, eſt un principe de vanité & d'ingratitude qu'ils ont dans le cœur. Ils tirent en effet les mêmes avantages de tous ceux qui travaillent pour le public, dans lequel ils ſont compris, que s'ils ne travailloient que pour eux ſeuls. Leurs lettres ſont également portées aux extrémitez du monde par un courrier qui en porte dix mille, que s'il n'en portoit qu'une ſeule. Ils ſont auſſi bien traitez par un Medecin qui en voit

plusieurs autres, que s'il n'étoit attaché qu'à eux : au-contraire l'experience qu'il acquiert par les assistances qu'il rend aux autres, le rend plus capable de les servir dans leurs maladies. Neanmoins parcequ'ils sçavent qu'ils ne sont pas les seuls qui jouissent de ces biens, ils n'en sont point touchez, Leurs besoins sont également remplis, mais leur vanité n'est pas également satisfaite. Parcequ'ils n'ont pas droit de s'attribuer à eux en particulier tous ces gens qui leur rendent quelque service, ils ne comptent pour rien l'utilité qu'ils en tirent Et quoique celle que les autres en reçoivent ne diminuë en rien la leur, elle leur en ôte neanmoins le sentiment, & ils croyent n'avoir obligation à personne, parcequ'il y a une infinité de gens qui participant aux mêmes biens, partagent avec eux cette obligation.

On ne fait pas même de reflexion sur ces biens effectifs qu'on reçoit des Rois ou de Grands : comme l'on ne pense gueres, selon la pensée d'un Ancien, qu'on a grande obligation à la terre de nous soûtenir, & que l'on

seroit fort embarassé si elle nous manquoit à tout moment sous les piés. Mais cet oubli des hommes est la preuve & non l'excuse de leur peu de gratitude. Car puisque ce sont des biens & de grands biens, & qu'on les reçoit de Dieu par le ministere des hommes ; ils en doivent être reconnoissans envers Dieu, & embrasser dans leur reconnoissance ceux dont il se sert pour les leur procurer, & qui sont les dépositaires d son autorité dans le monde. Ces obligations humaines étant injustes, deviennent par cela même un devoir indispensable de Religion, parceque la Religion Chrétienne a pour regle la souveraine Justice, & qu'elle consiste toute à suivre cette regle. Et c'est pourquoi l'Apôtre recommande aux Chrétiens de prier pour les Rois & pour ceux qui reglent sous eux l'Etat temporel, & ces prieres leur sont dûes quand ce ne seroit qu'à cause de la part qu'ils ont à maintenir la paix & le repos entre les hommes. Ainsi il y a de la faute à ne s'en pas acquitter & à negliger de prier pour les Rois, & l'on se rend indigne par-là de jouir de tous

les biens que Dieu procure aux hommes par leur ministere. Peu de personnes font assez de reflexion sur cela. On s'amuse à se plaindre en l'air des desordres du gouvernement, dont on juge souvent avec beaucoup de temerité, & l'on ne pense pas à satisfaire à la juste reconnoissance que l'on doit à Dieu pour les biens qu'on reçoit de lui par le moyen de tout gouvernement reglé. Cependant ces biens sont infiniment plus considerables que les desordres vrais ou faux qui sont le sujet de ces murmures & de ces plaintes.

# DE
# LA GRANDEUR.
## SECONDE PARTIE.
## DES OBLIGATIONS & des difficultez de la vie des Grands.

### CHAPITRE I.

*Qu'il n'est permis à aucun homme de suivre sa volonté ni de la faire suivre aux autres: qu'ainsi la grandeur n'a pour but & pour emploi que de faire obéir Dieu. Crime que les Grands commettent en rapportant leur grandeur à eux-mêmes.*

SI la nature de la grandeur, telle que nous l'avons representée peut servir pour établir les devoirs des inferieurs envers les Grands sur des principes fixes & inébranlables, elle est en-

core beaucoup plus propre pour faire entrer les Grands mêmes dans la connoissance de leurs plus essentielles & plus indispensables obligations.

Il est vrai, comme nous l'avons montré, que la grandeur est une participation de l'autorité, & de la puissance de Dieu sur les hommes, & que c'est de Dieu même que les Grands la tiennent. Il faut sçavoir à quelle condition & pour quelle fin Dieu leur communique cette autorité & cette puissance. Car comme ils ne la reçoivent que de Dieu, ils ne la peuvent posseder legitimement qu'aux conditions que Dieu la leur donne, & ils n'en peuvent user que pour les fins que Dieu même leur prescrit.

Or la premiere chose qu'il faut considerer sur ce sujet, est que Dieu est le Maître & le Roi des hommes, par un titre si essentiel à sa nature, qu'il est impossible qu'il fasse part de cette qualité à quelque créature que ce soit.

L'homme est essentiellement & naturellement sujet à la volonté de Dieu, parcequ'elle est sa regle naturelle & immuable. Il est injuste s'il ne la suit pas, & sa justice consiste à s'y

conformer & à s'y assujettir. Mais aussi comme il est impossible que la volonté d'aucune créature soit sa regle, il ne peut être obligé de la suivre pour elle-même. Car cette subordination de sa volonté à celle de Dieu, est tellement essentielle à sa nature, que Dieu même ne lui peut permettre d'être sa regle & sa fin. C'est pourquoi le Fils de Dieu même proteste en qualité d'homme, qu'il fait toûjours la volonté de son Pere, & non la sienne.

Que s'il ne peut être permis à une créature de faire sa volonté, il est encore moins permis de prétendre de la faire regner sur les autres; puisque nôtre volonté n'est ni la regle d'elle-même, ni la regle d'aucune autre créature. Il n'y a donc que Dieu qui puisse justement regner sur nos volontez. C'est à lui que l'empire en appartient, puisque c'est sa divine volonté que nous devons consulter comme la regle unique de toutes nos actions.

Ce n'est pas qu'on ne soit souvent obligé de suivre aussi les inclinations & les commandemens des hommes;

mais ce n'est jamais en consideration des hommes ni pour obéïr aux hommes : c'est en vertu de l'autorité de Dieu qui nous y oblige. Ainsi nôtre obéïssance se termine toûjours à Dieu, lors même qu'elle nous assujettit aux hommes, parceque nous ne leur obéïssons qu'à cause que Dieu nous le commande, & que c'est ce commandement de Dieu qui est nôtre principal motif dans l'obéïssance que nous leur rendons. J'obéïs aux Rois dont je suis sujet, & j'obéïrois à un maître si j'étois esclave, parceque Dieu le veut. C'est donc à Dieu que j'obéïs effectivement. C'est sa volonté qui regle la mienne, & je suis toûjours indépendant de celle des hommes, lors même que je leur rends l'obéïssance la plus exacte. Car si-tôt que cette même volonté de Dieu me fera connoître qu'il ne veut pas que je leur obéïsse en quelque chose, ils ne trouveront plus en moi ni de sujet, ni d'esclave.

Il s'ensuit de là que Dieu ne communique point sa puissance aux hommes, afin qu'ils assujettissent les autres à leur volonté ; puisque cette do-

mination de la volonté d'un homme sur celle d'un autre homme, est naturellement & essentiellement injuste: qu'il ne leur communique point, afin qu'ils se regardent avec complaisance, comme étant la fin des autres hommes puisqu'ils ne le sont point en effet, & qu'il est impossible qu'ils le soient, mais que la fin unique de Dieu dans cette part qu'il leur donne à sa puissance, est de les établir ministres & executeurs de ses volontez, en leur donnant le droit & le pouvoir, non de se faire obéïr, mais de faire obéïr Dieu; non de regner eux-mêmes, mais de faire regner Dieu; non de faire servir les hommes à leur gloire & à leur grandeur, mais d'employer leur puissance pour servir les hommes, & pour leur procurer, autant qu'ils peuvent, toute sorte de biens temporels & spirituels.

Ainsi la grandeur est un pur ministere, qui a pour fin l'honneur de Dieu & l'avantage des hommes, qui ne les rapporte point à elle-même. Elle n'est point pour soi, elle est pour les autres. Et par-là il est visible que pour en user dans l'ordre de Dieu, il faut

que les Grands, bien loin de considerer les peuples comme étant à eux, se regardent eux-mêmes comme étant aux peuples; & qu'ils soient fermement persuadez que leur qualité ne leur donne aucun droit, ni de suivre eux-mêmes leur volonté, ni de la faire suivre aux autres; qu'ils ne peuvent point commander pour commander; & qu'il faut que dans tous les commandemens qu'ils font aux autres, ils puissent répondre veritablement à Dieu, s'il venoit à leur en demander la fin & le motif, que c'est pour lui qu'ils les font, que c'est pour faire observer ses loix, & pour procurer le bien des hommes.

Il est clair par-là que le crime que les Grands commettent en rapportant la grandeur & les biens qu'ils possedent, à eux-mêmes & à leurs plaisirs est une espece de perfidie & de rebellion contre Dieu. Car comme il est certain qu'un Roi auroit sujet de traiter de rebelle un de ses sujets, si lui ayant confié une province pour y conserver son autorité, il prétendoit s'en rendre le maître; de même les Grands ayant reçû leur

grandeur & tout ce qu'ils ont d'autorité, non pour eux-mêmes, mais pour établir l'empire de Dieu, & pour procurer sa gloire, ils deviennent rebelles & perfides à l'égard de Dieu, lorsqu'ils ne les rapportent qu'à eux-mêmes.

Pour éviter donc ce crime, il est necessaire que les Grands considerent leur condition comme un ministere & une fonction, & non-pas comme une qualité attachée à leur être. Il est necessaire qu'ils en soient détachez interieurement; qu'ils la regardent comme une chose étrangere qui ne les rend ni plus parfaits en eux-mêmes, ni plus agréables à Dieu, & qui leur donne seulement un moyen de faire beaucoup de bien, ou beaucoup de mal, selon la maniére dont ils s'acquiteront des devoirs ausquels elle les oblige. Il faut qu'ils soient persuadez qu'il n'y a que ce bon ou ce mauvais usage de leur ministere qui soit à eux & qui leur doive demeurer, puisque toute leur grandeur leur sera ôtée au moment de leur mort, & qu'ils emporteront seulement avec eux les bonnes ou les mau-

vaises actions qu'ils auront faites dans cet état.

---

## CHAPITRE II.

*Que la mesure du pouvoir des Grands est la regle de leurs devoirs, & qu'ils sont obligez de faire pour Dieu tout ce qu'ils peuvent. Comment ils doivent rapporter à Dieu l'honneur qu'on leur rend.*

DE ce principe qui fait voir que les Grands ne peuvent rapporter à eux-mêmes leur grandeur, il est aisé de passer à cet autre, qu'ayant reçû de Dieu leur autorité & leur puissance pour son service, ils la doivent employer pour Dieu; c'est-à-dire, qu'ils doivent faire pour Dieu tout ce qu'ils ont pouvoir de faire, & que la mesure de leur puissance est la regle de leurs devoirs.

Ils n'ont donc qu'à examiner ce qu'ils peuvent faire. Car il est certain qu'ils doivent faire ce qu'ils peuvent. S'ils peuvent peu, ils sont obligez à peu: s'ils peuvent beaucoup, leurs

obligations croissent selon la même proportion que leur pouvoir.

On doit conclure de là qu'un Prince doit faire dans les lieux où il a autorité, tout ce qu'il a pouvoir de faire pour le bien des peuples & de l'Eglise: que tous les Grands le doivent faire dans leurs terres & dans leurs maisons qu'un Magistrat doit faire tout ce que sa charge lui donne pouvoir de faire, afin que la justice soit bien renduë: & enfin que chacun dans son ministere doit faire tout le bien qu'il a le pouvoir de faire afin de ne laisser pas inutile le talent que Dieu lui a confié. Cette regle se prescrit en trois paroles, mais la pratique s'en étend infiniment loin; puisque pour remettre tout dans l'ordre, & pour remedier à tous les abus, il ne seroit presque besoin d'autre chose, sinon que ceux qui ont l'autorité entre les mains, usassent de tout leur pouvoir pour faire observer les loix de Dieu & de son Eglise.

Il y a quelques-uns de ces devoirs qui étant grossiers & visibles, ne sont pas tout-à-fait inconnus aux Grands; mais il y en a d'autres ausquels il ne

penſent preſque point, & qui ne laiſſent pas d'être d'une extrême conſequence. Celui de raporter à Dieu l'honneur qu'on leur rend; & de le faire ſervir pour faire obſerver ſes loix, eſt un des plus importans. Les Grands ſont honorez, comme je l'ai dit. Les meilleurs Chrétiens ne peuvent ſe diſpenſer en conſcience de leur rendre les reſpects qui leur ſont dûs : & les Chrétiens charnels les honorent même plus qu'il ne devroient, parcequ'ils honorent en eux les richeſſes & les autres choſes que le dereglement de leur cœur leur fait aimer, & qui ne meritent ni eſtime ni reſpect. C'eſt donc une choſe attachée à la condition des Grands que l'honneur : & cet honneur eſt juſte, puiſqu'il eſt fondé, comme nous l'avons montré, ſur des raiſons juſtes & legitimes. C'eſt Dieu même, auteur de toute juſtice, qui le leur accorde : mais il ne leur permet pas pour cela d'en faire l'objet de leur vanité. Toute gloire appartient à Dieu, ſelon l'Ecriture : *Soli Deo honor & gloria*. Il faut donc que les Grands rendent à Dieu celle qu'on

leur rend, & qu'ils s'en servent pour faire que Dieu soit glorifié. Or le moyen de pratiquer ce devoir, n'est pas simplement de se dépouiller souvent devant Dieu de cette gloire humaine attachée à leur état, ni de reconnoître en sa presence qu'elle lui appartient, & non-pas à eux ; mais c'est de rendre toutes les vertus honorables par leur exemple. Car le naturel des hommes est d'honorer tout dans les personnes qu'ils honorent, & de ne faire point de distinction entre leurs qualitez pour reverer les unes & pour mépriser les autres. Et il arrive delà que l'honneur attaché à la condition des Grands, fait honorer leurs vices, s'ils sont vitieux ; & fait de même honorer toutes les vertus, lorsqu'elles paroissent en eux. La modestie dans les habits, la fuite des divertissemens dangereux, l'observation exacte des loix de l'Eglise, ne passent plus pour honteuses lorsque les Grands en font une publique profession. On se croit à couvert en les imitant, de la moquerie des hommes., & l'on fait gloire de suivre ceux que la gloire suit toûjours.

On ne peut assez representer combien la pratique de ce point est importante pour le salut des Grands. Car l'un des plus grands artifices du diable pour engager les hommes dans le vice & dans le desordre, est d'attacher aux vertus certains noms qui les rendent méprisables, & d'imprimer dans les ames foibles des craintes frivoles de passer pour scrupuleuses, si elles les veulent pratiquer. C'est ainsi, par exemple, qu'il a introduit dans le monde l'immodestie des habits & qu'il a fait recevoir par des filles trés-honnêtes, des modes qui n'ont été inventées que par des personnes déreglées. Ces personnes foibles ont donc besoin d'être soutenuës contre cette dangereuse tentation : & rien ne le peut mieux faire que l'exemple des personnes de grande condition, qui les met à couvert de ce reproche de singularité. Ainsi il est du courage & du devoir des Grands de croire qu'ils sont établis de Dieu pour s'opposer à cet artifice du diable, pour montrer à tout le monde qu'il est glorieux d'obéïr à Dieu; pour soûtenir par leur exemple la foiblesse de leurs freres ;

& pour confesser hautement JESUS-CHRIST, à la vûë des hommes, par la profession publique d'une vie toute Chrétienne. Et quand ils ne rendroient que ce service à l'Eglise, ils ne devroient pas estimer leur vie mal employée, ni leur vocation peu importante.

---

## CHAPITRE III.

*Exemples des devoirs particuliers qui naissent de ce principe : Que les Grands sont obligez de faire pour Dieu tout ce qu'ils peuvent, 1. à l'égard de l'immodestie des femmes ; 2. de la nomination aux Benefices : péchez dont les Grands se chargent par la participation aux péchez d'autrui.*

IL n'y a qu'à étendre ce principe ; Que les Grands sont obligez d'employer pour Dieu tout ce qu'ils ont reçû de Dieu, & qu'ils sont tenus de faire tout ce qu'ils peuvent, ou par leur autorité, ou par leur exemple, pour découvrir un nombre in-

fini de devoirs particuliers à leur état, dont l'omiſſion les rend coupables d'une infinité de fautes. Et il ne ſera pas inutile d'en conſiderer quelques-uns, qui ſont d'une fort grande étenduë.

Il eſt certain comme nous venons de dire, qu'il n'y a rien de plus capable d'inſpirer la modeſtie aux perſonnes de condition mediocre, que de voir les perſonnes de grande qualité, ſur leſquelles elles ſe reglent, & à qui elles ne veulent pas déplaire, dans une exacte modeſtie, ſoit pour les habits, ſoit pour les ajuſtemens, & qu'il y a des circonſtances, où des Princeſſes & des femmes de Gouverneurs de province, ſans employer autre choſe que leur exemple, & des témoignages de mépris pour celles qui ſeroient vêtuës d'une maniere immodeſte, ſeroient capables de bannir l'immodeſtie de toute une ville. Elles peuvent au moins obliger à la modeſtie les perſonnes qui dépendent d'elles; & l'impreſſion de leur exemple a toûjours beaucoup de force ſur quantité d'autres qui n'en dépendent pas. Ainſi elles ſont capa-

pables d'empêcher un grand nombre de crimes qui naiſſent de ce déreglement, & dans les femmes & dans les hommes. Or ſi elles le peuvent, il eſt indubitable qu'elles le doivent; & qu'elles ne ſont pas ſeulement obligées à la modeſtie par le devoir commun de toutes les femmes Chrétiennes, mais encore plus par un devoir particulier qui naît de leur état, qui les rendant capables d'empêcher beaucoup de crimes & de deſordres, leur impoſe l'obligation de le faire à proportion du pouvoir qu'elles en ont. Car ſi l'on ne doute point qu'un homme qui pourroit ſauver la vie à pluſieurs perſonnes, en ſe privant de quelque petit divertiſſement, ne fût homicide s'il préferoit ce divertiſſement à la vie de ceux qu'il pourroit ſauver; il eſt encore plus certain que ſi l'on peut préſerver pluſieurs ames de la mort ſpirituelle, en pratiquant quelque action à laquelle on eſt d'ailleurs obligé par la loi de Dieu, par ſon état & par le miniſtere dont on eſt chargé de la part de Dieu; on ne la peut omettre ſans ſe rendre homicide de tous ceux que l'on

auroit pû empêcher de se perdre.

Cette effroyable consequence fait voir quelle étrange difference les diverses conditions des hommes mettent entre les actions qui paroissent semblables à l'exterieur. Car l'immodestie des habits dans une femme qui n'est pas de qualité n'est péché qu'à proportion de la vanité qui l'accompagne, & du scandale qu'elle peut causer à un petit nombre de personnes : mais ce même mouvement de vanité, qui porte les personnes de grande qualité, qui sont l'exemple & la regle des autres, à paroître devant le monde dans un état qui blesse la modestie, est une approbation publique du vice, & une loi de péché, puisque l'exemple de ces personnes est une loi vivante, qui a beaucoup plus de force sur l'esprit du monde que toutes les loix & toutes les ordonnances qui ne sont écrites que dans des livres. Ainsi quoiqu'elles ne pensent peut-être point à toutes ces funestes suites, & qu'elles ne soient possedées que d'une legere passion de paroître agreables à ceux qui les voyent, elles seront bien étonnées lorsqu'elles

se verront chargées au jugement de Dieu des crimes d'une infinité de personnes qu'elles auront engagées ou autorisées par leur exemple dans ce déreglement : au-lieu qu'elles étoient obligées de les en retirer par l'exemple de leur modestie.

Rien n'est plus terrible que cette participation des crimes d'autrui, à laquelle on s'engage par l'omission de ces devoirs. En voici encore d'autres exemples. Les Seigneurs doivent la justice à ceux qui dépendent d'eux. Les Officiers qu'ils leur donnent ne sont que pour tenir leur place, & pour faire au-lieu d'eux, ce qu'ils devroient faire par eux-mêmes, s'il étoit possible. Ils sont donc obligez dans le choix qu'ils en font, de préferer ceux qui peuvent le mieux s'acquiter de cet emploi. Que si par quelque consideration humaine, par negligence, ou par la vûë d'un bas interêt, ils en choisissent d'incapables ou de moins capables toutes les fautes de ces officiers leur seront imputées ; & ils se rendent coupables de toutes les injustices que ces officiers commettent, & de tous les desordres

qui arrivent par leur injustice ou leur peu de suffisance. L'avarice ou l'ignorance d'un Juge ruinera une pauvre famille : & la misere engagera cette famille ruinée en un grand nombre de crimes. Qui doute que tous ces crimes ne retombent sur ce Seigneur, s'il a préferé ce Juge à d'autres plus capables, ou par negligence, ou par un motif d'interêt humain ?

Les ordonnances reçûës dans le royaume donnent le même pouvoir aux Seigneurs de remedier à quantité de desordres. Ils ont droit, par exemple, d'empêcher que l'on ne donne à jouer aux jeux de hazard, d'interdire les danses les jours de Fêtes, & de faire pratiquer plusieurs autres reglemens semblables, dont l'observation seroit capable de bannir une infinité de crimes. Ceux qui peuvent ou les introduire, ou les maintenir, y sont donc indispensablement obligez; & les Seigneurs le peuvent lorsqu'ils sont autorisez par les loix du royaume. Ainsi lorsqu'ils ne s'acquittent pas de cette obligation ; qu'ils ne veillent pas sur les officiers ; qu'ils ne les appuyent pas ; qu'ils en choisissent de

corrompus, d'incapables, de foibles qui n'ont ni zele ni vigueur, ils ont sujet de se croire coupables devant Dieu de tous les crimes ausquels ils ont dû remedier.

Mais cette multitude de péchez dont les Grands se trouvent accablez par la part qu'ils prennent à ceux des autres qu'ils negligent d'empêcher, est encore infiniment plus grande dans les choses Ecclesiastiques, dont les Princes & les Grands sont souvent chargez, ou par la nomination de plusieurs Benefices Ecclesiastiques, & de plusieurs charges Pastorales, ou par les sollicitations qu'ils font pour les faire donner à ceux qui leur appartiennent. Un mauvais Pasteur est coupable de tous les sacrileges que commettent les mauvais Prêtres qu'il employe : de tous scandales qu'ils causent ; & de tous les crimes des peuples qu'ils auroient pû empêcher. C'est-à-dire ; qu'il se commet peu de crimes dans une ville, qui ne soient imputez aux Pasteurs negligens & vicieux. Mais si les crimes des peuples sont imputez aux Pasteurs, qui doute que les crimes des peuples & des Pasteurs

ne soient imputez à ceux qui les ont nommez, ou qui les ont fait nommer par leur sollicitation & par leur credit? Il ne faut sur cela que consulter les lumieres les plus ordinaires du sens commun: car si le Gouverneur d'une place importante, à qui le Roi auroit donné le pouvoir de choisir tous les officiers inferieurs qui servent sous lui à la défense de cette place, au lieu de confier ces emplois à des gens de cœur, & de ne considerer dans le choix qu'il en feroit, que le service du Roi, n'y consideroit au contraire que son propre interêt, & ne les donnoit qu'à des gens sans experience & sans courage, qui la laissassent prendre par les ennemis, n'est-il pas vrai que le Roi auroit droit de traiter ce Gouverneur de serviteur traître & infidelle? Combien Dieu le fera t-il donc avec plus de justice à l'égard de ceux qui ayant à remplir des charges Pastorales, c'est-à dire, à donner des chefs aux Chrétiens pour les garantir des attaques du démon, & pour les conduire au ciel, les confient à des personnes qui n'ont aucune experience dans cette guerre spirituelle qu'ils sont obligez

de faire à toutes les puissances des tenebres, qui sont plûtôt d'intelligence avec elles ; & qui bien loin de conduire les peuples dans le chemin du salut , marchent eux-mêmes dans le chemin de la mort, & y attirent les autres par leur exemple ?

Il seroit donc à desirer que tous les Grands qui sont obligez de pourvoir à des charges Pastorales , eussent continuellement devant les yeux ce que saint Chrysostome dit en particulier à l'égard de ceux qui contribuent par des vûës humaines à établir des Evêques indignes : *S'il arrive*, dit-il , *pour ne parler que de ce que l'on voit tous les jours , que l'on éleve à l'Episcopat une personne qui en est indigne , ou par la consideration de l'amitié que l'on a pour lui ; ou par quelqu'autre raison ; quel supplice ne s'attire - t - on point par ce mauvais choix ? On n'est pas seulement la cause de la perte d'une infinité d'ames qui perissent par la faute de cet homme indigne : mais on lui donne aussi l'occasion de tous les péchez qu'il commet dans l'administration de sa charge. Ainsi celui qui est auteur de sa promotion , se rend cou-*

*pable de tous les pécheʒ qui seront commis, & par ce mauvais Pasteur, & par les peuples qui lui sont soumis. Que si celui qui scandalize une seule ame, se rend en cela si criminel, qu'il vaudroit mieux, selon l'Ecriture, qu'on lui attachât au cou une meule de moulin, & que l'on le jettât dans la mer; à quoi doit s'attendre un homme qui scandalize tant d'ames?*

Il est vrai que le choix aux Benefices qui n'ont point charge d'ames, n'a pas de si grandes & de si funestes suites. Il ne faut pas s'imaginer neanmoins qu'il soit permis d'en disposer selon ses inclinations, & par d'autres considerations que celles de servir Dieu. C'est toûjours un bien consacré à Dieu, & destiné pour l'entretien de ceux qui servent effectivement l'Eglise, & qui ménent une vie conforme à leur vocation: & par consequent quand on les donne, ou que l'on les fait donner à des personnes dont la vie est toute seculiere, & qui ne les recherchent que pour les employer à leur luxe & à leurs divertissemens, & pour vivre d'une maniere éloignée de la modestie Ecclesiastique, tous les

crimes qu'ils commettent dans la difpenfation de ces biens, retombent fur ceux qui les ont choifis pour cette adminiftration, fans s'informer s'ils étoient difpofez de s'en acquiter, & s'ils en fçavoient même les obligations.

Si l'on joint à tous ces devoirs ceux qui naiffent du pouvoir que les Grands ont de remedier à divers defordres dans les grands emplois qu'ils ont: Si l'on y ajoûte ce qu'ils pourroient faire pour bannir par leur autorité, par leurs paroles, & par leur exemple, le luxe, le blafphême, les débauches, le jeu, le libertinage, & un grand nombre d'autres fources de defordres & de crimes, & que l'on regle tout cela par ces deux principes, que les Grands font obligez de faire tout ce qu'ils peuvent, & que l'omiffion de ces devoirs les rend coupables de tous les crimes qu'ils n'auront pas empêchez, on fe formera quelque idée des effroyables dangers de ce miniftere.

Cependant tout cet amas de pechez dont ils fe chargent fans le fçavoir, ne fe fait point fentir pendant leur vie. Le bruit qui fe fait autour d'eux les étourdit,

étourdit, & les objets exterieurs qui les jettent hors d'eux-mêmes, les empêchent de les voir. Ce sont comme des montagnes suspenduës au-dessus de leurs têtes que la misericorde de Dieu soûtient encore pour leur donner lieu de se reconnoître. Mais au moment de leur mort, toutes ces montagnes fondront tout d'un-coup sur eux, & tous les objets qui les occupoient disparoissant à leurs yeux, ils ne se verront plus environnez que d'un nombre infini de gens, qui leur reprocheront, ou les injustices qu'ils auront souffertes, ou les crimes où ils auront été engagez par le mauvais usage qu'ils auront fait de leur ministere.

---

## CHAPITRE IV.

### *Que l'état des Grands est un obstacle à connoître leurs devoirs.*

CE qu'il y a de plus terrible dans la condition des Grands, est qu'en les obligeant à tous ces devoirs, elle leur sert d'obstacle à les recon-

noître, &elle les empêche de s'en acquitter, lors même qu'ils les connoissent. Le fondement de leur état est qu'ils ne sont point à eux, mais aux peuples, que la grandeur & l'autorité ne leur est point donnée pour en jouir & pour s'y plaire; mais afin de s'en servir pour le bien de ceux qui leur sont soumis. Mais qu'il est difficile de faire entrer ce sentiment dans l'ame de ceux qui sont nez dans les richesses & dans les honneurs ! L'inclination des hommes corrompus est de rapporter tout à eux, & de se rendre le centre de tout. C'est une tyrannie naturelle que le péché a gravée au plus profond de leur cœur. Mais les personnes de basse naissance ne peuvent pas facilement l'exercer, parceque les autres ne leur cedent pas. Ils sont continuellement avertis par la resistance que l'on fait à leurs desirs, que les autres hommes ne sont pas faits pour eux. Il en est tout-au-contraire des Grands, & principalement de ceux qui le sont par leur naissance. Cette grandeur fait que dés leur jeunesse ils sont accoûtumez à voir que tout le monde leur cede & se rend à

leurs inclinations, & cela leur persuade insensiblement que tous ces gens qui leur témoignent tant de déference & tant de respect, ne sont nez que pour eux; & pour contribuer, ou à leur divertissement, ou à leur grandeur. Ainsi ils croyent n'avoir autre chose à faire qu'à en jouir & à travailler à l'augmenter, en faisant servir à cette fin toutes les personnes qui sont dans leur dépendance : & il ne leur vient presque jamais dans l'esprit que cette geandeur, & tous ces autres biens qu'ils possedent, ne sont au-contraire destinez par l'ordre de Dieu, que pour servir ceux qui leur sont assujettis.

Aussi l'on voit ordinairement que les Grands qui ont les vices des Grands, sont tellement occupez de leur grandeur, & que toutes leurs pensées se renferment tellement en eux-mêmes, qu'ils ne rendent presque jamais aucun service gratuit à personne. Ils sont avares de leur recommandation comme de leur bien, depeur que s'ils obtenoient quelques graces pour les autres, on ne leur en tînt compte sur celles qu'ils esperent

pour eux-mêmes : ce qui fait que leurs plus intimes amis n'osent leur demander leur faveur dans leur affaire, à moins qu'ils ne l'ayent achetée par des services réels, & que ce soit plûtôt une récompense qu'une grace. Ainsi ils sont veritablement trafic de leur credit & de leurs paroles. Et l'on peut dire, sans leur faire tort, qu'ils ne sont que des marchands d'une condition plus relevée.

La connoissance des autres veritez qui leur sont necessaires pour s'acquitter de leurs devoirs, ne leur est pas moins difficile à acquerir. Ils les haïssent toutes naturellement, parcequ'elles les incommodent dans leurs passions. Ce sont de liens qui les mettent à l'étroit, qui les troublent dans leurs plaisirs, & qui leur rendent leur grandeur presque inutile. Ainsi la corruption de leur cœur les en éloigne, & cette corruption est favorisée par tous les objets qui les environnent. Chacun sçait qu'ils n'aiment pas la verité qui les rabaisse, & qu'ils aiment le mensonge qui les flatte ; & ainsi on s'efforce à l'envi de les tromper, parce qu'on s'aime plus que l'on ne les aime

Il est vrai qu'il se mêle quelque chose de cette mauvaise complaisance dans la conduite que l'on tient à l'égard de tout le monde ; mais on en a neanmoins infiniment davantage pour les Grands que pour les autres : car l'interêt augmente le desir de plaire, & la crainte de déplaire, à proportion que ceux avec qui on traite, sont plus capables ou de servir, ou de nuire, c'est-à-dire, qu'ils sont plus grands. Et par-là il est visible que tout degré de grandeur est un obstacle à la verité, & que vouloir s'élever plus haut dans le monde, c'est vouloir que la verité ait plus de peine à se faire entendre à nous.

Mais ce n'est pas seulement la cupidité qui cache la verité aux Grands, la prudence même est obligée souvent de la couvrir, ou du moins de la temperer, afin de la proportionner à leur foiblesse. Car la complaisance continuelle de ceux qui les environnent, ayant produit dans leur esprit une délicatesse qui les rend incapables de souffrir la verité dans sa pureté & dans sa force, il faut par necessité ne leur en montrer qu'une partie, & leur faire

plûtôt entrevoir les choses, que de les leur proposer expressément. On parle quelquefois sincerement & avec ouverture aux personnes du commun; mais qui l'oseroit faire à l'égard des Grands, & même qui le doit faire, à moins qu'ils ne témoignent eux-mêmes de les desirer ? La verité cherche quelquefois les petits, & elle se présente à eux sans qu'ils la demandent; mais il faut que les Grands la cherchent avec grand soin, & qu'ils aillent au-devant d'elle, s'ils la veulent trouver en ce monde.

---

## CHAPITRE V.

*Combien l'état des Grands leur rend la pratique de leurs devoirs difficile.*

S'IL est si difficile aux Grands de connoître leurs devoirs, il ne l'est pas moins de s'en acquitter aprés les avoir connus. Car de quelle force n'ont-ils pas besoin pour surmonter toutes les passions injustes des hommes, qui s'y opposent, & qui sont

en cela favorisez par leurs propres passions. S'ils sont chargez, par exemple, de la distribution de quelques Benefices, & qu'ils y veuillent suivre les loix de l'Eglise, quels obstacles n'y trouvent-ils point ? Il faut rebuter ceux qui s'en croiroient obligez, & aller chercher des gens qui se croiront au-contraire obligez qu'on ne pensât point à eux.

Il faut qu'ils cherchent non ceux qui leur font la cour dans l'esperance de les obtenir ; mais ceux qu'ils ne connoissent pas, ou qui tâchent de se cacher pour éviter qu'on ne les choisisse. Les Grands auroient-ils jamais recherché la nomination d'aucun Benefice pour n'en user qu'à ces conditions ? & neanmoinr ils n'en peuvent user legitimement qu'avec ces conditions.

Ces difficultez qui naissent de leur condition, ne sont pas moins sensibles à l'égard des devoirs communs du Christianisme, ausquels ils ne sont pas moins obligez que les autres. Car il faut considerer que comme étant Grands, ils ne laissent pas d'être hommes, les devoirs de leur

condition ne les dispensent pas des devoirs & des suites de la condition commune des hommes. Ils sont hommes pécheurs ; c'est-à-dire, pleins de corruption, de miseres, de tenebres, & de playes interieures. Ils doivent connoître ces playes ; ils y doivent remedier. Ils sont orgueilleux ; ils ont besoin de s'humilier. Ils sont voluptueux, ils ont besoin de se mortifier. Ils sont attachez aux biens du monde, ils ont besoin de s'en détacher. Ils sont tous hors d'eux-mêmes & tous dissipez, ils ont besoin de se recueillir. Le moyen ordinaire de se guerir de ces maladies, est de se priver des choses qui les causent & qui les nourrissent. Mais c'est ce que leur condition ne leur permet pas. Ils ne peuvent se séparer ni de leur richesses, ni de leurs honneurs, ni de leur pompe. Ils sont peu en état de pratiquer la mortification, & encore moins la retraite. Ils ont mille engagemens qui les attirent au-dehors Cependant il faut guerir ou perir. Et ne pouvant guerir par la maniere ordinaire, il faut qu'ils guerissent d'une maniere extrordinaire,

& en quelque ſorte miraculeuſe dans l'ordre même de la grace. Il faut qu'ils ſoient humbles dans les honneurs, pauvres dans les richeſſes, pénetrez de leur miſere dans leur bonheur apparent. Ainſi au-lieu que les autres ſoûtiennent par les exercices exterieurs la foibleſſe de leur eſprit & de leur vertu, il faut que les Grands au contraire ſurmontent par la force de leur eſprit & de leur vertu tous les empêchemens exterieurs.

Ils ne ſçauroient être dans la veritable diſpoſition que Dieu leur demande, & que la raiſon exige d'eux, s'ils ne ſe conſiderent dans trois ordres differens; dans l'ordre exterieur, dans l'ordre naturel, & dans l'ordre interieur qui dépend de la vertu. Selon l'ordre exterieur, ils ſont plus que les autres: Selon l'ordre naturel, ils ſont entierement égaux aux autres: Et ſelon l'ordre interieur, ils ſont obligez par humilité de ſe mettre au-deſſous des autres. Les ſentimens qui naiſſent de ces trois ordres doivent ſubſiſter enſemble; & s'ils ſont obligez, pour conſerver l'ordre exterieur, de ſe tenir dans le rang qui

leur appartient selon le monde, ils ne doivent pas laisser pour cela de se tenir dans une égalité parfaite avec le reste des hommes, qui les rende doux, compatissans & charitables envers tous ; & ils ne sont pas de même dispensez de reconnoître que peut-être leurs péchez & leurs défauts le font regarder de Dieu & des Anges comme les derniers des hommes. On ne sçauroit nier qu'ils ne soient obligez d'être dans ces dispositions ; mais qu'il est difficile de les allier ensemble ! L'esprit de l'homme est si étroit qu'il ne faut presque rien pour le remplir. Ainsi il arrive d'ordinaire que la qualité de Grand leur fait presque oublier qu'ils sont hommes, & encore plus qu'ils sont pécheurs. Ils ne se regardent presque jamais que par l'ordre exterieur, par leurs richesses, par leur noblesse, par leurs charges ; & ils ne regardent de même les autres hommes que par ce qui les rabaisse au-dessous d'eux. C'est une illusion qui naît comme naturellement de cet état, & qui ne se peut dissiper que par une grace extraordinaire qui les fasse rentrer en

eux-mêmes en même temps qu'ils sont attirez au-dehors avec tant de violence.

Quel moyen d'être environné de biens & d'honneurs, & de ne s'en rien attribuer ; de les regarder toûjours comme n'étant point à soi, & comme servant seulement à son ministere? Si les Grands n'avoient point de passion pour toutes ces choses, l'usage legitime leur en seroit plus facile ; mais ils en sont pleins, ils les ont même plus violentes que les autres. Ils sont remplis de concupiscence pour les richesses, pour l'éclat, pour les plaisirs ; & ces richesses, cet éclat, ces plaisirs se présentent incessamment à eux. Ils ne peuvent pas s'en priver absolument comme les autres ; cependant il leur est aussi défendu qu'aux autres de s'y arrêter, d'en jouir, & de s'y plaire. Qui est-ce, dit l'Ecriture, qui peut toucher de la poix sans se souiller ? *Quis picem tangit, & non inquinabitur ab ea ?* Qui peut boire de ce vin délicieux sans s'en enivrer? La raison ne nous fait point d'autre réponse, sinon que cela paroît impossible ; & il faut avoir recours à la foi-

pour ne pas deſeſperer abſolument.

Que ſi ces difficultez ſont trés grandes pour ceux mêmes à qui l'âge & l'experience ont pû faire ſentir le néant & la vanité du monde, & de tout ce qui flatte l'eſprit & les ſens; & qui ayant éprouvé les amertumes qui ſont mêlées avec les douceurs qu'il nous préſente, ont pû en concevoir quelque ſorte de dégoût, que ſera-ce pour ceux qui commencent de les goûter; qui n'ont encore aucune experience des miſeres attachées à tous les plaiſirs; qui ont peu de connoiſſance des devoirs du Chriſtianiſme, & peu de vûë de leurs dangers; qui ont le cœur ouvert à tous les objets des ſens qui ſont propres à attirer l'eſtime des hommes; & qui la deſirent avec paſſion; qui plaiſent au monde, & à qui le monde plaît; qui ſont entraînez vers le vice par mille tentations & exterieures & interieures; & qui ont à combattre en même-temps les plus violens efforts de leur propre corruption, les charmes les plus attirans du monde, & les plus dangereux artifices des démons?

On peut conclure de tout cela, que

comme la vie des monaſteres eſt une vie formée par des Saints pour aller plus facilement au Ciel, la vie que les Grands ménent d'ordinaire à la Cour, eſt une vie formée pour aller trés-facilement en enfer. Et il n'y a qu'à étendre la comparaiſon pour reconnoître qu'elle eſt parfaitement juſte. Les facilitez de ſe ſauver que les Saints ont procurées à ceux qui vivent dans des monaſteres bien reglez, conſiſtent en ce qu'ils ont, autant qu'ils ont pû, fermé toutes les portes au diable, & ouvert toutes les portes de la grace. Ils ont banni les plaiſirs par les auſteritez, l'avarice par la pauvreté, l'oiſiveté par le travail, l'orgueil par. l'obeïſſance & l'humilité. Ils ont appliqué les hommes à la lecture, à la priere, au ſilence, afin de donner entrée à la verité & à la grace. Ils ont tâché que toutes choſes portaſſent à Dieu & détruiſiſſent l'eſprit du monde.

La vie de la Cour eſt dreſſée ſur le même modelle, mais dans une fin toute contraire. Elle eſt toute compoſée de ce qui donne entrée au péché, comme l'oiſiveté, le divertiſſement,

la conversation des hommes avec les femmes, les mauvais discours, les maximes de libertinage, d'interêt, d'ambition, de colere, de vengeance, & tout ce qui excite les passions. On a tâché d'en bannir tout ce qui porte à Dieu, & à rentrer en soi-même, comme la retraite, la lecture, la priere, les bons exemples, l'occupation legitime & utile.

Que faut-il donc que les Grands fassent pour se garantir de ce danger? Prendront-ils-part à cette vie? Mais s'ils s'y abandonuent, les voilà perdus par cette vie même; car on ne doit pas prétendre de se sauver dans une vie toute d'oisiveté, de divertissement, de jeu, de passion. Tâcheront-ils d'y apporter quelque temperament, de donner qulque chose au monde, sans s'y laisser tout-à-fait aller? Mais le monde souffrira-t-il ce partage, & ne les traitera-t-il point de ridicules? Il faudra donc le choquer en mille occasions: ce qui demande une extrême force. Mais quelques grandes que soient ces difficultez, il faut que les Grands se resolvent de les surmonter en demeurant dans le monde, puis-

qu'il n'y a point de necessité qui ne doive ceder au danger de se perdre pour l'éternité, comme dit Tertullien *Quacumque necessitas minor est, periculo tanto comparata.*

---

## CHAPITRE VI.

### *Etat de Grandeur contraire à l'instinct du Christianisme.*

TOut cela fait voir que l'état des Grands est un état violent pour des Chrétiens, & qu'il est contraire au premier instinct que l'esprit de Dieu inspire aux ames qu'il touche. Car cet instinct est un instinct de crainte qui tend à s'éloigner des tentations.

C'est un instinct qui porte à l'imitation de la vie de JESUS-CHRIST sur la terre, qui a été toute contraire dans l'exterieur, à celle des Grands. Et comme cet instinct demeure dans les Grands, lorsqu'ils sont veritablement Chrétiens, il faut par necessité qu'il produise en eux un combat & une opposition interieure contre les servitudes ausquelles leur condition

les engage, qui les fasse crier avec Job : *Quare data est misero lux & vita his qui in amaritudine sunt* ? Pourquoi faut-il, Seigneur, qu'une ame qui devoit être toute penetrée du sentiment de sa bassesse & de sa misere, se trouve dans l'éclat & dans les honneurs, & qu'elle soit environnée d'une troupe de gens qui lui veulent persuader qu'elle est heureuse? Pourquoi faut-il qu'elle commande aux autres, elle qui devroit être assujettie à toutes les créatures ? Pourquoi faut-il qu'elle jouisse des biens du monde, elle qui devroit être toute plongée dans l'amertume de la pénitence ?

Il est si vrai que l'état de grandeur est contraire par lui-même à cet instinct que l'esprit de Dieu forme dans le cœur de tous les veritables Chrétiens, qu'il n'y a point presque de vertu chrétienne à laquelle il n'ait quelque opposition, & dont il ne nous éloigne de soi-même.

Il est contraire à l'esprit de foi, puisque la foi nous separe des choses présentes & visibles pour nous attacher aux choses invisibles & éternelles : & la grandeur au-contraire nous attache

aux choses visibles & temporelles, en les approchant de nous, & en nous forçant de les voir & de les sentir dans ce qu'elles ont de plus éclatant & de plus délicieux.

Il est contraire à l'esperance chrétienne, parceque cette vertu nous fait mettre notre confiance & notre appui en Dieu seul, au-lieu que la grandeur porte d'elle-même à mettre son appui & sa confiance dans les richesses, selon ce que dit le Sage : *La forteresse du riche*, c'est-à dire son soûtien & l'objet de son esperance, *consiste dans ses richesses* SUBSTANTIA *divitis urbs fortitudinis ejus.* Ce qui fait aussi que S-Paul recommande particulierement aux riches du monde, de ne mettre pas leur esperance dans des richesses incertaines : *Neque sperare in incerto divitiarum*, parcequ'il sçavoit que c'étoit-là la pente, où le poids même des richesses les portoit.

Il est contraire à l'esprit de charité, parceque la charité ne se regarde point elle-même, & qu'elle se rapporte toute aux autres ; au lieu que l'instinct de la grandeur est de ne regarder que soi, & de rapporter toute choses à soi.

Enfin il est contraire à l'esprit de recueillement, par la dissipation continuelle où il engage ; à l'esprit de pénitence par les plaisirs qu'il fournit; à l'esprit de pauvreté par l'abondance des biens du monde qui l'accompagne ; & à l'esprit d'humilité par les objets d'ambition & d'orgueil qu'il présente sans cesse à l'esprit.

Que si l'état des Grands est tel que nous l'avons representé, il est clair qu'il peut bien être souffert lorsque Dieu nous l'impose, qu'il peut être accepté par soumission à sa volonté ; mais qu'il ne peut être recherché volontairement sans présomption & sans imprudence. Il faut que ce soit la vûë de l'ordre de Dieu & de sa volonté qui nous y console, comme c'est sa grace qui nous y doit soûtenir. C'est pourquoi l'Ecriture, en nous marquant à quoi nous nous devons porter de nous-mêmes, nous avertit qu'il ne faut pas demander à Dieu les grandes charges, ni les grands emplois : *Noli quærere à Domino Ducatum, neque à Rege Cathedram honoris.* Elle nous avertit de n'exposer pas nos fautes aux yeux du peuple, en nous

chargeant de le gouverner : *Non pecces in multitudine civitatis , neque te immittas in populum.*

---

## CHAPITRE VII.

### *Que les Grands ont besoin de la plûpart des vertus dans un degré heroïque.*

QUELQUES grands que soient ces dangers qui sont attachez à la grandeur, ceux qui s'en trouvent chargez par l'ordre de Dieu, ne doivent pas pour cela perdre courage. Dieu peut aussi facilement leur faire surmonter les plus grandes difficultez que les moindres. Il sauve, comme dit l'Ecriture, aussi-bien avec peu de forces, qu'avec des troupes innombrables ; & dans le tresor infini de ses graces, il en a de proportionnées à tous nos besoins. Mais pour obtenir même ces graces proportionnées, il faut que les Grands connoissent la grandeur de leurs besoins, & qu'ils sçachent que les graces communes n'y suffisent pas.

La foi commune, par exemple, qui suffit pour détacher un homme de mediocre condition des petits biens qu'il possede, ne suffit pas pour séparer les Grands de l'impression de tant de grands objets qu'ils ont continuellement devant les yeux. Il leur faut une foi trés-vive, trés-agissante, trés-éclairée, qui efface tout ce faux éclat des biens temporels, & qui leur en découvre le néant & la vanité. Et ils ont besoin de même d'une esperance trés-ferme & trés-solide, puisqu'il faut qu'elle ne soit point ébranlée par les grands secousses ausquelles ils sont exposez, & qu'elle resiste à tous les vents & à toutes les tempêtes du monde.

Ils ont besoin d'une charité & d'une force trés-extraodinaire, & qui approche en quelque sorte de celle des Martyrs, puisqu'elle les doit rendre toûjours prêts à perdre toutes choses pour l'interêt de la justice & du prochain. Ceux que Dieu tient dans l'obscurité ne sont pas exposez à ces grandes épreuves de tout perdre, ou de perdre Dieu; mais les Grands y sont continuellement expo-

ſez, & ils y doivent être toûjours préparez. Il faut que leur fortune & leur grandeur ne tiennent à rien, & qu'elles ſoient continuellement dans leurs mains, en attendant que Dieu leur préſente quelque occaſion de les perdre pour ſon ſervice.

Si les devoirs auſquels ils ſont obligez étoient toûjours clairs, il ſeroit bien plus facile de les accomplir en prenant reſolution de ſe perdre dans le monde une fois pour toutes, ce qui n'eſt pas ſi grande choſe. Mais la difficulté conſiſte en ce qu'ils ſont ſouvent fort obſcurs. S'il faut perdre ſa fortune & ſa grandeur pour l'interêt de Dieu, il ne la faut pas prodiguer témerairement ſur un caprice, lorſque Dieu ne le demande pas. Il y a beaucoup de choſes qu'il faut tolerer pour ſe reſerver aux grandes occaſions. La condeſcendance Chretienne n'eſt pas moins une vertu, que le zele & la fermeté. Et s'il faut éviter la lâcheté qui fait trahir la juſtice, il ne faut pas moins s'éloigner d'une certaine generoſité humaine qui ſe précipite ſans utilité dans le danger. Rien n'eſt plus dif-

ficile que de faire ce diſcernement : car ſous prétexte de condeſcendance on ſouffre toûjours l'oppreſſion de la juſtice : & ſi l'on ne veut rien ſouffrir on ſe rend en moins de rien inutile. Il faut donc ſouffrir quelque choſe , & ne pas tout ſouffrir. Mais qui trouvera les juſtes bornes, & le temperament raiſonnable que l'on doit garder en cela ? On ne peut ſans une trés-grande lumiere ; & cette lumiere ne s'obtient que par de grandes prieres , non-plus que la force neceſſaire pour ſuivre & pour executer ce qu'elle dicte. De ſorte, que l'on peut dire des Grands en quelque ſorte ce que ſaint Gregoire diſoit des Paſteurs, Qu'il faut qu'ils ſoient les plus éminens dans l'action , & les plus élevez dans la contemplation.

Enfin , la patience neceſſaire aux Grands pour ſouffrir les accidens auſquels leur condition les expoſe , eſt encore beaucoup au-deſſus de celle qui ſuffit au commun du monde : & l'on peut dire qu'il faut qu'ils y ſuccombent s'ils ne ſont plus patiens que les autres hommes. Leur ame eſt devenuë par l'accoûtumance plus de-

licate & plus sensible que celle des autres : & cependant ils sont beaucoup plus en bette aux grandes disgraces : on les trouve par-tout, & on leur peut nuire en mille manieres. Il n'arrive que trop souvent que ceux qui ont plus de credit se plaisent à rabaisser ceux que leur naissance & leur merite devroient élever au-dessus d'eux. Il n'y a rien sans doute de plus dur & de plus sensible, que ce traitement, ni qui porte davantage à l'impatience & à la colere. Cependant tous les remepes qu'on y pourroit apporter par la force sont funestes, injustes & criminels. Il n'y en a point d'autre que la soufrance : & si cette souffrance est chrétienne & humble, elle ne peut être l'effet que d'une trés-grande patience & d'une extrême sagesse.

## CHAPITRE VIII.

*Que tout ce qui montre combien il est difficile aux Grands de vivre chrétiennement, fait voir l'éminence de la vertu de ceux qui satisfont aux devoirs du Christianisme malgré toutes ces difficultez.*

MAIS si pour satisfaire aux devoirs de la grandeur, & pour vaincre les obstacles qu'elle y apporte, on a besoin de tant de graces, & d'un si haut degré de vertu, la raison nous oblige de conclure, que les Grands qui satisfont en effet, & qui surmontent tous les obstacles de leur condition, possedent ce degré de vertu si éminent. Et c'est ce qui a porté les Saints à relever par des éloges extraordinaires les personnes de grande qualité qui ont honoré l'Eglise par leur pieté. Ils sçavoient assez que dans cette ligne infinie de nôtre durée, qui s'étend du premier moment de nôtre être jusques à l'éternité, la distinction des conditions n'a lieu que dans

dans un atome imperceptible qui est l'espace de nôtre vie, & que dans tout le reste de ces temps infinis qui la doivent suivre, il n'y aura plus d'autre difference entre les hommes que celle qui vient de la difference de leurs merites. Mais ils mesuroient la vertu des Grands par la grandeur des empêchemens que la grace leur avoit fait vaincre. C'est pour cette raison que saint Paulin fut comblé de louanges durant sa vie par les plus grands Saints de son temps, & qu'il s'est plû lui-même à relever la vertu de l'illustre Melanie, dont il décrit l'arrivée en Italie dans une de ses lettres d'une maniere si édifiante. Quels éloges n'a-t-on point donné de même à l'Empereur Theodose pour avoir fait ce que cent mille pénitens ont fait aussi bien que lui; parcequ'on supposoit qu'un Empereur avoit besoin d'une plus grande vertu que les autres pour embrasser la pénitence comme les autres?

Ce n'est donc point par une complaisance humàine, mais par une lumiere spirituelle que les Saints ont témoigné une estime particuliere pour la vertu des Grands. Ils les ont re-

gardez avec raison comme des trophées de la grace de Jesus-Christ, & comme étant plus capables que personne d'en faire connoître la force. En effet qu'y a-t-il de plus admirable que de voir que Dieu grave par son esprit l'humilité dans des cœurs, que toutes choses portoient à l'orgueil; qu'il leur fasse entendre sa voix malgré le bruit & le tumulte dans lequel ils vivent, & qu'il les preserve de la corruption du monde, pendant qu'ils respirent un air si contagieux? Quelle chaleur interieure ne doivent-ils point avoir, puisqu'elle est capable de resister au froid mortel que la vie qu'ils menent dans le monde produiroit dans tous les autres? Il y a si loin de la vie de la Cour à la vie Chrétienne, qu'on doit juger que ceux qui ont fait ce voyage ont beaucoup de force. Que s'ils paroissent quelquefois plus las que ceux qui vivent dans la retraite, ce n'est pas qu'ils ayent moins de vigueur; mais c'est qu'ils ont fait plus de chemin. Ainsi ceux qui n'ont presque rien quitté pour Dieu, & qui ne perdent rien en le servant, ont raison de s'humilier par l'exemple des Grands, & de

se confondre dans leur lâcheté, en considerant les violances que les Grands sont obligez de se faire pour surmonter les empêchemens dont ils sont environnez.

C'est aussi dans cette vûë que l'Eglise prend plaisir de proposer au commun du monde la vertu des Grands, comme étant plus capable de faire impression sur leur esprit que celle des autres. Car il est certain que rien n'est plus propre pour confondre l'orgueil, la délicatesse & l'impenitence des petits, que l'humilité, la mortification & la pénitence des Grands. Leur exemple a une efficace toute particuliere, & leur grandeur n'a pas moins de force pour inspirer la vertu, qu'elle en a pour autoriser le vice. On est disposé à la regarder avec admiration & l'on se porte facilement à imiter ce que l'on admire : c'est pourquoi il est juste que l'Egise se serve d'eux pour le bien, comme le démon se servoit d'eux pour le mal, & qu'elle en fasse des instrumens de salut, comme il en faisoit des instrumens de damnation.

Non; seulement on ne doit pas avoir

beaucoup d'estime pour leur vertu ; mais il est juste d'avoir pour eux une reconnoissance particuliere, & durant leur vie & après leur mort. Et l'on peut dire qu'il n'y a point de personnes à qui les prieres de l'Eglise soient plus dûës & puissent être plus utiles. Car si selon la doctrine de saint Augustin, tout ce que les vivans font pour les morts ne leur sert qu'à proportion qu'ils ont merité par leurs actions, que ce qu'on feroit pour eux leur servît après leur mort, les Grands qui ont protegé l'Eglise durant leur vie meritent que l'Eglise prie pour eux avec d'autant plus de zele, qu'elle a plus de sujet d'esperer d'obtenir l'effet de ses prieres de la misericorde de Dieu.



# DISCOURS
## DE FEU
# M. PASCAL,
## SUR LA CONDITION
# DES GRANDS.

UNE des choses sur laquelle feu Monsieur Pascal avoit plus de vûës, étoit l'instruction d'un Prince que l'on tâcheroit d'élever de la maniere la plus proportionnée à l'état où Dieu l'appelle, & la plus propre pour le rendre capable d'en remplir tous les devoirs & d'en éviter tous les dangers. On lui a souvent oui dire, qu'il n'y avoit rien à quoi il desirât plus de

contribuer, pourvû qu'il y fût bien engagé ; & qu'il sacrifieroit volontiers sa vie pour une chose si importante. Et comme il voit accoûtumé d'écrire les pensées qui lui venoient sur les sujets dont il avoit l'esprit occupé, ceux qui l'ont connu se sont étonnez de n'avoir rien trouvé dans celles qui sont restées de lui, qui regardât expressement cette matiere, quoique l'on puisse dire en un sens qu'elles la regardent toutes, n'y ayant gueres de livres qui puissent plus servir à former l'esprit d'un Prince, que le recueil que l'on en a fait.

Il faut donc, ou que ce qu'il a écrit de cette matiere ait été perdu, ou qu'ayant ces pensées extrémement présentes il ait negligé de les écrire. Et comme par l'une & l'autre cause le public s'en trouve également privé, il est venu dans l'esprit d'une personne qui a assisté à trois discours assez courts, qu'il fit en divers temps à un enfant de grande qualité, & dont l'esprit qui étoit extrémement avancé étoit déja capable des veritez les plus fortes, d'écrire neuf ou dix ans aprés ce qu'il en a retenu. Or quoi qu'aprés

un assez long-temps il ne puisse pas dire que ce soient les propres paroles dont M. Pascal se servit alors : neanmoins tout ce qu'il disoit faisoit une impression si vive sur l'esprit, qu'il n'étoit pas possible de l'oublier. Et ainsi il peut assûrer que ce sont au-moins ses pensées & ses sentimens.

Ces trois petits discours avoient pour but de remedier à trois défauts ausquels la grandeur porte d'elle même ceux qui y sont nez. Le premier, de se méconnoître eux-mêmes en s'imaginant que tous ces biens, dont ils jouissent, leur sont dûs, & font comme partie de leur être ; ce qui fait qu'ils ne se considerent jamais dans l'égalité naturelle qu'ils ont avec tous les autres hommes.

Le second est, qu'ils se remplissent tellement de ces avantages exterieurs dont ils se trouvent maîtres, qu'ils n'ont aucun égard à toutes les qualitez plus réelles & plus estimables ; qu'ils ne tâchent point de les acquerir, & qu'ils s'imaginent que la seule qualité de Grand merite toute sorte de respect, & n'a pas besoin d'être

soûtenuë par celles de l'esprit & de la vertu.

Le troisiéme est, que la condition des Grands étant jointe à la licence & au pouvoir de satisfaire ses inclinations, elle en porte plusieurs à des emportemens déraisonnables & à des déreglemens bas. De sorte qu'au lieu de mettre leur grandeur à servir les hommes, ils la font consister à les traiter avec insolence, & à s'abandonner à toute sorte d'excés.

Ce sont ces trois défauts que M. Pascal avoit en vûë, lorsqu'il fit en diverses rencontres les trois discours que nous rapporterons ici.

## I. DISCOURS.

Pour entrer dans la veritable connoissance de vôtre condition, considerez la dans cette image.

Un homme fut jetté par la tempête dans une île inconnuë, dont les habitans étoient en peine de trouver leur Roi qui s'étoit perdu : & comme il avoit par hazard beaucoup de ressemblance de corps & de visage avec ce Roi, il fut pris pour lui, & reconnu en cette qualité par tout

ce peuple. D'abord il ne sçavoit quel parti prendre ; mais il se resolut enfin de se prêter à sa bonne fortune. Il reçut donc tous les respects qu'on lui voulut rendre, & il se laissa traiter de Roi.

MAIS comme il ne pouvoit oublier sa conduite naturelle, il songeoit en même-temps qu'il recevoit ces respects, qu'il n'étoit pas ce Roi que ce peuple cherchoit, & que ce royaume ne lui appartenoit pas. Ainsi il avoit une double pensée, l'une par laquelle il agissoit en Roi, l'autre par laquelle il reconnoissoit son état veritable, & que ce n'étoit que le hazard qui l'avoit mis en place où il étoit; il cachoit cette derniere pensée, & il découvroit l'autre. C'étoit par la premiere qu'il traitoit avec le peuple, & par la derniere qu'il traitoit avec soi-même.

Ne vous imaginez pas que ce soit par un moindre hazard que vous possedez les richesses dont vous vous trouvez maître, que celui par lequel cet homme se trouvoit Roi. Vous n'y avez aucun droit de vous-même & par vôtre nature non plus que lui,

& non-seulement vous ne vous trouvez fils d'un Duc, mais vous ne vous trouvez au monde que par une infinité de hazards. Votre naissance dépend d'un mariage, ou plûtôt de tous les mariages de ceux dont vous descendez. Mais d'où dépendent ces mariages ? d'une visite faite par rencontre, d'un discours en l'air, de mille occasions imprévûës.

Vous tenez, dites-vous, vos richesses de vos ancêtres ; mais n'est-ce pas par mille hazards que vos ancêtres les ont acquises & qu'ils vous les ont conservées ; mille autres aussi habiles qu'eux, ou n'en ont pû acquerir, ou les ont perduës aprés les avoir acquises. Vous imaginez-vous aussi que ce soit par quelque loi naturelle que ces biens ont passé de vos ancêtres à vous ? Cela n'est pas veritable. Cet ordre n'est fondé que sur la seule volonté des legislateurs qui ont pû avoir de bonnes raisons, pour l'établir ; mais dont aucune certainement n'est prise d'un droit naturel que vous ayez sur ces choses. S'il leur avoit plû d'ordonner que ces biens aprés avoir été possedez par les pe-

res durant leur vie, retourneront à la republique après leur mort, vous n'auriez aucun ſujet de vous en plaindre.

Ainſi tout le titre par lequel vous poſſedez vôtre bien, n'eſt pas un titre fondé ſur la nature, mais ſur un établiſſement humain. Un autre tour d'imagination dans ceux qui ont fait les loix, vous auroit rendu pauvre ; & ce n'eſt que cette rencontre du hazard qui vous a fait naître avec la fantaſie des loix qui s'eſt trouvée favorable à vôtre égard, qui vous met en poſſeſſion de tous ces biens.

Je ne veux pas dire qu'ils ne vous appartiennent pas legitimement, & qu'il ſoit permis à un autre de vous les ravir ; car Dieu qui en eſt le maître, a permis aux Societez de faire des loix pour les partager : & quand ces loix ſont une fois établies, il eſt injuſte de les violer. C'eſt ce qui vous diſtingue un peu de cet homme, dont nous avons parlé, qui ne poſſederoit ſon royaume que par l'erreur du peuple ; parceque Dieu n'autoriſeroit pas cette poſſeſſion, & l'obligeroit à y renoncer, au lieu qu'il autoriſe la

vôtre ; mais ce qui vous est entierement commun avec lui, c'est que ce droit que vous y avez n'est point fondé, non plus que le sien, sur quelque qualité & sur quelque merite qui soit en vous, & qui vous en rende digne. Vôtre ame & vôtre corps sont d'eux-mêmes indifferens à l'état de Batelier, ou à celui de Duc ; & il n'y a nul lien naturel qui les attache à une condition plûtôt qu'à une autre.

Que s'ensuit-il de là ? Que vous devez avoir comme cet homme dont nous avons parlé, une double pensée ; & que si vous agissez exterieurement avec les hommes selon vôtre rang, vous devez reconnoître par une pensée plus cachée, mais plus veritable, que vous n'avez rien naturellement au-dessus d'eux. Si la pensée publique vous éleve au-dessus du commun des hommes, que l'autre vous abaisse & vous tienne dans une parfaite égalité avec tous les hommes, car c'est vôtre état naturel.

Le peuple qui vous admire, ne connoît pas peut-être ce secret. Il croit que la noblesse est une grandeur réelle, &

il considere presque les grands comme étant d'une autre nature que les autres. Ne leur découvrez pas cette erreur, si vous voulez; mais n'abusez pas de cette élevation avec insolence, & sur-tout ne vous méconnoissez pas vous-même, en croyant que vôtre être a quelque chose de plus élevé que celui des autres.

Que direz-vous de cet homme qui auroit été fait Roi par l'erreur du peuple, s'il venoit à oublier tellement sa condition naturelle, qu'il s'imaginât que ce royaume lui étoit dû, qu'il le meritoit, & qu'il lui appartenoit de droit? Vous admirez sa sottise & sa folie. Mais y en a-t-il moins dans les personnes de qualité, qui vivent dans un si étrange oubli de leur état naturel?

Que cet avis est important! Car tous les emportemens, toute la violence, & toute la fierté des Grands ne vient que de ce qu'ils ne connoissent point ce qu'ils sont, étant difficile que ceux qui se regarderoient interieurement comme égaux à tous les hommes, & qui seroient bien persuadez qu'ils n'ont rien en eux qui merite

ces petits avantages que Dieu leur a donnez au-dessus des autres, les traitassent avec insolence. Il faut s'oublier soi-même pour cela, & croire qu'on a quelque excellence réelle au-dessus d'eux; en quoi consiste cette illusion, que je tâche de vous découvrir.

## II. Discours.

Il est bon, Monsieur, que vous sçachiez ce que l'on vous doit, afin que vous ne prétendiez pas exiger des hommes ce qui ne vous seroit pas dû, car c'est une injustice visible & cependant elle est fort commune à ceux de vôtre condition, parcequ'ils en ignorent la nature.

Il y a dans le monde deux sortes de grandeurs; car il y a des grandeurs d'établissement & des grandeurs naturelles. Les grandeurs d'établissement dépendent de la volonté des hommes, qui ont crû avec raison devoir honnorer certains états, & y attacher certains respects. Les dignitez & la noblesse sont de ce genre. En un païs on honnore les nobles, en l'autre les roturiers: en celui-ci les aînez, en cet autre les cadets. Pourquoi

cela ? Parcequ'il a plû aux hommes. La chose étoit indifferente avant l'établissement : aprés l'établissement, elle devient juste, parcequ'il est injuste de la troubler.

Les grandeurs naturelles sont celles qui sont independantes de la fantaisie des hommes, parcequ'elles consistent dans des qualitez réelles & effectives de l'ame ou du corps, qui rendent l'un ou l'autre plus estimable, comme les sciences, la lumiere, l'esprit, la vertu, la santé, la force.

Nous devons quelque chose à l'une & à l'autre de ces grandeurs ; mais comme elles sont d'une nature differente, nous leur devons aussi differens respects. Aux grandeurs d'établissement, nous leur devons des respects d'établissement, c'est-à dire, de certaines ceremonies exterieures qui doivent être neanmoins accompagnées, comme nous l'avons montré, d'une reconnoissance interieure de la justice de cet ordre, mais qui ne nous fond pas concevoir quelque qualité réelle en ceux que nous honorons de cette sorte : Il faut parler aux Rois à genoux : il faut se tenir debout dans

la chambre des Princes. C'est une sottise & une bassesse d'esprit que de leur refuser ces devoirs.

Mais pour les respects naturels, qui consistent dans l'estime, nous ne les devons qu'aux grandeurs naturelles, & nous devons au-contraire le mépris & l'aversion aux qualitez contraires à ces grandeurs naturelles. Il n'est pas nécessaire, parceque vous êtes Duc, que je vous estime; mais il est necessaire que je vous saluë. Si vous êtes Duc & honnête-homme, je rendrai ce que je dois à l'une & à l'autre de ces qualitez. Je ne vous refuserai point les ceremonies que merite vôtre qualité de Duc, ni l'estime que merite celle d'honnête-homme. Mais si vous étiez Duc sans être honnête-homme, je vous ferois encore justice: car en vous rendant les devoirs exterieurs que l'ordre des hommes a attachez à vôtre qualité, je ne manquerois pas d'avoir pour vous le mépris interieur que meriteroit la bassesse de vôtre esprit.

Voilà en quoi consiste la justice de ces devoirs. Et l'injustice consiste à attacher les respects naturels aux

grandeurs d'établiſſement, ou à exiger les reſpects d'établiſſement pour les grandeurs naturelles. Monſieur N. eſt un plus grand Geometre que moi; En cette qualité il veut paſſer devant moi; je lui dirai qu'il n'y entend rien. La Geometrie eſt une grandeur naturelle; elle demande une préference d'eſtime; mais les hommes n'y ont attaché aucune préference exterieure. Je paſſerai donc devant lui, & l'eſtimerai plus que moi en qualité de Geometre. De même ſi étant Duc & Pair vous ne vous contentiez pas que je me tinſſe découvert devant vous, & que vous vouluſſiez encore qne je vous eſtimaſſe; je vous prierois de me montrer les qualitez qui meritent mon eſtime. Si vous le faiſiez, elle vous eſt acquiſe, & je ne vous la pourrois refuſer avec juſtice; mais ſi vous ne le faiſiez pas, vous ſeriez injuſte de me la demander, & aſſûrément vous n'y réuſſiriez pas, fuſſiez-vous le plus grand Prince du monde.

## III. Discours.

Je vous veux faire connoître, M. vôtre condition veritable; car c'eſt

la chose du monde que les personnes de vôtre sorte ignorent le plus. Qu'est-ce, à vôtre avis, que d'être grand Seigneur ? C'est être maître de plusieurs objets de la concupiscence des hommes, & pouvoir ainsi satisfaire aux besoins & aux desirs de plusieurs. Ce sont ces besoins & ces desirs qui les attirent auprés de vous, & qui vous les assujettissent : sans cela ils ne vous regarderoient pas seulement ; mais ils esperent par ces services & ces déferences qu'ils vous rendent, obtenir de vous quelque part de ces biens qu'ils desirent, & dont ils voyent que vous disposez.

Dieu est environné de gens pleins de charité,qui lui demandent les biens de la charité qui sont en sa puissance; ainsi il est proprement le Roi de la charité.

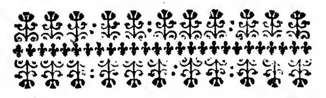
Vous êtes de même environné d'un petit nombre de personnes sur qui vous regnez en vôtre maniere. Ces gens sont pleins de concupiscence. Ils vous demandent les biens de la concupiscence. C'est la concupiscence qui les attache à vous. Vous êtes donc proprement un Roi de concu-

piſcence. Vôtre royaume eſt de peu d'étenduë, mais vous êtes égal dans le genre de royauté aux plus grands Rois de la terre. Ils ſont comme vous des Rois de concupiſcence. C'eſt la concupiſcence qui fait leur force, c'eſt-à-dire la poſſeſſion des choſes que la cupidité des hommes deſire.

Mais en connoiſſant vôtre condition naturelle, uſez des moyens qui lui ſont propres, & ne prétendez pas regner par une autre voye que par celle qui vous fait Roi. Ce n'eſt point vôtre force & vôtre puiſſance naturelle qui vous aſſujettit toutes ces perſonnes. Ne prétendez donc point les dominer par la force, ni les traiter avec dureté. Contentez leurs juſtes deſirs, ſoulagez leurs neceſſitez, mettez vôtre plaiſir à être bien-faiſant, avancez-les autant que vous le pourrez, & vous agirez en vrai Roi de concupiſcence.

Ce que je vous dis ne va pas bien loin:& ſi vous en demeurez-là, vous ne laiſſerez pas de vous perdre, mais au-moins vous vous perdrez en honnête-homme. Il y a des gens qui ſe damnent ſi ſottement, par l'avarice,

par la brutalité, par les débauches, par la violence, par les emportemens, par les blasphêmes. Le moyen que je vous ouvre est sans doute plus honnête ; mais en verité c'est toûjours une grande folie que de se damner. Et c'est pourquoi il n'en faut pas demeurer-là. Il faut mépriser la concupiscence & son royaume, & aspirer à ce royaume de charité, où tous les sujets ne respirent que la charité, & ne desirent que les biens de la charité. D'autres que moi vous en diront le chemin, il me suffit de vous avoir détourné de ces vies brutales, où je vois que plusieurs personnes de qualité se laissent emporter, faute d'en bien connoître la veritable nature.



# DE LA MANIERE D'ETUDIER CHRETIENNEMENT.

## I.

LA premiere des regles que l'on peut donner sur la maniere d'étudier chrétiennement, & qui est le fondement de toutes les autres, est de regarder l'étude, non comme une occupation indifferente, mais comme une action très-importante dans nôtre vie; & qui étant bien ou mal faite, peut beaucoup contribuer à nôtre salut ou à nôtre perte. Et il est bon, avant toutes choses, de bien s'affermir dans ce principe & d'en considerer les raisons.

II.

L'étude n'eſt pas une action courte & paſſagere ; c'eſt une action longue & qui ſe renouvelle ſouvent. Il eſt donc d'une extrême conſequence qu'elle ſoit bien reglée, & que le temps que nous y employons ne ſoit pas perdu ? Car s'il n'eſt pas permis de diſſiper inutilement ſon bien ; & ſi c'eſt un grand péché de perdre une ſomme conſiderable d'argent au jeu, ou par quelque autre choſe non neceſſaire ; parceque les biens temporels nous ſont donnez de Dieu pour être la matiere de nos bonnes œuvres, non-pas de nos vains divertiſſemens, il eſt encore moins permis de conſumer inutilement le temps qui nous eſt donné pour acquerir l'éternité, & dont la perte eſt plus irreparable que celle de toutes les autres choſes temporelles.

III.

Nous devons conſiderer que le temps que nous employons à l'étude eſt non-ſeulement le prix de l'éternité ; mais que c'eſt encore un préſent

que nous recevons toûjours de la main de Dieu, & dont nous lui devons toûjours une nouvelle reconnoissance; & nous ne sçaurions nous en acquitter qu'en employant continuellement pour lui ce que nous recevons continuellement de lui. Enfin c'est une dette que nous contractons à tout moment, puisqu'il ne nous donne ce temps que pour en bien user, & qu'il se reserve le droit de nous en faire rendre compte. C'est un talent & un dépôt qu'il nous confie. Il nous demandera compte de l'emploi que nous en aurons fait. Et je ne vois pas qu'on ait droit d'esperer d'être reçûs favorablement de lui si nous ne lui en pouvons rendre d'autres que de lui dire : Seigneur, de ce temps que vous m'avez donné pour operer mon salut, j'en ai employé tant à lire des livres de médisance, tant à lire des romans & des comedies, tant à lire des livres qui m'étoient entierement inutiles pour mes emplois. Car si ce discours nous paroît des-à-present ridicule, pouvons nous esperer qu'il nous justifie devant Dieu & devant ses Anges?

IV.

L'étude n'eſt pas ſeulement une occupation : mais c'eſt tout le travail des enfans, & une grande partie de celui des perſonnes qui ont choiſi pour l'emploi de leur vie des exercices qui dépendent plus de l'eſprit que du corps. Or il eſt trés-neceſſaire que nôtre travail ſoit bien reglé ; parcequ'il eſt trés-neceſſaire que notre pénitence ſoit bien reglée & que le travail en fait toûjours la principale partie. Car ſi la pénitence qui doit purifier toutes nos fautes, & qui nous doit acquitter de nos dettes, ne fait au-contraire que nous ſouiller & nous charger davantage, quelle eſperance nous reſte-t-il? *Si ſal evanuerit in quo ſalietur* ? Si le jeûne qui eſt de ſoi-même une œuvre de pénitence eſt rejetté de Dieu lorſqu'il eſt corrompu par la propre volonté ; ce qui fait dire à Dieu par ſon Prophete, qu'il n'approuvoit point les jeûnes des Juifs, parcequ'ils les faiſoient par caprice & par fantaiſie : combien ſera-t-il plus éloigné d'approuver & de recevoir comme des œuvres de pénitence les études qui n'auront pour but que

la

la vanité , la curiosité, ou un divertissement inutile.

V.

Enfin il faut considerer que l'étude est la culture & la nourriture de nôtre esprit. Ce que nous lisions entre dans nôtre memoire , & y est reçû comme un aliment qui nous nourrit , & comme une semence qui produit dans les occasions des pensées & des desirs, & qui ne se reçoit jamais même sans penser ; car nous pensons toûjours aux choses que nous apprenons, puisque la memoire & l'intelligence sont des pensées de nôtre ame. Elles sortent de nous par ces actions au même temps qu'elles y entrent ; & elles sont capables de nous souiller en y entrant, parce qu'elles sont toûjours accompagnées de quelque complaisance & de quelque approbation insensible. Si l'on ne prend donc point indifferemment toute sorte d'aliment, & si l'on évite avec soin tous ceux qui nous peuvent nuire ; si l'on ne seme pas dans ses terres toutes sortes de semences , mais seulement celles qui sont utiles : combien doit-on encore apporter plus de discernement à ce qui

ſert de nourriture à nôtre eſprit, & ce qui doit être la ſemence de nos penſées ? Car ce que nous liſons aujourd'hui avec indifference, ſe réveillera dans les occaſions, & nous fournira, ſans même que nous nous en appercevions, des penſées qui ſeront une ſource de nôtre ſalut ou de nôtre perte. Dieu reveille les bonnes penſées pour nous ſauver, le diable réveille les mauvaiſes penſées dont il trouve les ſemences en nous, afin de nous perdre ; & nous lui en donnons occaſion, lorſque nous ne faiſons point de ſcrupule de remplir nôtre memoire d'une infinité de choſes vaines & dangereuſes.

V I.

Il eſt d'autant plus neceſſaire d'apporter une attention particuliere à ce diſcernement des bonnes & des mauvaiſes nourritures de nôtre eſprit, que nous n'avons point d'avertiſſement naturel qui nous les faſſe diſtinguer. Car dans la nourriture du corps l'on diſtingue d'ordinaire par le goût même ce qui nuit à la ſanté ; Dieu ayant pourvû par ce moyen à la conſervation de nôtre vie corporelle, de peur

que nôtre intemperance ne nous portât à nous nourrir de poisons. Mais il n'en est pas de même dans les alimens de l'ame. Nous n'avons point naturellement de goût spirituel qui distingue les bons alimens des mauvais. Nous trouvons même quelquefois les poisons plus agréables qne les meilleures nourritures,tant nôtre goût spirituel est corrompu. Et ainsi il faut suppléer par une attention toute particuliere à cette corruption de nôtre esprit. Et c'est une des manieres dont nous devons pratiquer cet avertissement du Sage : *Omni custodiâ serva cor tuum.* Ce qui nous doit porter à veiller avec soin sur tout ce qui entre dans un vase si précieux.

## VII.

Si nôtre ame doit être le sanctuaire de Dieu ; si elle doit être cette maison d'oraison, dont il est dit ; *Domus mea domus orationis vocabitur*, ne craignons-nous point que Dieu ne nous reproche d'avoir profané ce temple, & qu'il ne nous dise comme aux Juifs, que nous avons fait de sa maison une retraite de voleurs ; qu e nous

en avons fait un theatre & un lieu de comedie en rempliſſant nôtre memoire de ces images profanes qui deshonorent la ſainteté d'un lieu qui doit être conſacré à Dieu, & qui troublent la tranquillité de nos prieres par les vains fantômes qu'elles nous préſentent au temps où nous en devons être les plus dégagez ?

VIII.

Il y a des poiſons dans les livres, qui ſont viſibles & groſſiers. Il y en a d'inviſibles & de cachez. Il y a des livres qui ſont tout empeſtez, & d'autres qui ne ſont corrompus qu'en certaines parties. Et il y en a peu qui ne le ſoient en cette maniere. Car les livres ſont les ouvrages des hommes; & la corruption de l'homme ſe mêle dans la plûpart de ſes actions. Et comme elle conſiſte dans l'ignorance & dans la concupiſcence, preſque tous les livres ſe reſſentent de ces deux défauts.

Ils ſe reſſentent de ſon ignorance par les maximes fauſſes qui y ſont ſemées. Ils ſe reſſentent de la concupiſcence, parce que les paſſions qui nous poſſedent, s'impriment dans nos livres, & portent enſuite cette impreſſion

insensible jusques dans l'esprit de ceux qui les lisent.

IX.

C'est le sentiment de quelques Medecins, que dans toutes les viandes il y a toûjours quelque chose de mortel. Et ils ajoûtent, que toutes les maladies viennent de l'amas de cette matiere mortelle qui demeure dans les corps aprés la digestion des alimens. Mais ce qui n'est peut-être pas vrai de la nourriture du corps, l'est sans doute de celle de l'esprit. Il y a peu de livres qui n'enferment quelque sorte de venin par la raison que nous avons marquée. L'homme se mêle par-tout. Ainsi en lisant les livres des hommes, nous nous remplissons insensiblement des vices des hommes.

X.

Outre cette corruption qui vient des livres mêmes, il y en a une autre qui vient de nous, & qui gâte les meilleures choses que nous trouvons dans les livres. Nôtre cœur est un vase qui peut corrompre tout ce qu'il reçoit. Les plus utiles instructions nous peuvent être un sujet de vanité, & même d'erreur, par la fausse appli-

cation que nous en pouvons faire. Si elles ſont bonnes en ſoi, elles ne ſont pas bonnes pour nous. Elles nous détournent de nôtre voye, & nous amuſent en nous faiſant quitter celles qui nous ſont vraiment importantes.

X I.

Pour éviter ces diverſes ſortes de poiſons, il faut uſer de divers remedes. Et premierement pour ſe garantir de celui qui naît de la corruption même de nôtre cœur, il n'y en a point d'autre que de le purifier ſans ceſſe par les exercices d'une vie chrétienne. Il faut donc avoir dans l'eſprit, que cette pureté de cœur eſt la principale diſpoſition à l'étude; comme la principale préparation d'un vaſe, où l'on doit verſer une liqueur précieuſe, eſt de le bien nettoyer.

*Sincerum eſt niſi vas, quodcumque infundis aceſcit.*

Sans cela tout s'y aigrit, tout s'y corrompt, comme nous avons déja dit. Ainſi c'eſt une priere qui convient particulierement à ceux qui étudient, que celle du Prophete Roi : *Cor mundum crea in me Deus, & ſpiritum rectum innova in viſceribus meis.*

X I I.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il suffise de croire avoir le cœur pur, & que par-là on soit en état de lire les choses les plus mauvaises. La force chrétienne consiste à se croire foible, & c'est une partie de la pureté, que d'apprehender beaucoup de la souiller par des lectures dangereuses. Il faut donc avec cela travailler à éviter les poisons qui se trouvent dans les lectures. S'ils sont grossiers, il faut les éviter par le retranchement de toute curiosité pour ces sortes de choses : s'ils sont subtils & imperceptibles, il faut s'adresser à Dieu par la priere, afin qu'il nous les fasse connoître, ou qu'il nous les fasse éviter, sans même que nous les connoissions. C'est pourquoi il n'y a gueres d'action qui ait plus besoin de priere que l'étude. Et c'est un grand défaut que d'en commencer aucune sans élever son esprit à Dieu, & sans le supplier de la benir & de nous préserver du danger qui en est inseparable. Car si par une coûtume trés-juste on ne prend point la nourriture du corps sans demander la benediction de Dieu,

afin que ce qui doit ſervir pour ſoûtenir nôtre vie, ne ſerve point de matiere au diable pour nous faire perdre la vie de l'ame; combien devons-nous encore être plus ſoigneux de nous adreſſer à Dieu, lorſque nous prenons cette nourriture ſpirituelle, qui eſt encore plus capable d'exciter en nous toutes ſortes de paſſions, & qui le fait neceſſairement, ſi la benediction de Dieu n'en empêche les mauvais effets, & la charité ne diſſipe l'enflure qu'elle produit.

XIII.

Par cette priere nous offrons à Dieu nos lectures & nôtre étude comme une action qui lui eſt conſacrée, & que nous faiſons pour lui. Mais afin que nôtre priere ſoit reçûë, il faut qu'elle ſoit ſincere: c'eſt-àdire qu'il ſoit vrai que ce ſoit pour Dieu que nous étudions; que le deſir de le ſervir ſoit le motif qui nous porte à étudier, & que ce ſoit ſa volonté qui regle nos études. Car il ne faut pas s'imaginer que pour avoir offert en l'air à Dieu nôtre étude, elle lui ſoit effectivement conſacrée. Dieu ne peut recevoir de nous que ce qu'il

produit lui-même dans nous, & ce qui vient de son propre esprit & non pas du nôtre. De sorte que si nôtre étude n'a pour principe en effet que la curiosité, ou la vanité, ou quelque autre mauvais desir, on a beau l'offrir à Dieu, on ne la rendra pas innocente, & l'on fera plûtôt une injure à Dieu en le suppliant d'agréer une chose qui n'est pas entreprise pour lui ; ce qui seroit contraire à sa sainteté & à sa justice.

Il est donc necessaire que nôtre étude, pour être digne d'être offerte à Dieu, ait Dieu même pour principe ; c'est-à dire, qu'elle naisse du desir de lui obeïr. Or elle a ce principe quand nous étudions pour satisfaire à la pénitence generale du travail que Dieu a imposée à tous les hommes, & que nous choisissons entre les études celles qui nous peuvent servir pour nous acquiter de nos devoirs.

Car si nous nous appliquons à des études inutiles, il est clair que la volonté de Dieu & le desir de lui plaire n'est pas ce qui nous fait étudier ; puisque cette volonté est juste, raisonnable, & non fantasque & capricieuse.

Un Juge qui étudie les choses de son mêtier, peut dire qu'il étudie par la volonté de Dieu. Mais s'il s'amusoit à aprendre la langue des Indiens ou des Chinois, il seroit bien difficile qu'il pût répondre sincerement à Dieu s'il lui demandoit pour qui il fait ces sortes d'études : Seigneur, c'est pour vous que je les fais.

X I V.

Il ne faut pas pour tant porter cette regle si avant, que l'on ait du scrupule de toutes les études qui ne se rapportent pas directement à nôtre profession. Car pourvû que nous y employions le temps necessaire pour nous y rendre habiles, on a quelque liberté pour le reste des études, pourvû que l'on n'en abuse pas. Et le moyen de n'en pas abuser, est de les rapporter à quelque chose d'utile en soi, & qui nous puisse servir, comme à sçavoir l'histoire, à écrire, à parler ; parceque ce sont des professions generales qui ne sont pas incompatibles avec nôtre profession particuliere.

X V.

Il ne faut pas même entendre ces maximes avec cette rigueur, que l'on

s'imagine que ce soit un mal de prendre plaisir à son étude, & d'en faire même où l'on recherche en quelque façon le divertissemene de l'esprit. Car si ces études qui nous divertissent sont d'ailleurs dans l'ordre de nos devoirs, c'est un soulagement que Dieu accorde à nôtre foiblesse, & nous devons nous servir de ce moyen pour y avancer davantage, étant certain que les études que l'on fait avec plaïsir, entrent bien plus avant dans la memoire, que celles que l'on fait avec dégoût & avec chagrin.

Pour les lectures de pur divertissement, comme celles des livres de voyages, de medailles, &c. elles peuvent être legitimes en la maniere que les divertissemens sont legitimes, c'est-à-dire, pour remettre nôtre esprit lorsqu'il est fatigué & abattu par des études serieuses, pour le renouveller & pour l'occuper lorsqu'il n'est pas capable d'autre chose. Mais il faut avoir soin que ces divertissemens ne soient point en eux-mêmes dangereux, & que de plus on ne s'y accoûtume pas de telle sorte, que l'on se lasse facilement des lectures serieuses. C'est

pourquoi il faut un peu souffrir de lassitude avant que d'avoir recours à ces sortes de remedes.

XVI.

La vûë qui nous fait regarder l'étude comme une pénitence & un travail que Dieu nous impose, nous découvre aussi la plupart des dispositions que nous devons y apporter, qui se peuvent reduire à celle ci, de travailler fidellement, exactement, perseverament. La fidelité consiste à s'appliquer autant que l'on peut aux mêmes heures, aux mêmes études, afin d'honnorer Dieu par l'ordre de nos études, aussi-bien que par nos études mêmes, & de ne se laisser point surmonter à la paresse qui nous porteroit à employer inutilement le temps que nous avons destiné à nos études. L'exactitude consiste à faire les choses aussi bien que nous les pouvons faire, en considerant que c'est pour Dieu que nous les faisons, & qu'il merite bien toute nôtre application. Et la perseverance consiste dans la continuation d'une même sorte d'étude, tant qu'elle nous est utile, en évitant ainsi l'inconstance

qui est naturelle à l'amour propre. Il est bon pour cela de se souvenir de cette parole du Prophete: *Maledictus qui facit opus Dei fraudulenter* : & de celle du Sage : *Qui mollis & dissolutus est in opere suo, frater est opera sua dissipantis.* La premiere doit retrancher la negligence par laquelle on dérobe à Dieu une partie du temps que l'on devoit employer à son service, & qui est contraire à la fidelité que l'on lui doit. Et la seconde condamne non seulement le défaut d'exactitude ; mais aussi le desordre, qui sont les deux vices contraires aux deux autres qualitez des études que l'on fait chrétiennement.

## XVII.

Il ne faut pas s'imaginer que la vie de l'étude soit une vie facile. Ceux qui en feront une épreuve serieuse, trouveront au-contraire que la vie d'une étude toute pure est la plus penible de toutes les vies ; & que les autres le sont presque à proportion qu'elles approchent davantage de celle-là. La raison en est, qu'il n'y a rien de plus contraire à la nature que l'uniformité & le repos ; parceque rien

ne nous donne plus de lieu d'être avec nous-mêmes. Le changement & les occupations exterieures nous emportent hors de nous, & nous divertissent en faisant que nous nous oublions nous-mêmes. De plus ce langage des morts est toûjours un peu mort, & n'a rien qui pique vivement nôtre amour propre, & qui réveille fortement nos passions. Il est destitué d'action & de mouvement. Il ne porte dans nôtre esprit que des idées assez languissantes des choses dont il nous parle, parcequ'il n'est pas aidé du ton, du geste, du visage, & de toutes les autres choses qui contribuent à rendre vives les images qui entrent en nous par la conversation des hommes. Enfin il nous parle peu de nous-mêmes, & il nous donne peu de lieu de nous voir avec plaisir. Il flate peu nos esperances, & tout cela contribuë à mortifier étrangement l'amour propre, qui n'étant pas satisfait, répand la langueur & le dégoût dans toutes les actions.

C'est ce qui fait qu'on souffrira plus facilement la vie d'un Capucin, qu'une étude solitaire dans une chambre.

Il eſt plus facile d'être ſoldat ou marchand, d'aller ſur mer, de hazarder ſa vie, que de vivre dans le repos d'une ſolitude reglée. Pourquoi cela ? Parcequ'il n'y a rien de ſi difficile que de ſe ſouffrir & de ſe ſentir, & que l'on fait toutes choſes pour l'éviter. Lors donc qu'on a choiſi ce genre de vie, il faut ſe reſoudre en même-temps de combatre la langueur & la pareſſe. Car l'amour propre qui veut avoir ſon compte, tache de regagner d'un côté ce qu'il perd de l'autre. Ainſi ne pouvant jouir de l'agitation qui le ſatisferoit le plus, il veut au-moins jouir de l'exemption de travail & de peine, & il nous entraîne de ce côté-là avec violence. C'eſt pourquoi ſi l'on n'y prend garde, la vie de l'étude porte au relâchement dans la mortification, à la pareſſe & à toutes ſes ſuites, & il eſt beſoin d'un effort continuel pour s'en préſerver.

XVIII.

Il faut combattre ces vices & directement & par adreſſe. On les combat directement par toutes les raiſons qui peuvent exciter en nous une ardeur nouvelle ; par la conſideration

des fatigues & des peines qui sont jointes à tous les emplois du monde, & par la crainte d'étre du nombre de ceux dont il est dit, *qu'ils ne sont point dans les travaux des hommes, & qu'ils n'auront point de part aux fleaux que Dieu leur envoye*; ce qui est une marque d'une extrême colere de Dieu contre eux. Mais il est bon d'y employer aussi quelque sorte d'adresse, de se tromper soi-même, de n'envisager cette vie que par parties; c'est à dire, de ne considerer qu'une entreprise particuliere dont on voit la fin, comme celle de quelque lecture ou de quelque ouvrage qui ne dure pas long-temps, en n'étendant pas sa vûë plus loin alors. Après cette entreprise il en viendra une autre, & cependant l'esprit n'est pas accablé. En un mot il faut faire à l'égard de l'étude ce que saint Gregoire conseille de faire à l'égard du jeune, qui est de commencer par jeûner, & de promettre à son corps quelque soulagement à l'avenir. Il faut ainsi commencer par étudier, & se promettre quelque soulagement quand on aura fait quelque étude considerable. Et il n'est pas toû-

jours mauvais de ſe l'accorder effectivement, étant certain que dans les études on avance quelquefois davantage en reculant un peu, & en ne pouſſant pas ſon eſprit à bout par la trop longue continuation du travail.

XIX.

Nos études doivent être reglées ſelon nos emplois ; & ſi nous n'avons point d'autre emploi que l'étude, il faut qu'elle tende toute à la fin que nous nous y ſerons propoſée, comme nous étant la plus proportionnée. Mais il faut conſiderer que nous avons deux ſortes d'emplois, & que nous devons ainſi nous propoſer deux ſortes de fins ; l'une particuliere qui dépend de pluſieurs circonſtances, & qui peut être ainſi differente, ſelon les differentes perſonnes qui s'appliquent à l'étude ; l'autre generale & commune à tous, qui eſt de donner à ſon ame la nourriture qui lui eſt neceſſaire pour ſubſiſter dans la voye de Dieu, depeur de tomber dans l'état dont le Prophete parle, quand il dit : *Percuſſus ſum ut fœnum, & aruit cor meum, quia oblitus ſum comedere panem meum.* Ce pain de l'ame ſont les

instructions solides de la pieté, que saint Chrysostome juge si necessaires, qu'il n'a pas craint de dire dans l'homelie 3. du Lazare : *Non potest fieri ut quisquam salutem assequatur, nisi perpetuo versetur in lectione spirituali.* Et quoiqu'on ne doive pas prendre ces paroles à la rigueur, Dieu suppléant dans les ignorans à cet exercice par d'autres exercices de travail, de pénitence & d'humiliation, qui étant faits avec un esprit de pieté, sont une excellente lecture; elles doivent neanmoins faire comprendre aux personnes qui sont capables de s'occuper à la lecture, combien c'est un grand defaut à eux d'employer tout leur temps à des études qui se rapportent aux autres, & de n'en faire jamais qui se rapportent directement à eux-mêmes. Sans doute qu'ils est trés-difficile de se sauver dans une telle disposition ; & qu'en la considerant bien, on ne trouvera pas d'excés dans les paroles de saint Chrysostome. Car il est certain que nous avons toûjours un poids qui nous entraîne en bas, c'est-à dire à la vie charnelle. Pour y tomber il n'y a qu'à se laisser aller, & à ne faire point

d'effort pour s'en empêcher, le torrent nous emportera de lui-même. Or un des principaux efforts que nous devons faire, c'eſt de méditer la parole de Dieu, dans l'Ecriture, ſoit dans les autres livres de pieté, n'y ayant rien qui ſoit plus propre pour reſiſter à l'eſprit du monde & aux maximes du monde.

X X.

Le monde nous parle en mille manieres. Il nous fait entendre ſa voix trompeuſe preſque par toutes les créatures qui nous ſervent de piege, ſelon le Sage. Le diſcours commun des hommes eſt tout formé ſur la concupiſcence, & non ſur la verité. Ce que l'on y appelle bien, honneur, plaiſir, felicité, mal, miſere, infamie, ſont les objets que la concupiſcence deſire ou fuit, & auſquels elle a attaché ſes idées. Le moyen donc de reſiſter à l'impreſſion ſi continuelle de ce langage du monde, ſi l'on n'a ſoin d'écouter Dieu qui nous parle dans ſes Ecritures, & dans les livres qui ont été faits par ſon eſprit.

X X I.

Un grand ſerviteur de Dieu conſeil-

loit aux personnes qui avoient de la memoire, d'apprendre par cœur divers Pseaumes, & diverses sentences de l'Ecriture sainte dans le dessein de sanctifier la memoire par ces divines paroles. Et cet exercice est particulierement necessaire à ceux qui l'ont profanée en y recevant une infinité de choses qui ont été écrites par l'esprit du diable dans le dessein de tromper les hommes par un faux agrément, qui nous rend les vices aimables losqu'ils sont representez avec un tour ingenieux. Que l'on ne penetre pas d'abord la beauté & la profondeur de l'Ecriture, la lecture ne laisse pas d'en être utile, pourvû qu'on la fasse avec respect, & que l'on attribuë à son ignorance, & non à l'Ecriture même, le peu de goût & le peu d'ouverture que l'on y a. Car c'est à l'égard de ceux qui sont dans cette disposition respectueuse qu'on doit entendre ce que dit Origene: *Si vides aliquando legi Scripturam in auribus tuis, interim hanc primam sciat te suscepisse utilitatem, quòd solo auditu, velut precatione quâdam, noxiarum virtutum, quæ te obsident, vi-*

*rus depellitur* : Si le son, dit-il, des paroles de l'Ecriture frape quelquefois vos oreilles, sçachez que le premiere utilité que vous en recevez, est d'entendre simplement ces poroles qui vous tiennent lieu d'une priere qui chasse loin de vous le venin des puissances ennemies qui vous attaquent ; & ce que dit S. Chrysostome dans l'homelie 3. du Lazare *Quid si non intelligamus quæ continentur in sacris litteris, maxime quidem etiam si non intelligas illic recondita ; tamen ex ipsa lectione multa nascitur sanctimonia.* Encore que vous n'entendiez pas ce qui est enfermé dans l'Ecriture, la lecture ne laisse pas d'imprimer dans vôtre esprit plusieurs effets de graces & de sainteté.

XXII.

Il faut donc avoir dans l'esprit que les autres sciences ont leur temps séparé, & qu'il est permis de les quitter quand on en a appris autant quil nous étoit necessaire ; mais que l'étude de la morale chrétienne que l'on doit faire dans l'Ecriture & dans les livres des Saints, ne se doit jamais quitter, & qu'elle doit durer autant que la vie, sans qu'on puisse jamais

dire qu'on en est assez instruit. Car il ne suffit pas de sçavoir ces veritez d'une maniere speculative, ni qu'elles soient cachées dans quelques recoins de nôtre memoire; il faut qu'elles soient vives & présentes à nôtre esprit, & qu'elles se présentent lorsqu'il est question de les mettre en pratique: ce qui ne se peut faire si nous n'avons soin de les renouveller sans cesse, & si nous ne tâchons de les imprimer, non-seulement dans nôtre memoire, mais aussi dans nôtre cœur.

# TRAITÉ
## DE
# L'EDUCATION D'UN PRINCE.

## PREMIERE PARTIE.

*Contenant les vûës generales que l'on doit avoir pour bien élever un Prince,*

I.

UN jeune Prince est un enfant de Dieu, destiné par la Providence divine à des emplois très-importans, mais très-dangereux, & qui peut être un grand instrument de la misericorde ou de la colere de Dieu sur les hommes,

II.

Son éducation doit avoir pour but de le rendre capable de s'acquitter de tous les devoirs auſquels ſa condition l'engage & de le préparer à tous les dangers auſquels cette condition l'expoſe.

III.

Un Prince n'eſt pas à lui, il eſt à l'Etat. Dieu le donne aux peuples en le faiſant Prince : il leur eſt redevable de tout ſon temps. Et ſi-tôt qu'il eſt capable de diſcernement, il commet une double faute s'il ne s'applique avec tout le ſoin qu'il peut aux études & aux exercices qui ſervent à le diſpoſer à s'acquitter des devoirs d'un Prince. Car il ne ſe fait pas ſeulement tort à ſoi-même en abuſant de ſon temps ; mais il fait tort à l'Etat auquel il le doit.

IV.

Ceux qui ſont chargez de ſon éducation, en commettent encore une plus grande s'ils ne lui en procurent la meilleure & la plus digne d'un Prince qu'il leur eſt poſſible. Car outre l'injuſtice qu'ils commettent envers ce Prince & envers l'Etat, ils ſe rendent

dent encore participans de toutes les fautes dont il auroit pû être preservé par une bonne éducation.

V.

Cette éducation Chrétienne se rapportant directement au salut du Prince & au bien du peuple, & pouvant avoir des suites d'une consequence infinie, on la doit regarder comme la chose du monde la plus importante. Toutes les raisons d'interêt & de dépense, & tous les respects humains doivent toûjours ceder à celle-là. Il ne faut rien negliger de ce qui y peut être utile. Il faut éviter tout ce qui y peut être desavantageux. Enfin c'est ce qui doit tenir lieu de fin : tout le reste ne peut tenir lieu que de moyens.

V I.

Il est certain qu'un des principaux soins de ceux qui sont chargez de cette éducation, doit être de faire un bon choix de celui ou de ceux à qui ils doivent confier l'éducation du jeune Prince ; mais il est impossible d n'y agir pas temereirement, si l'on n sçait quelles qualitez sont necessaires pour cet emploi.

VII.

Le mauvais choix que l'on fait quelquefois dans ces rencontres, vient de la basse idée que l'on a de ce qui est necessaire à un homme qui entreprend d'élever un Prince. La plûpart croyent qu'il suffit qu'il ne soit point vicieux, & qu'il ait quelque connoissance des belles lettres : d'autres desirent particulierement qu'il soit habile dans l'Histoire. Il y en a qui cherchent des gens qui sçachent parfaitement les Mathematiques : d'autres y considerent principalement ce que l'on appelle sçavoir le monde. Enfin, on ne se propose d'ordinaire que des vûës particulieres & basses, & qui ne répondent en aucune sorte à la grandeur de la fin que l'on doit avoir.

VIII.

Il est facile de reconnoître que toutes ces vûës sont petites, & qu'elles ne sont nullement proportionnées au but que l'on doit se proposer en instruisant un jeune Prince ; puisqu'un homme peut avoir toutes ces qualitez, & être neanmoins un mal-habile homme ; & qu'un Prince peut

être fort bien instruit dans les Langues, dans l'Histoire, & dans les Mathematiques, & être neanmoins trés-mal élevé; parce qu'on lui aura gâté le jugement, & qu'on ne l'aura formé à rien de ce qui lui est le plus necessaire pour vivre en Prince Chrétien.

IX.

On fait, par exemple, beaucoup d'état de l'Histoire pour les Princes, & avec raison, puisqu'elle leur peut être fort utile, pourvû qu'on la leur montre comme il faut. Mais si on n'y apporte le discernement necessaire, elle leur nuit souvent plus qu'elle ne leur sert. Car l'Histoire n'est d'elle-même qu'un amas confus de faits. Les gens dont on y parle sont pour l'ordinaire vicieux, imprudens, emportez. Leurs actions sont souvent rapportées par des écrivains peu judicieux, qui loüent & blâment les choses par caprice, & qui impriment par leurs discours mille mauvais modeles & mille fausses maximes dans l'esprit de ceux qui les lisent sans discernement.

X.

Un Précepteur qui aura le jugement

peu exact, rendra encore cette étude de beaucoup plus dangereuse. Il versera indifferemment dans l'esprit du jeune Prince les sotises des livres & les siennes propres. Il gâtera les meilleures choses par le mauvais air qu'il y donnera, de sorte qu'il arrivera souvent qu'en le remplissant d'une science confuse, il ne fera qu'étouffer en lui ce que la nature lui avoit donné de bon sens & de raison.

XI.

La plûpart des choses sont bonnes & mauvaises selon le tour qu'on y donne. La vie des Méchans peut être aussi utile que la vie des Saints, quand elle est bien proposée, qu'on en fait voir la misere, & qu'on en inspire l'horreur. Et la vie des Saints peut être aussi dangereuse que celle des Méchans, quand on la propose d'une maniere qui porte, ou à en abuser, ou à la mépriser.

XII.

Les sciences ont leurs utilitez & leurs inutilitez, principalement pour des Princes, & on les peut apprendre toutes d'une maniere basse & d'une maniere relevée. Peu de personnes en

ſçavent faire la difference. Cependant il eſt ſi important de la faire, qu'il vaut ſouvent mieux les ignorer abſolument, que de les ſçavoir baſſement, en s'enfonçant dans ce qu'elles ont d'inutile. Il y a peu de perſonnes dont on puiſſe dire ce que Tacite dit d'Agricola : *Retinuitque quod eſt difficillimum ex ſapientia modum.* La plûpart de ceux qui y ſont les plus habiles, ſont ceux qui en jugent le plus mal, parce qu'ils en ſont l'objet de leur paſſion, & qu'ils mettent leur gloire dans l'exactitude, & non dans l'utilité de ces connoiſſances. Il y a de fort habiles Mathematiciens qui croyent que c'eſt la plus belle choſe du monde de ſçavoir s'il y a un pont & une voute ſuſpenduë autour de la planette de Saturne. Un Prince doit ſçavoir ce que l'on en dit, car ces connoiſſans ce ne coûtent gueres. Mais ſi on ne lui apprend en même-temps que tout cela n'eſt qu'une curioſité aſſez vaine, on lui fait tort. Car il vaut mieux ignorer ces choſes, que d'ignorer qu'elles ſont vaines.

XIII.

Cela fait voir que la qualité la plus

essentielle à un Précepteur que l'on destine à un Prince, est une certaine qualité qui n'a point de nom, & que l'on n'attache point à une certaine profession. Ce n'est pas simplement être habile dans l'Histoire, dans les Mathematiques, dans les Langues, dans la Politique, dans la Philosophie, dans les ceremonies, dans les interêts des Princes : on peut suppléer à tout cela. Il n'est pas necessaire que celui qui est chargé de l'instruction d'un Prince, lui montre tout ; il suffit qu'il lui montre l'usage de tout. Il faut même par necessité qu'il se fasse soulager, & que pendant qu'il se prépare à certaines choses, il soit seulement témoin de ce qui lui est enseigné par d'autres. Mais on ne supplée point à cette qualité essentielle qui le rend capable de cet emploi ; on ne l'emprunte point d'autrui ; on ne s'y prépare point. La nature la commence, on l'acquiert par un long exercice & par une infinité de reflexions. Et ainsi ceux qui ne l'ont pas, & qui sont un peu avancez en âge, sont incapables de l'avoir jamais.

XIV.

On ne peut mieux la faire comprendre, qu'en disant que c'est cette qualité qui fait qu'un homme blâme toûjours ce qui est blâmable, qu'il louë ce qui est louable, qu'il rabaisse ce qui est bas, qu'il fait sentir ce qui est grand, qu'il juge sagement & équitablement de tout, qu'il propose ses jugemens d'une maniere agréable & proportionnée à ceux à qui il parle; & enfin qu'il tourne en toutes choses à la verité l'esprit de celui qu'il instruit.

XV.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il le fasse toûjours par des reflexions expresses, ni qu'il s'arrête à tout moment à donner des regles du bien & du mal, du vrai & du faux; il le fait au contraire presque toûjours d'une maniere insensible. C'est un tour ingenieux qu'il donnē aux choses, qui expose en vûë celles qui sont grandes & qui meritent qu'on les considere, qui cache celles qu'il ne faut point faire voir, qui rend le vice ridicule, la vertu aimable, qui forme l'esprit insensiblement à goûter & à

ſentir les bonnes choſes, & à avoir du dégoût & de l'averſion pour les mauvaiſes. De ſorte qu'il arrive trés-ſouvent que la même hiſtoire, & la même maxime qui ſert à former l'eſprit quand elle eſt propoſée par une perſonne habile & judicieuſe, ne ſert au-contraire qu'à le gâter quand elle eſt propoſée par une perſonne qui ne l'eſt pas.

XVI.

Les Précepteurs ordinaires ne ſe croyent obligez d'inſtruire les Princes qu'à certaines heures, & lorſqu'ils leur font expreſſément ce qu'ils appellent leçon : mais cet homme dont nous parlons n'a point d'heure de leçon, ou plûtôt il fait à ſon diſciple une leçon à toute heure. Car il l'inſtruit ſouvent autant dans le jeu, dans les viſites, dans les converſations, dans les entretiens qu'on a à table avec ceux qui y ſont preſens, que lorſqu'il lui fait lire les livres; parcequ'ayant pour principal but de lui former le jugement, les divers objets qui ſe preſentent y ſont ſouvent plus avantageux que les diſcours étudiez, n'y ayant rien qui penetre

moins l'esprit que ce qui y entre sous l'image peu agréable de leçon & d'instruction,

XVII.

Comme cette maniere d'instruire est insensible, le profit que l'on en tire est aussi en quelque sorte insensible; c'est-à-dire, qu'il ne s'apperçoit pas par des signes grossiers & exterieurs; & c'est ce qui trompe les personnes peu intelligentes, qui s'imaginent qu'un enfant instruit en cette maniere n'est pas plus avancé qu'un autre; parce qu'il ne sçait pas peut-être mieux faire une traduction de Latin en François, ou qu'il ne repete pas mieux une leçon de Virgile: & ainsi ne jugeant de l'instruction de leurs enfans que par ces bagatelles, ils feront souvent moins d'état d'un homme vraiment habile, que d'un autre qui n'aura qu'une science basse & un esprit sans lumiere.

XVIII.

Ce n'est pas que dans l'instruction des Princes on doive negliger les choses communes, & qu'on ne doive leur apprendre les Langues, l'Histoire, la Chronologie, la Geographie, les Ma-

thematiques, & même la Jurisprudence jusques à un certain point. Il faut regler leurs études comme on les regleroit à d'autres personnes. Il faut tâcher de les rendre laborieux. Il faut les faire passer d'une occupation à une autre, sans laisser aucun vuide ni aucune inutilité. Il faut ménager avec adresse toutes les occasions de leur faire apprendre diverses choses. Il faut, s'il est posible, qu'ils n'ignorent rien de ce qui est celebre dans le monde. Tout cela est bon, utile & necessaire en soi, pourvû que l'on ne s'y arrête pas comme à la fin de leur instruction, & que l'on s'en serve à former leurs mœurs & leur jugement.

XIX.

Former le jugement, c'est donner à un esprit le goût & le discernement du vrai; c'est le rendre délicat à reconnoitre les faux raisonnemens un peu cachez; c'est lui apprendre à ne se pas éblouir par un vain éclat de paroles vuides de sens, à ne se payer pas de mots, ou de principes obscurs, à ne se satisfaire jamais, qu'il n'ait pénetré jusques au fond des choses; c'est le rendre subtil à prendre le

point dans les matieres embarrassées, & à discerner ceux qui s'en écartent; c'est le remplir de principes de verité qui lui servent à la trouver dans toutes choses, & principalement dans celles dont il a le plus de besoin.

XX

Il faut qu'un Précepteur intelligent tâche de rendre un Prince également délicat dans les choses & dans les manieres. Car comme il y a des choses fausses, il y a aussi de fausses manieres; c'est-à-dire, des manieres qui font dans l'esprit des autres des effets tout contraires à ceux qu'on y voudroit faire. Ceux qui ne s'appliquent qu'aux choses, deviennent grossiers dans les manieres; & ceux qui ne s'appliquent qu'aux manieres, sont d'ordinaire peu intelligens dans les choses. Le premier est ordinaire aux gens de retraite, & l'autre est fort ordinaire aux gens du monde. Un Prince doit éviter tous ces deux défauts, parce qu'il a besoin de connoître la verité, & de la faire goûter aux autres. Et quoi qu'il doive être assez intelligent & assez équitable pour reconnoître & pour honorer la verité, lors

même qu'elle eſt propoſée avec des manieres deſagreables, il doit extrémement éviter de la propoſer de cet air, parcequ'il en détruiroit le fruit à l'égard de la plûpart du monde.

XXI.

Enfin il lui faut faire remarquer qu'il y a du faux par tout; qu'il y a une fauſſe valeur, une fauſſe honnêteté, une fauſſe liberalité, une fauſſe galanterie, une fauſſe éloquence, une fauſſe raillerie, de faux agrémens. Il faut y regarder de bien prés, pour ne pas prendre l'un pour l'autre; & il eſt fort difficile qu'on ne s'y méprenne lorſqu'on n'a point de regle pour en juger, & que l'on ne fait que ſuivre l'impreſſion des autres.

XXII.

La Morale eſt la ſcience des hommes, & particulierement des Princes, puiſqu'ils ne ſont pas ſeulement hommes, mais qu'ils doivent auſſi commander aux hommes, & qu'ils ne le ſçauroient faire s'ils ne ſe connoiſſent eux-mêmes & les autres dans leurs défauts & dans leurs paſſions, & s'ils ne ſont inſtruits de tous leurs devoirs. C'eſt donc dans cette ſcience

qu'il les faut principalement former. Comme l'usage en doit être continuel, l'étude en doit être continuelle. On ne sçauroit trop tôt la commencer, parcequ'on ne peut trop tôt commencer à se connoître; & elle est d'autant plus commode, que toutes choses y peuvent servir. Car on trouve par-tout les hommes & leurs défauts.

XXIII.

Il faut tâcher non seulement de leur apprendre les veritables principes de cette science, mais aussi de leur en faire connoître la necessité, & de leur en inspirer l'estime & l'amour, en leur faisant sentir le malheur effroyable de la plûpart des Grands, qui passent leur vie dans une ignorance terrible de ce qui leur est le plus important; qui ne sçavent ce qu'ils font, ni où ils vont; qui croyent n'avoir autre chose à faire dans le monde que d'aller à la chasse, se divertir, ou former des desseins ambitieux pour l'agrandissement de leur maison; & qui après avoir ainsi vêcu dans une illusion continuelle durant le petit espace d'une miserable vie,

*Voir le Discours de la necessité de ne vivre pas au hazard.*

voyent disparoître au moment de leur mort, tous ces vains fantômes qui les avoient occupez, & tombent pour jamais dans l'extrémité de la misere.

XXIV.

*Voir le Traité de la Grandeur, & les trois Discours de M. Pascal.*

Il faut les instruire & des devoirs generaux des hommes, & des devoirs particuliers des Princes, & de l'alliance de ces devoirs; & sur-tout il faut essayer de prévenir cet oubli où les Grands tombent insensiblement, de ce qui leur est commun avec tous les autres hommes, en n'attachant leur imagination qu'à ce qui les en distingue. Pour cela il est necessaire de leur faire bien comprendre la veritable nature de toutes ces choses, ce que c'est que la grandeur, son origine, sa fin, ce qu'elle a de réel, ce qu'elle a de vain; ce que les inferieurs doivent aux Grands, ce que les Grands doivent aux inferieurs, ce qui les rabaisse ou les éleve devant Dieu & devant les hommes.

XXV.

Comme l'affection des hommes est necessaire au ministere auquel les Princes sont appellez, on les doit

instruire avec grand soin de ce qui l'attire ou qui l'éloigne, de ce qui gagne ou choque les esprits, de ce qui plaît ou déplaît au monde. Il leur faut découvrir les sources cachées de tous ces effets, & les secrets ressorts qui causent ces differens mouvemens, afin qu'ils les sçachent faire joüer selon le besoin qu'ils en auront. Mais en même-temps il leur faut faire connoître combien cette petite adresse est vaine quand on ne s'y propose point d'autre fin que celle de faire reüssir quelque dessein de fortune, ou de jouir de la satisfaction d'être aimé. Et c'est pourquoi il leur faut montrer que toutes ces actions se peuvent pratiquer par des vûës plus hautes & plus relevées, & que l'on les peut rendre infiniment plus utiles pour le Ciel, qu'elles ne le sont pour le Monde.

Les Grands, par exemple, sont obligez par leur condition même, d'être dans un exercice continuel de civilité ; & quand ils s'en acquittent comme il faut, elle leur sert beaucoup à attirer l'estime & l'amour des hommes ; mais cet exercice n'est pour

*Voir le Traité de la Civilité chrétiène.*

la plûpart d'entre eux qu'un amusement très-vain. Comme ils la pratiquent inégalement, & qu'ayant une extrême complaisance pour les uns, ils ont une extrême fierté pour les autres; il arrive souvent qu'ils ne réussissent pas dans les desseins de se faire aimer. Et quand ils y réüssiroient, ce succés ne leur pourroit procurer que de fort petits avantages. Mais ces mêmes offices de civilité pratiquez par d'autres vûës, c'est-à-dire, par des vûës de charité, peuvent devenir un exercice continuel de vertu, & ils produisent même plus certainement par ce moyen cet effet temporel que l'on y recherche ordinairement, qui est de gagner l'affection de ceux à qui on les rend.

XXVI.

Enfin on leur doit faire remarquer dans toutes les actions particulieres, que les loix de Dieu sont si justes & si saintes, qu'il n'y a point de voye plus propre pour attirer l'admiration des hommes, que de pratiquer la vertu chrétienne d'une maniere haute & heroïque; & que les qualitez & les actions qui deplaisent davantage à Dieu, comme l'insolence, l'orgueil,

l'injuſtice, l'emportement, ſont auſſi celle qui attirent le plus le mépris & l'averſion des hommes. Il n'y a rien de ſi aimable qu'un homme qui ne s'aime point, & qui rapporte tout à Dieu, & au ſevice des autres, en quoi conſiſte la pieté d'un Chrétien; ni rien de ſi haïſſable qu'un homme qui n'aime que ſoi-même, & qui rapporte tout à ſoi, en quoi conſiſte de déreglement de l'homme.

XXVII.

Mais quoique cette étude doive être la principale & la plus continuelle de celles où l'on applique les Princes, il faut neanmoins que cela ſe faſſe d'une maniere ſi proportionnée à leur âge & à la qualité de leur eſprit, que non ſeulement ils n'en ſoient pas chargez, mais même qu'ils ne s'en apperçoivent pas. Il faut tâcher qu'ils ſçachent toute la Morale, ſans ſçavoir preſque qu'il y ait une Morale, ni qu'on ait deſſein de les en inſtruire; enſorte que loſqu'ils l'étudieront dans le cours de leurs études, ils s'étonnent de ſçavoir par avance beaucoup plus que ce qu'on y enſeigne.

XXVIII.

Rien n'est n'est plus difficile que de se proportionner ainsi à l'esprit des enfans; & c'est avec raison qu'un homme du monde dit, Que *c'est l'effet d'une ame bien forte & bien élevée, de se pouvoir accommoder à ces allures pueriles.* Il est facile de faire des discours de Morale pendant une heure; mais d'y rapporter toûjours toutes choses sans qu'un enfant s'en apperçoive & s'en dégoûte, c'est ce qui demande une adresse qui se trouve en peu de personnes.

*Montagne.*

XXIX.

Il y a deux choses dans les vices; le déreglement qui les rend desagreables à Dieu; la sotise ou le ridicule, qui les rend méprisables aux hommes. Les enfans sont d'ordinaire peu sensibles à la premiere; mais on leur peut faire beaucoup sentir la seconde, par mille manieres ingenieuses que les occasions fournissent. Ainsi en leur faisant haïr les vices comme ridicules, on les préparera à les haïr comme contraires aux loix de Dieu: & l'on diminuera cependant l'impression qu'ils font sur leurs esprits.

XXX.

On doit conſiderer que le temps de la jeuneſſe eſt preſque le ſeul temps où la verité ſe préſente aux Princes avec quelque ſorte de liberté. Elle les fuit tout le reſte de leur vie. Tous ceux qui les environnent ne conſpirent preſque qu'à les tromper, parcequ'ils ont interêt de leur plaire, & qu'ils ſçavent que ce n'en eſt pas le moyen que de leur dire la verité. Ainſi leur vie n'eſt pour l'ordinaire qu'un ſonge, où ils ne voyent que des objets faux & des fantômes trompeurs. Il faut donc qu'une perſonne chargée de l'inſtruction d'un Prince, ſe repreſente ſouvent que cet enfant qui eſt commis à ſes ſoins, approche d'une nuit où la verité l'abandonnera; & qui ſe hâte ainſi de lui dire & de lui imprimer par avance dans l'eſprit, tout ce qui lui eſt le plus neceſſaire pour ſe conduire dans les tenebres que ſa condition apporte avec ſoi par une eſpece de neceſſité.

XXXI.

Il ne faut pas ſe contenter de lui éclairer l'eſprit par pluſieurs principes de verité qui l'aident à ſe con-

duire & à se regler dans ses actions mais il faut lui inspirer en general l'amour de la verité en toutes choses, & un extrême desir de n'être point trompé. Il faut tâcher de lui faire bien comprendre qu'il est impossible qu'il ne le soit toute sa vie, s'il ne témoigne à tous ceux qui l'approcheront, qu'il n'aime rien tant que la verité, & qu'il ne hait rien tant que le mensonge & la tromperie.

XXXII.

Il y a des gens qui trompent les autres par interêt & sans se tromper eux-mêmes; mais il y en a aussi une infinité d'autres qui ne font que leur communiquer leurs propres erreurs, c'est-à-dire les fausses idées, & les fausses opinions dont ils ont l'esprit rempli. Et comme la vie des Grands se passe presque toute dans un commerce continuel avec les hommes, ils sont aussi plus exposez que les autres à ce danger; de sorte que s'ils n'y prennent garde, ils réünissent en eux toutes les faussetez qui sont séparées dans les autres hommes. Il faut donc faire connoître à celui qu'on instruit, l'interêt qu'il a de se garantir non-

ſeulement de la tromperie artificieuſe, maligne & intereſſée de ceux qui tâcheront de le ſurprendre; mais auſſi de cette autre tromperie que l'on peut appeller de bonne-foi, qui ſe communique par les diſcours de tous ceux preſque avec qui il ſera obligé de vivre, qui étant pleins eux-mêmes de fauſſetez quils ne connoiſſent pas, les font paſſer ſans le ſçavoir dans l'eſprit des autres par leurs entretiens.

XXXIII.

Si les trompeurs de ce dernier genre ſont plus aimables que les autres, ils ſont auſſi plus dangereux. Car ils ne ſe contentent pas de nous ôter la connoiſſance de pluſieurs faits particuliers à quoi les autres s'attachent principalement; mais ils nous ôtent même celle des principes par leſquels on en doit juger; & en nous inſpirant mille fauſſes maximes, ils nous corrompent l'eſprit & le cœur. Il faut donc le porter à être également en garde contre les uns & les autres, & à regarder comme le plus grand des malheurs celui d'être privé de la lumiere de la verité, par laquelle on doit conduire ſa vie, & ſans

laquelle il eſt impoſſible de ne s'y pas égarer, & de ne pas tomber dans les précipices qui ſont la fin de ce funeſte égarement.

XXXIV.

Il faut prévoir en particulier les cauſes ordinaires des malheurs des Grands, & tâcher de le prémunir de ce côté-là; & ſur-tout il faut lui inſpirer une horreur extrême des guerres civiles & de toutes ſortes de brouilleries, qui ſont pour les Princes des ſources de maux preſque irreparables, & des abîmes ſans fond.

XXXV.

Il eſt neceſſaire de bien connoître les défauts de celui qu'on inſtruit; c'eſt-à-dire qu'il faut bien remarquer la pente de ſa concupiſcence, afin de ſe ſervir de toutes ſortes d'adreſſes pour la diminuer par le retranchement de tout ce qui la fortifie, en diſtinguant toûjours avec ſoin les défauts paſſagers & que l'âge emporte, de ceux qui s'accroiſſent par l'âge même.

XXXVI.

On doit avoir pour but, non-ſeulement de le préſerver des chûtes;

mais de répandre dans son esprit certaines semences qui le puissent aider à s'en relever, s'il étoit si malheureux que de s'y laisser aller. Et ces semences sont les veritez solides de la Religion, principalement sur la maniere de se rétablir dans l'innocence qu'on a perduë. Car quoique ces veritez s'obscurcissent quelquefois par l'enivrement du monde lorsque les jeunes Princes commencent à le goûter, elles se réveillent aussi quelquefois dans la suite, quand il plaît à Dieu de les regarder d'un œil de misericorde.

XXXVII.

Il n'est pas seulement necessaire de former, autant que l'on peut, leur esprit à la vertu ; mais il est encore necessaire d'y plier leur corps ; c'est-à-dire qu'il faut tâcher qu'il ne leur serve point d'empêchement à mener une vie reglée, & qu'il ne les entraîne point par son poids au dereglement & au desordre.

Car il faut sçavoir que les hommes état composez d'esprit & de corps, le mauvais pli que l'on donne au corps dans la jeunesse, est souvent

dans la ſuite de la vie un trés-grand obſtacle pour la pieté. Il y en a qui s'accoûtument à être ſi remuans ſi impatiens & ſi promts, qu'ils deviennent incapables de toutes les occupations uniformes & tranquilles : d'autres ſe rendent ſi délicats, qu'ils ne ſçauroient ſouffrir tout ce qui eſt tant ſoit peu penible. Il y en a qui deviennent ſujets à des ennuis mortels qui les tourmentent toute leur vie.

On dira que ce ſont des défauts d'eſprit ; mais ils ont une cauſe permanente dans le corps ; & c'eſt pourquoi ils continuent lors même que l'eſprit n'y contribuë rien. Car voici, par exemple, de quelle ſorte il y a tant de grands ſujets à l'ennui.

XXXVIII.

Le plaiſir de l'ame conſiſte à agir & à s'occuper de quelque objet qui lui plaiſe, & la ceſſation de ſon action, ou une action plus languiſſante lui cauſe ordinairement du dégoût & de l'ennui. C'eſt ce qui fait que l'on s'ennuye dans la ſolitude, parceque l'on n'y a d'ordinaire que des penſées foibles, & que les objets qui ſe preſentent, ne nous remuent

pas

pas assez vivement ; car si tôt qu'on y est assez agité, on cesse aussi de s'y ennuyer.

Il arrive de là que ceux dont l'ame a été accoûtumée à être ébranlée par des mouvemens vifs & violens, tombent facilement dans l'ennui, lorsqu'ils n'ont plus que des objets qui les remuent peu. Et c'est pourquoi ceux qui sont accoûtumez aux grands divertissemens, aux grands passions, & aux grands occupations qui leur ont agité beaucoup l'esprit, y sont plus sujets que les autres ; parceque leur ame s'est aussi accoûtumée à ne se plaire que dans ces grands ébranlemens. Et au contraire ceux dont l'ame n'a jamais été fortement remuée, ne s'ennuyent pas d'ordinaire, parceque les objets communs suffisent pour les entretenir dans une égalité de mouvement qui suffit pour les retirer de l'ennui.

Or cet ennui n'est pas seulement dans l'esprit, il est aussi dans le corps; c'est-à-dire, que ce dégoût d'esprit est accompagné d'un certain resserrement de cœur, qui est un effet entierement corporel ; & ces deux mouve-

mens se lient tellement ensemble, que comme l'esprit étant frapé de dégoût, le mouvement corporel suit dans le cœur; de même toutes les fois que le mouvement corporel se fait dans le corps; les mouvemens & les pensées de tristesse & d'ennui se presentent à l'esprit en la méme maniere que l'idée d'un homme nous frape si-tôt que nous entendons son nom, parceque ces deux idées sont liées ensemble.

Encore donc qu'une personne ait renoncé par vertu aux grands divertissemens, & aux grandes agitations de l'ame qui naissent des fortes passions, elle peut demeurer neanmoins loug-temps sujette à l'ennui; parceque n'étant plus remuée que par des objets plus foibles, ces objets produisent dans le corps le même resserrement de cœur, qu'ils avoient accoûtumé autrefois d'y produire; & ce même mouvement du corps produit dans l'esprit les mêmes pensées de tristesse qui causent l'ennui.

C'est ce qui fait voir qu'il n'y a rien de plus dangereux que les grands divertissemens, & tout ce qui remuë & agite l'ame fortement. Car à moins que

de continuer dans cette agitation, ce qui est souvent impossible, & ce qui seroit le plus grand des malheurs, on se met en état d'être en quelque sorte miserable toute sa vie; quoique cette misere même soit beaucoup plus heureuse dans ceux qui la souffrent avec patience, que n'étoit le bonheur apparent de leurs divertissemens.

XXXIX.

Il en est de même de toutes les autres passions, de colere, d'impatience, de crainte. Elles produisent toute leur impression dans le corps. Cette impression s'excite ensuite malgré qu'on en ait, lorsque ces objets se presentent, & elle se communique à l'esprit jusqu'à quelque degre. Ainsi l'un des plus grands biens qu'on puisse faire à un Prince qu'on instruit, est de reprimer pendant qu'il est jeune, les effets exterieurs de ses passions, si l'on ne peut pas l'en guerir absolument, depeur que le corps ne s'y accoûtume; & qu'ayant pris son pli, la guerison n'en devienne infiniment plus penible & plus difficile.

XL.

L'amour de la lecture & des li

eſt un preſervatif general contre une infinité de dereglemens auſquels les Grands ſont ſujets lorſqu'ils ne ſçavent à quoi s'occuper. Et c'eſt pourquoi on ne ſçauroit trop l'inſpirer aux jeunes Princes. Il faut les accoûtumer à lire beaucoup, & à entendre beaucoup lire, & leur ouvrir l'eſprit, afin qu'ils s'y divertiſſent. Il faut même les y attirer par la qualité des livres, comme par des livres d'hiſtoire, de voyages, & de geographie, qui ne leur ſervent pas peu, s'ils peuvent prendre l'habitude d'y paſſer un temps conſiderable ſans dégoût & ſons chagrin.

# TRAITÉ DE L'EDUCATION D'UN PRINCE.

## SECONDE PARTIE.

*Contenant plusieurs avis particuliers touchant les études.*

I.

L'INSTRUCTION a pour but de porter les esprits jusqu'au point où ils sont capables d'atteindre.

II.

Elle ne donne ni la memoire, ni l'imagination, ni l'intelligence ; mais elle cultive toutes ces parties en les

fortifiant l'une par l'autre. On aide le jugement par la memoire, & l'on soulage la memoire par l'imagination & le jugement.

III.

Lorsque quelques-unes de ces parties manquent, il faut y suppléer par les autres. Ainsi l'adresse d'un Maître est d'appliquer ceux qu'il instruit aux choses où ils ont plus de disposition naturelle. Il y a des enfans qu'il ne faut presque exercer que dans ce qui dépend de la memoire, parce qu'ils ont la memoire forte & le jugement foible; & il y en a d'autres qu'il faut appliquer d'abord aux choses de jugement, parce qu'ils en ont plus que de memoire.

IV.

Ce n'est pas proprement les Maîtres ni les instructions étrangeres qui font comprendre les choses, elles ne font tout-au plus que les exposer à la lumiére interieure de l'esprit, par laquelle seule on les comprend. De sorte que lorsqu'on ne rencontre pas cette lumiere, les instructions sont aussi inutiles, que si l'on vouloit faire voir des tableaux durant la nuit.

V.

Les plus grands eſprits n'ont que des lumieres bornées, & ils ont toûjours des endroits ſombres & tenebreux; mais l'eſprit des enfans eſt preſque tout rempli de tenebres, & il n'entrevoit que de petits rayons de lumiere. Ainſi tout conſiſte à ménager ces rayons, à les augmenter, & à y expoſer ce que l'on veut qu'ils comprennent.

VI.

C'eſt ce qui fait qu'il eſt difficile de donner des regles generales pour l'inſtruction de qui que ce ſoit, parcequ'il la faut proportionner à ce mélange de lumieres & de tenebres, qui eſt fort different ſelon les differens eſprits, principalement dans les enfans. Il faut regarder où il fait jour, & en approcher ce que l'on leur veut faire entendre; & pour cela il faut ſouvent tenter diverſes voyes pour entrer dans leur eſprit, & s'arrêter à celles qui réüſſiſſent le mieux.

VII.

On peut dire neanmoins generalement, que les lumieres des enfans étant toûjours trés-dépendantes des

ſens, il faut, autant qu'il eſt poſſible, attacher aux ſens les inſtructions qu'on leur donne, & les faire entrer non-ſeulement par l'ouie, mais auſſi par la vûë; n'y ayant point de ſens qui faſſe une impreſſion plus vive ſur l'eſprit, & qui forme des idées plus nettes & diſtinctes.

VIII.

On peut conclure de cette ouverture, que la geographie eſt une étude très propre pour les enfans; parcequ'elle dépend beaucoup des ſens, & qu'on leur fait voir par les yeux la ſituation des villes & des provinces: outre qu'elle eſt aſſez divertiſſante, ce qui eſt encore fort neceſſaire pour ne les pas rebuter d'abord, qu'elle a peu beſoin de raiſonnement, ce qui leur manque le plus en cet âge.

IX.

Mais pour leur rendre cette étude plus utile & plus agreable tout enſemble, il ne faut pas ſe contenter de leur montrer dans une carte les noms des villes & des provinces; mais il faut encore ſe ſervir de diverſes adreſſes pour les aider à les retenir.

On peut avoir des livres où les plus

grandes villes soient peintes, & les leur y faire voir. Les enfans aiment assez cette sorte de divertissement. On leur peut conter quelque histoire remarquable sur les principales villes, afin d'y attacher leur memoire. On peut leur marquer les batailles qui y ont été données ; les Conciles qui y ont été tenus ; les grands Hommes qui en sont sortis. On leur peut dire quelque chose ou de l'histoire naturelle, s'il s'y rencontre quelque rareté, ou de la police, de la grandeur, & du trafic de ces villes. Et si ce sont des villes de France ; il est bon, quand on le peut, de leur marquer les Seigneurs à qui elles appartiennent, ou qui en sont Gouverneurs.

X.

Il faut joindre à cette étude de la geographie que l'on fait exprés, un petit exercice qui n'est qu'un divertissement, & qui ne laisse pas de contribuer beaucoup à leur imprimer dans l'esprit. C'est que si l'on parle devant eux de quelque histoire, il ne faut jamais manquer de leur en marquer le lieu dans la carte. Si on lit, par exemple, la Gazette, il faut leur

faire voir toutes les villes dont il est parlé. Enfi il faut tâcher qu'ils placent dans leurs cartes tout ce qu'ils entendront dire, & qu'elles leur servent ainsi de memoire artificielle pour retenir les histoire; comme les histoires leur en doivent servir pour se souvenir des lieux où elles se sont passées.

XI.

Outre la geographie, il y a encore plusieurs autres connoissances utiles que l'on peut faire entrer par les yeux dans l'esprit des enfans.

Les machines des Romains, leurs supplices, leurs habits, leurs armes, & plusieurs autres choses de cette nature, sont representées dans les livres de Lipse, & on les peut montrer utilement aux enfans. On leur peut montrer, par exemple, ce que c'étoit qu'un *Belier*; ce que c'étoit que faire *la torture*; de quelle sorte les armées Romaines étoient ordonnées; le nombre de leurs cohortes & de leurs legions; les officiers de leurs armées, & une infinité d'autres choses agréables & curieuses, en omettant celles qui sont plus embarrassées. On peut à

peu-près tirer le même avantage d'un livre intitulé : *Roma subterranea*, & des autres où on a gravé ce qui nous reste des antiquitez de cette premiere ville du monde, & l'on y peut même joindre les figures qui se trouvent dans certains voyages des Indes & de la Chine, où les Sacrifices & les Pagodes de ces miserables peuples sont décrits, en leur faisant remarquer en même-temps, jusqu'à quel excés de folie les hommes sont capables de se porter, quand ils ne suivent que leurs fantaisies & les lumieres tenebreuses de leur esprit.

## XII.

Le livre d'Aldroandus, ou plûtôt l'abregé qui en a été fait par Jonston, peut aussi servir à les divertir utilement, pourvû que celui qui le leur montrera, ait soin d'apprendre quelque chose de la nature des animaux, & de le leur dire, non par forme de leçon, mais par forme d'entretien. Il faut aussi se servir de ce livre pour leur faire voir la figure des animaux dont ils entendent parler, ou dans les livres, ou dans l'entretien.

XIII.

Un homme d'eſprit a fait voir en ce temps-ci, par l'eſſai qu'il en a fait en un de ſes enfans, qu'en cet âge ils ſont fort capables d'apprendre l'anatomie ; & ſans doute on leur en pourroit montrer utilement quelques principes generaux, quand ce ne ſeroit que pour leur faire retenir en Latin les noms des parties du corps humain, en évitant neanmoins de leur donner certaines curioſitez dangereuſes ſur cette matiere.

X I V.

Il eſt utile, par la même raiſon, de leur faire voir les portraits des Rois de France, des Empereurs Romains, des Sultans, des grands Capitaines, des Hommes Illuſtres de diverſes nations. Il eſt bon qu'ils ſe divertiſſent à les regarder, & à y avoir recours toutes les fois que l'on en parlera devant eux. Car tout cela ſert à arrêter les idées dans la memoire.

X V.

On doit tâcher d'inſpirer aux enfans une honnête curioſité de voir des choſes étranges & curieuſes, & de les porter à s'informer des raiſons de tou-

tes choses. Cette curiosité n'est pas un vice à leur âge, puisqu'elle sert à leur ouvrir l'esprit, & qu'elle peut les détourner de plusieurs dereglemens.

XVI.

On peut mettre l'histoire entre les connoissances qui entrent par les yeux; puisqu'on se peut servir pour la faire retenir, de divers livres d'images & de figures. Mais quand même on n'en trouveroit pas, elle est d'elle-même trés-proportionnée à l'esprit des enfans. Et quoiqu'elle ne consiste que dans la memoire, elle sert beaucoup à former le jugement. Il faut donc user de toute sorte d'adresse pour leur en donner le goût.

XVII.

On leur peut donner d'abord une idée generale de l'histoire universelle; des diverses Monarchies, & des principaux changemens qui sont arrivez depuis le commencement du monde, en divisant la durée des siecles en divers âges; comme depuis la création jusques au deluge, depuis le deluge jusques à Abraham, depuis Abraham jusques à Moïse, depuis Moïse jusques à Salomon, depuis Salomon jus-

ques au retour de la captivité de Babylone, depuis le retour de la captivité jusques à Jesus-Christ, depuis Jesus-Christ jusqu'à nous, en joignant ainsi à l'histoire generale une chronologie generale.

XVIII.

Mais on leur doit expliquer plus particulierement l'histoire du peuple Juif, & tâcher de la faire servir à les affermir de bonne-heure dans la veritable Religion, comme je dirai ci-après. Il est bon de joindre toûjours à l'histoire la chronologie & la geographie, en leur faisant voir dans la carte les lieux dont on leur parlera, & en distinguant toûjours par les divers siecles tout ce qu'on leur montrera de l'histoire.

XIX.

Outre ces histoires qui feront une partie de leur étude & de leurs occupations, il seroit avantageux de leur en conter tous les jours une détachée, qui ne tînt point de place dans leurs exercices, & qui servît plûtôt à les divertir. Elle s'appelleroit l'histoire du jour, & on les pourroit exercer à en faire le recit pour leur apprendre à parler.

Cette hiſtoire doit contenir quelque grand évenement, quelque rencontre extraordinaire, quelque exemple remarquable de vice, de vertu, de malheur, de proſperité, de bizarrerie. On y pourroit comprendre les accidens extraordinaires, les prodiges, les tremblemens de terre qui ont quelquefois abſorbé des villes entieres, les naufrages, les batailles, les loix & les coûtumes étrangeres. En ménageant bien cette petite pratique, on leur peut apprendre ce qu'il y a de plus beau dans toutes les hiſtoires; mais il faut pour cela y être exact & ne paſſer aucun jour ſans leur en conter quelqu'une, en marquant chaque jour celle qu'on leur aura contée.

XX.

Il faut leur apprendre à joindre enſemble dans leur memoire les hiſtoires ſemblables, afin que l'une ſerve à retenir l'autre. Par exemple, il eſt bon qu'ils ſçachent des exemples de toutes les plus grandes armées dont on parle dans les livres, des grandes batailles, des grands carnages, des grandes cruautez, des grandes mortalitez, des grandes proſperitez, des

grandes infortunes, des grandes richesses, de grands Conquerans, des grands Capitaines, des Favoris heureux, des Favoris malheureux, des plus longues vies, des extravagances signalées des hommes, des grands vices, des grandes vertus.

XXI.

Ce seroit une chose trés-avantageuse, si l'on pouvoit accoûtumer les enfans des Grands à entendre lire pendant qu'on les habille. Ce temps est assez long dans les personnes de condition, & il se consume inutilement, pour ne dire pas dangereusement; parceque c'est le temps où ceux qui les servent prennent plus de liberté de leur parler. Cependant en le ménageant on leur pourroit lire pendant ce temps une infinité d'histoires & de livres de voyages.

XXII.

La plus grande difficulté de l'instruction des enfans, est de leur montrer la Langue Latine. C'est une étude séche & longue. Et quoique, consistant principalement dans la memoire, elle soit assez proportionnée à leur âge, neanmoins elle les rebute d'ordinaire

par le travail & par la longueur. C'eſt-pour quoi il arrive trés-ſouvent que les enfans des Grands étant plus impatiens & moins appliquez que les autres, apprennent le Latin ſi imparfaitement dans leur jeuneſſe, qu'ils l'oublient enſuite entierement; parceque lorſqu'ils entrent dans le monde, ils s'y plongent de telle ſorte, qu'ils quittent pendant un temps conſiderable toutes ſortes d'études & de lectures. Il faut donc tâcher de leur faire comprendre combien ce défaut eſt grand, & combien ils ont ſujet de s'en repentir, lorſque voyageant dans les pays étrangers, ou étant viſitez par les étrangers qui viennent en France, ils ſe trouvent dans l'impuiſſance de les entretenir. Il leur faut dire qu'il n'y a qu'en France où l'on trouve des Gentilshommes qui ignorent le Latin; qu'en Pologne, en Hongrie, en Allemagne en Suede, en Dannemerk, toutes les perſonnes de condition non-ſeulement l'entendent, mais le parlent facilement. Qu'enfin il n'y a rien de plus honteux que de n'entendre pas la Langue de l'Egliſe, de ne pouvoir prendre part

à ses prieres que comme les plus ignorans d'entre les païsans & d'entre les femmes ; d'être borné à l'entretien de ceux de son siecle, & d'être privé de celui que tous les grands Hommes qui nous parlent dans les ouvrages composez en cette Langue, que l'on ne connoit jamais qu'imparfaitement, quand on ne les lit que dans des traductons, & que l'on ne lit même gueres quand on en est reduit là.

XXIII.

La necessité & la difficulté de cette Langue a fait rechercher à diverses personnes les moyens de soulager les enfans dans l'étude qu'ils en doivent faire. C'est ce qui a produit cette grande varieté de methodes pour leur en apprendre les principes, chacun prétendant que la sienne est la meilleure. D'autres ont cru au-contraire que la vraye méthode étoit de n'en avoir point du tout, & de leur épargner toutes les épines de la Grammaire en les mettant tout d'un coup dans la lecture des livres. Plusieurs sont de la pensée qu'il faudroit montrer le Latin aux enfans par l'usage,

comme les Langues vulgaires, & que pour cela on devroit les obliger à ne parler que Latin.[f] Montagne témoigne que ce fut la conduite dont on usa envers lui, & que par ce moyen à sept ou huit ans il parloit trés-purement Latin. Les François, les Hollandois, les Allemans, les Italiens, ont fait leur idole d'un certain livre intitulé : la porte des Langues, *Janua linguarum*, qui comprend presque tous les mots Latins employez dans un discours continu & assez suivi ; & ils se sont imaginez qu'en faisant apprendre d'abord ce livre aux enfans, ils sçauroient en peu de temps la Langue Latine, sans avoir besoin de la lecture de tant de livres.

XXIV.

Pour dire en un mot ce que l'on doit juger de toutes ces diverses manieres de montrer le Latin aux enfans, il est certain qu'il seroit tres-avantageux en soi, de leur pouvoir montrer cette Langue par l'usage comme une Langue vulgaire. Mais ce moyen est sujet dans la pratique à tant de difficultez, qu'il avoit paru jusques ici comme impossible, au-

moins aux personnes du commun, ce qui est le plus grand de tous les défauts.

Car premierement il faut trouver des Maîtres qui parlent parfaitement bien Latin ; ce qui est déja une qualité bien rare ; & souvent ceux qui l'ont, ne sont pas pour cela les plus propres pour instruire des enfans, parce qu'il leur en manque d'autres qui sont infiniment plus neceessaires. Il faut de plus que ceux avec qui les enfans qu'on voudra instruire en cette maniere, converseront, ne leur parlent que Latin, ce qui est incommode & difficile à pratiquer. Il semble même d'abord qu'il y ait sujet de craindre qu'en introduisant cette regle parmi des enfans que l'on feroit élever ensemble, & en les obligeant de ne parler que Latin entr'eux lorsqu'ils ne sçavent presque rien en cette Langue, ce ne soit pas tant le moyen de leur apprendre à parler Latin, que de leur desapprendre à parler & à penser ; & qu'ainsi cette servitude ne les rende en quelque sorte stupides, par la peine qu'ils auront à exprimer leurs pensées.

Neanmoins comme dans ces sortes de choses il faut infiniment plus déferer à l'experience qu'aux raisonnemens & aux conjectures, l'essai que de fort honnêtes gens en ont fait depuis peu à la vûe de tout Paris, doit persuader toutes les personnes équitables que cette maniere d'instruire les enfans est trés-utile, & que les inconveniens que l'on s'y figure, ou ne s'y trouvent pas en effet, ou ne sont pas sans remede. Mais comme ces personnes contribuent beaucoup par leur habileté & par leurs soins à faire réüssir cette methode, & qu'ils ne peuvent pas se charger d'un fort grand nombre d'enfans, toutes les difficultez que nous avons marquées, ne laissent pas de subsister à l'égard des autres.

XXV.

Ainsi il faut se contenter de choisir entre les autres methodes celles qui sont les plus utiles. Et le sens commun fait voir d'abord qu'on ne doit pas se servir de celles où les regles de la Grammaire sont exprimées en Latin, parcequ'il est ridicule de vouloir montrer les principes d'une Lan-

gue dans la langue même que l'on veut apprendre, & que l'on ignore.

XXVI.

Ceux qui ont voulu introduire l'usage des tables, semblent avoir été trompez, parcequ'ils y ont vû moins de paroles & moins de papier : ce qui leur a donné lieu de s'imaginer qu'il feroit aussi facile à l'esprit de comprendre & de retenir toutes les choses qui sont dans ces cartes, comme il est facile aux yeux de les voir. Mais il n'en est pas ainsi. Lorsqu'il faut apprendre en particulier ces cartes, on y trouve les mêmes difficultez que si on apprenoit dans un livere ce qu'elles contiennent, & encore de plus grandes ; parceque les diverses couleurs, par lesquelles on prétend distinguer les mots de diverses classes, ne sont pas des distinctions bien naturelles, & qui demeurent beaucoup dons l'esprit. S'il n'y avoit que deux ou trois choses à retenir, peut-être cette methode y pourroit- elle servir, mais y en ayant un trés-grand nombre, l'esprit se con fond. Il faut donc par necessité arrêter la memoire par quelques regles plus distinctes & plus précises,

XXVII.

La penſée de ceux qui ne veulent point du tout de Grammaire, n'eſt qu'une penſée de gens pareſſeux, qui ſe veulent épargner la peine de la montrer : & bien loin de ſoulager les enfans, elle les charge infiniment plus que les regles, puiſqu'elle leur ôte une lumiere qui leur faciliteroit l'intelligence des livres, & qu'elle les oblige d'apprendre cent fois ce qu'il ſuffiroit d'apprendre une ſeule fois. Ainſi tout conſidere, on trouvera que la plûpart du monde, eſt de faire apprendre aux enfans aſſez exactement les petites regles en vers François, pour les mettre enſuite le plûtôt qu'on pourra dans la lecture des Auteurs.

XXVIII.

On ne doit pas nier que le livre de *Janua linguarum* ne puiſſe avoir quelque utilité ; mais il eſt neanmoins fâcheux de charger la memoire des enfans, d'un livre où il n'y a que des mots à apprendre, puiſqu'une des plus utiles regles qu'on puiſſe ſuivre dans leur inſtruction eſt de joindre toûjours enſemble diverſes utilitez,

& de faire ensorte que les livres qu'on leur fait lire pour leur apprendre les Langues, servent aussi à leur former l'esprit, le jugement & les mœurs, à quoi ce livre ne peut rien contribuer: outre qu'il est rare d'avoir assez de perseverance pour l'apprendre tout entier. Je crois donc que la lecture de ce livre pourroit être plus utile à ceux qui instruisent les enfans, qu'aux enfans mêmes, & qu'ils s'en pourroient servir avantageusement pour leur apprendre dans l'entretien & dans les occasions tous les mots particuliers de chaque art & de chaque profession, qu la lecture de ce livre leur rendra présens, sans les obliger de l'apprendre en particulier par une étude penible & ennuyeuse.

XXIX.

C'est un avis general & qui est d'une trés-grande importance pour les Maîtres, d'avoir extrémement présent tout ce qu'ils doivent montrer aux enfans, & de ne se contenter pas de le trouver simplement dans leur memoire lorsqu'on les en fait souvenir: car on prend mille occasions favorables pour montrer aux enfans ce

que

que l'on sçait bien, l'on en fait naître quand on veut; & l'on se proportionne infiniment mieux à leur portée, lorsque l'esprit ne fait point d'effort pour trouver ce que l'on doit dire.

XXX.

Suivant cette ouverture on pourroit apprendre aux enfans dés leur bas âge quantité de mots Latins selon l'ordre de ce livre, en leur disant comment on nomme en Latin toutes les choses qu'ils voyent, ou qu'ils connoissent. On y pourroit joindre les étymologies de plusieurs mots qui servent à les faire retenir, & qui contiennent même souvent quelque chose de considerable; & peu-à-peu en frapant souvent leurs oreilles de ces mots, ils se les imprimeront dans la memoire sans effort & sans contention d'esprit.

XXXI.

Le grand secret pour donner aux enfans l'intelligence du Latin, est de les mettre le plûtôt qu'on peut dans la lecture des livres, & de les exercer beaucoup à les traduire en François. Mais afin que cette étude puisse en même-temps servir à leur former

l'esprit & les mœurs, il est bon d'y observer les regles suivantes.

XXXII.

Il ne faut jamais permettre que les enfans apprennent rien par cœur qui ne soit excellent. Et c'est pourquoi c'est une fort mauvaise methode que de leur faire apprendre des livres entiers, parceque tout n'est pas également bon dans les livres. On pourroit neanmoins excepter Virgile du nombre des Auteurs dont il ne faut apprendre que des parties ; ou aumoins quelques livres de Virgile, comme le II. le IV. & le VI. de l'Eneïde. Mais pour les autres Auteurs, il faut y user de discernement, autrement en confondant les endroits communs avec ceux qui sont excellens, on confond aussi leur jugement ; & au-lieu de les retenir également, souvent ils ne font que les oublier également. Il faut donc choisir dans Ciceron, dans Tite-Live, dans Tacite, dans Seneque certains lieux si éclatans, qu'il soit important de ne les oublier jamais, & se contenter de les faire apprendre aux enfans, en usant du même choix à l'égard des

Poëtes, comme Catule, Horace, Ovide, Seneque, Lucain, Martial, Stace, Claudien, Ausone. Il est bon de leur faire apprendre quelque piece de tous, qui marquent leurs differens caracteres, en y comprenant même les nouveaux, comme Buchanan, Grotius, Heinsius, Barlay, Bourbon.

XXXIII.

Cet avis est de plus grande importance qu'on ne pense, & n'a pas seulement pour but de soulager la memoire des enfans; mais aussi de leur former l'esprit & le stile: car les choses qu'on apprend par cœur, s'impriment davantage dans la memoire, & sont comme des moules & des formes que les pensées prennent lorsqu'ils les veulent exprimer. De sorte que lorsqu'ils n'en ont que de bons & d'excellens, il faut comme par necessité qu'ils s'expriment d'une maniere noble & élevée.

XXXIV.

C'est par une raison contraire qu'il arrive assez souvent que des personnes qui ont bon esprit & qui raisonnent assez juste, parlent neanmoins & écrivent bassement. Car cela vient

de ce qu'ils ont été mal instruits dans leur jeunesse, & qu'on leur a rempli la memoire de mauvaises impressions & de mauvais tours. Un Imprimeur qui n'auroit que des caracteres gothiques, n'imprimeroit aussi rien qu'en lettres gothiques, quelque bel ouvrage qu'il mît sous la presse. On peut dire de même que ces personnes n'ayant dans l'esprit que des moules gothiques, leurs pensées en se revêtant d'expressions, prennent toûjours un air gothique & scholastique, dont ils ne se sçauroient défaire.

XXXV.

Il y a des livres à lire, & d'autres à apprendre par mémoire. On choisit d'ordinaire Ciceron dans les Colleges pour le faire apprendre par cœur aux enfans, & on le lit peu; cependant il semble que l'on devroit faire tout le contraire. Car il n'y a pas tant de choses vives & éclatantes dans cet Auteur qui meritent d'être retenuës en particulier; & il y a au-contraire une infinité de choses étenduës & fort bien écrites qui meritent d'être lûës. Les ouvrages mêmes qu'on leur fait apprendre, qui

ſont ſes oraiſons, à l'exception de trois ou quatre, ſont les moins conſiderables de tous; & ſes livres Philoſophiques, comme les Tuſculanes, les livres de la nature des Dieux, de la divination, des offices, de la fin de l'homme, de l'amitié, de la vieilleſſe, & même ſes lettres, ſont infiniment plus utiles & plus propres à former l'eſprit & le ſtile des enfans. Les livres de l'Orateur ſont auſſi fort beaux, mais le ſtile en eſt un peu long, & parconſequent moins propre à être imité; étant difficile de ſe ſouvenir en écrivant en Latin d'un ſtile long & periodique.

XXXVI.

Il faut étudier la Rhetorique dans Ariſtote & dans Quintilien; mais on peut faire de grands retranchemens dans ces Auteurs. Car il y a pluſieurs chapitres aſſez inutiles dans le premier livre de la Rhetorique d'Ariſtote. Et tout ce qui regarde dans Quintilien l'ancienne Rhetorique du Barreau, eſt fort embarraſſée, comme preſque tout le ſeptiéme livre & le chapitre de *Statibus*. On peut dire même que ce qu'il y a de plus beau dans cet-

Auteur, est ce qui n'est pas proprement de Rhetorique, comme le premier & le dernier livre. Tous ces noms de figures, tous ces lieux des argumens, tous ces enthymêmes & ces épicherêmes ne serviront de rien jamais à personne ; & si on les fait apprendre aux enfans, il faut leur apprendre au-moins en même-temps, que ce sont des choses assez inutiles.

XXXVII.

On doit tout rapporter à la Morale dans l'instruction des Grands, comme l'on a dit dans la premiere Partie ; & il est facile même de pratiquer cette regle dans ce qu'on leur doit montrer de la Rhetorique. Car la vraie Rhetorique est fondée sur la vraie Morale ; puisqu'elle doit toûjours imprimer une idée aimable de celui qui parle, & le faire passer pour honnête homme ; ce qui suppose que l'on sçache en quoi consiste l'honnêteté & ce qui nous fait aimer. C'est mal parler que de se faire haïr, ou mépriser en parlant. Et cette regle oblige d'éviter tout ce qui ressent la vanité, la legereté, la malignité, la bassesse, la brutalité, l'effronterie, &

generalement tout ce qui donne l'idée de quelque vice & de quelque défaut d'esprit.

XXXVIIII.

Il y a, par exemple, dans Pline le jeune un air de vanité & d'un amour tendre de la reputation, qui gâte ses lettres, quelque pleines d'esprit qu'elles soient, & qui fait qu'elles sont d'un mauvais genre, parcequ'on ne sçauroit se le representer que comme un homme vain & leger. Le même défaut rend la personne de Ciceron méprisable en même-temps qu'on admire son éloquence, parceque cet air paroît presque dans tous ses ouvrages. Il n'y a point d'homme d'honneur qui voulût être semblable à Horace ou à Martial dans leur malignité & leur impudence. Or donner ces idées de soi-même, c'est pécher contre la vraye Rhetorique, aussi bien que contre la vraye Morale.

XXXIX.

Il y a deux sortes de beautez dans l'éloquence, ausquelles il faut tâcher de rendre les enfans sensibles. L'une consiste dans les pensées belles & solides, mais extraordinaires & supre-

nantes. Lucain, Seneque & Tacite sont remplis de ces sortes de beautez.

L'autre au-contraire ne consiste nullement dans les pensées rares; mais dans un certain air naturel, dans une simplicité facile, élegante & délicate, qui ne bande point l'esprit, qui ne lui presente que des images communes, mais vives & agreables; & qui sçait si bien le suivre dans ses mouvemens, qu'elle ne manque jamais de lui proposer sur chaque sujet les objets dont il peut être touché, & d'exprimer toutes les passions & les mouvemens que les choses qu'elle represente y doivent produire. Cette beauté est celle de Terence & de Virgile. Et l'on voit par-là qu'elle est encore plus difficile que l'autre; puisqu'il n'y a point d'Auteurs dont on ait moins approché que de ces deux-là.

Cependant c'est cette beauté qui fait l'agrément & la douceur de la conversation civile; & ainsi il est encore plus important de la faire bien goûter à ceux que l'on instruit, que cette autre beauté de pensées qui est beaucoup moins d'usage.

X L.

Si l'on ne sçait mêler cette beauté naturelle & simple avec celle des grandes pensées, on est en danger d'écrire & de parler d'autant plus mal, que l'on s'étudiera davantage à bien écrire & à bien parler : & plus on aura d'esprit, plus on tombera dans un genre vicieux. Car c'est ce qui fait qu'on se jette dans le stile des pointes qui est un trés-mauvais caractere. Quand même les pensées seroient solides & belles en elles-mêmes, neanmoins elles lassent & accablent l'esprit, si elles sont en trop grand nombre, & si on les employe en des sujets qui ne les demandent point. Seneque, qui est admirable, étant consideré par parties, lasse l'esprit quand on le lit tout de suite, & je crois que si Quintilien a dit de lui avec raison, qu'il est rempli de défauts agreables, *abundat dulcibus vitiis*, on en pourroit dire avec autant de raison, qu'il est rempli de beautez desagreables par leur multitude, & par ce dessein qu'il paroît avoir eu de ne dire rien simplement, & de tourner tout en forme de pointe. Il n'y a point de de-

faut qu'il faille plus faire sentir aux enfans lorsqu'ils sont un peu avancez, que celui-là parcequ'il n'y en a point qui fasse plus perdre le fruit des études en ce qui regarde le langage & l'éloquence.

XLI.

Tout doit tendre à former le jugement des enfans, comme j'ai déja dit, & à leur imprimer dans l'esprit & dans le cœur les regles de la veritable Morale. Il faut prendre occasion de toutes choses de les en instruire; mais on peut pratiquer neanmoins certains exercices qui y tendent plus directement. Et premierement il faut tâcher de les affermir dans la foi, & de les fortifier contre les maximes de libertinage & d'impieté, qui ne se répandent que trop dans la Cour. Ce n'est pas qu'il faille soumettre la Religion à leur examen; mais il faut les faire entrer dans les preuves de la Religion, sans qu'ils les considerent presque comme des preuves; & les accoûtumer à regarder tous les impies & les libertins comme les plus impertinens des hommes.

Il faut leur faire remarquer en toutes choses dans eux-mêmes & dans les autres l'effroyable corruption du cœur de l'homme, son injustice ; sa vanité, sa stupidité ; sa brutalité, sa misere ; leur faire comprendre par-là la necessité de la reformation de la nature. Il leur faut dire que les hommes ayant cherché divers remedes à leurs maladies, n'ont fait que montrer la grandeur de leurs maux, & l'impuissance où ils sont de les guerir: que ce remede ne pouvant donc se trouver par la raison, il falloit l'apprendre de la Religion, c'est-à-dire, de Dieu même. Il leur faut dire que cette Religion nous découvre tout-d'un coup l'origine de nos maux, que tous les Philosophes ont inutilement cherchée, en nous instruisant des deux états de l'homme, de son innocence & de sa chute ; & qu'elle nous en apprend en même temps le remede, qui est de la Redemption de JESUS-CHRIST. Il leur faut faire remarquer que cette Religion est la plus ancienne de toute ; qu'elle a toûjours été dans le monde ; qu'elle s'est conservée dans un peuple particulier

qui a gardé le livre qui la contient avec un ſoin prodigieux. Il leur faut relever les merveilles de ce peuple, & la certitude des miracles de Moïſe, qui ont été faits à la vûë de ſix cens mille hommes, qui n'euſſent pas manqué de le démentir, s'il eût eu la hardieſſe de les inventer & de les écrire dans un livre le plus injurieux qu'il ſoit poſſible de s'imaginer à ce peuple qui le conſervoit ; puiſqu'il découvre par-tout ſes infidelitez & ſes crimes.

Il leur faut dire que ce livre prédit la venuë d'un Mediateur & d'un Sauveur, & que toute la Religion de ce peuple conſiſtoit à l'attendre & à le figurer par toutes ſes ceremonies. Que la venuë de ce Sauveur a été annoncée par une ſuite de Prophetes miraculeux, qui ſont venus de temps en temps pour avertir le monde de ſa venuë, & qui en ont marqué le temps, & les principales circonſtances de ſa vie & de ſa mort. Qu'il eſt venu enſuite lui-même dans le temps prédit : mais qu'il a été méconnu par les Juifs ; parceque les Prophetes ayant prédit deux avenemens de ce

Sauveur, l'un dans l'humilité & dans la basseſſe, l'autre dans l'éclat & dans la gloire, l'amour que les Juifs avoient pour les grandeurs de la terre, a fait qu'ils ne ſe ſont attachez qu'à ce qui étoit dit de l'avenement glorieux du Meſſie, ce qui les a empêchez de le reconnoître dans ſon avenement de baſſeſſe & d'humilité. Il leur faut faire comprendre les raiſons de cette conduite de Jesus-Christ, & leur expliquer les merveilles de ſa vie, la certitude de la Reſurrection, pour laquelle tous ceux qui en ont été témoins ſe ſont fait martyriſer; les miracles des Apôtres, la ruine de Jeruſalem prédite par Jesus-Christ, la punition horrible des Juifs, la converſion des peuples; enſorte qu'en moins de cent cinquante ans la foi de Jesus-Christ étoit déja répanduë par tout le monde & parmi les nations les plus barbares, comme saint Juſtin le remarque expreſſément dans ſon dialogue contre Tryphon; & enfin la force admirable de cette Religion qui a ſubſiſté & s'eſt accruë nonobſtant les cruautez inouies que les hommes ont exercées pour la détruire,

Toutes ces choses étant imprimées de bonne-heure dans l'esprit des enfans, les rendent incapables d'être touchez des discours des libertins, & leur font connoître qu'ils ne viennent que d'ignorance & d'aveuglement.

XLII.

Il vient de paroître un livre en public, donc ce discours n'est que l'abregé, qui peut être l'un des plus utiles que l'on puisse mettre entre les mains des Princes qui ont de l'esprit. C'est le recueil des pensées de M. Pascal. Outre l'avantage incomparable qu'on en peut tirer pour les affermir dans la veritable Religion par des raisons qui leur paroîtront d'autant plus solides, qu'ils les approfondiront davantage, & qui laissent cette impression trés-utile, qu'il n'y a rien de plus ridicule que de faire vanité du libertinage & de l'irreligion, ce qui est plus important qu'on ne sçauroit croire pour les Grands; il y a de plus un air si grand, si élevé, & en même-temps si simple & si éloigné d'affectation dans tout ce qu'il écrit, que rien n'est plus capable de leur former

l'esprit, & de leur donner le goût & l'idée d'une maniere noble & naturelle d'écrire & de parler.

XLIII.

Le dessein qu'avoit M. Paschal de se renfermer dans les preuves tirées, ou de la connoissance de l'homme, ou des propheties & de diverses remarques sur l'Ecriture, a fait qu'on n'en a pas trouvé d'autres dans ses papiers : & il est certain qu'il avoit quelque éloignement des raisonnemens abstraits & metaphisiques que plusieurs ont employez pour l'établissement des veritez de la foi. Mais il ne faisoit pas le même jugement de quelques autres preuves plus sensibles, dont on se peut servir pour la même fin. Il étoit persuadé au contraire, que celle que l'on tire de ce que la matiere est incapable de penser, est fort solide, & qu'elle fait voir clairement que l'ame n'est point matiere, mais une substance d'un autre genre qui n'est point attaché au corps. Peut-être même que s'il avoit eu le temps d'executer ce qu'il s'étoit proposé, il auroit mis cette preuve dans son jour, aussi-bien que quel-

ques autres de même nature.

Mais comme c'est une chose si importante d'attacher les Princes à la vraye Religion, qu'il ne faut negliger aucun des moyens qui y peuvent contribuer ; il semble que dans ce dessein l'on peut se servir avec utilité de toutes les raisons naturelles qui sont solides & claires, en les leur faisant entrer dans l'esprit, sans même qu'ils s'apperçoivent de cette intention secrete. Celle que l'on peut tirer de ce que l'esprit voit clairement qu'il est impossible que la matiere & le mouvement soient des êtres eternels & necessaires, que la matiere pense & se connoisse, qu'elle produise un esprit, sont entierement de ce genre ; & on en peut tirer quelques autres de l'ordre & de la nouveauté du monde, qui sont assez proportionnées à toutes sortes d'esprits. L'inconvenient même que l'on peut alleguer, qui est que ces sortes de preuves ne conduisent qu'à connoître un Dieu, & qu'elles ne nous ménent pas à JESUS-CHRIST nôtre unique liberateur, n'a point de lieu à l'égard de la plûpart du monde.

*Voyez le Discours des preuves naturelles de l'existence de Dieu & de l'immortalité de l'ame.*

Car on fait d'ordinaire un corps entier de toute la Religion; on la reçoit toute entiere, ou on la rejette toute entiere; de forte qu'en attachant les hommes à quelqu'une de fes parties, on les attache ordinairement à tout le corps des dogmes qu'elle renferme.

XLIV.

Saint Bafile confeille de faire apprendre aux enfans des fentences tirées des Proverbes & des autres livres de Salomon, pour fanctifier leur memoire par la parole de Dieu, & pour les inftruire des principes des mœurs. Peut-être qu'on pourroit fuivre utilement cette pratique; mais il faudroit en même-temps les leur expliquer, enforte qu'on leur donnât une grande idée de l'Ecriture fainte,& qu'on leur fît concevoir qu'elle enferme des trefors infinis de lumiere. Par ce moyen on remedieroit peut-être à un défaut trés-confiderable & trés-ordinaire aux Grands, qui eft de n'avoir que du dégoût & du mépris pour l'Ecriture, à caufe de la baffeffe apparente & de l'obfcurité des expreffions dans lefquelles il a plu à Dieu de renfermer les veritez qu'elle contient.

X L V.

A ces sentences des proverbes on en pourroit joindre d'autres tirées des Auteurs payens, en leur en faisant apprendre seulement une par jour. Cette pratique suffiroit dans le cours de plusieurs années pour leur faire retenir les plus belles pensées des Poëtes, des Historiens & des Philosophes, & donneroit même lieu d'en choisir de proportionnées à leurs défauts; ce qui serviroit à les leur faire connoître & à les leur mettre devant les yeux d'une maniere plus douce & moins choquante.

X L V I.

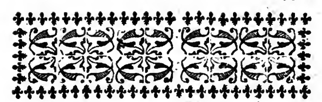
Ce seroit une trop grande rigueur, que d'interdire absolument aux enfans les livres des Payens, puisqu'ils contiennent un grand nombre de choses utiles ; mais il faut qu'un Maître sçache les rendre Chrétiens par la maniere dont il les expliquera. Il y a dans ces livres des maximes exactement veritables, & celles-là sont Chrétiennes par elles-mêmes, puisque toute verité vient de Dieu & appartient à Dieu. Il n'y a donc qu'à les approuver simplement, ou à faire voir que la Religion Chrétienne les porte encore plus loin, &

qu'elle en fait mieux penetrer la verité. Il y en a d'autres qui sont fausses dans la bouche des Payens, & qui sont trés solides & trés-veritables dans celle des Chrétiens. Et c'est ce qu'un Maître doit distinguer en faisant voir la vanité de la Philosophie payenne, & en y opposant la solidité des principes du Christianisme.

Enfin il y en a qui sont absolument fausses, & il faut qu'il en fasse voir la fausseté par des raisons claires & solides. Par ce moyen tout sera utile dans ces livres, & ils deviendront des livres de pieté, puisque l'on se servira même des erreurs qu'ils enferment, pour faire connoître les veritez qui y sont contraires, & pour faire mieux comprendre l'horrible aveuglement où l'esprit de l'homme a été réduit par le péché, & la necessité de la lumiere de Dieu pour dissiper ses tenebres.

Mais pour faire mieux entendre de quelle sorte on peut pratiquer ces trois choses: La premiere, de rehausser les sentimens des Payens par les veritez de la Religion Chrétienne; la seconde, d'en faire voir la fausseté dans leur bouche, & la verité dans celle des

Chrétiens; & la troisiéme, de montrer la vanité & l'illusion de toute leur Philosophie: j'ai cru en devoir proposer un essai sur un des plus beaux livres de Seneque, qui est celui qu'il a fait de la breveté de la vie humaine, en faisant quelques reflexions sur divers lieux de ce livre.



# REFLEXIONS
## SUR LE TRAITÉ
# DE SENEQUE
## DE LA BREVETÉ DE LA VIE.

Où l'on voit l'usage que l'on doit faire des écrits des Philosophes Payens.

SENEQUE.

*MAJOR pars mortalium de naturæ malignitate conqueritur, quòd in exiguum ævi gignimur, quòdque tam velociter, tam rapidè dati nobis temporis spatia decurrant.... Quid de rerum natura querimur? Illa se benignè gessit: vitâ si scias uti, longa est.*

*La plûpart des hommes accusent la nature de malignité, de les avoir fait naître pour vivre si peu, & de ce que le temps qu'elle leur donne s'écoule avec tant de rapidité & tant de vîtesse ... mais ces plaintes sont injustes. La nature nous a traitez favorablement: la vie est assez longue à qui en sçait bien user.*

REFLEXIONS.

Les hommes du commun se plaignent de la breveté de la vie, & les Philosophes s'opposent à leurs plaintes. Ils leur reprochent le temps qu'ils perdent inutilement, & ils soutiennent que la vie est assez longue pourvû qu'on la sçache ménager. Ils representent la vanité de la plûpart des occupations des hommes; ils exagerent leur sotise de donner comme ils font tout leur temps aux affaires d'autrui & de n'en prendre point pour eux-mêmes: & Seneque entr'autres triomphe sur ce sujet dans tout ce traité. Il semble à entendre le ton & l'assûrance avec laquelle parlent

tous ces gens, qu'ils ayent la plus grande raison du monde, & il est vrai qu'ils blâment des choses qui sont en effet blâmables. Cependant la verité est que si nous n'avions point d'autre lumiere que celle que la nature nous donne, il faudroit dire au-contraire que les hommes du commun ont raison, & que les Philosophes ont tort. La vie des hommes est en effet trop courte, & ne suffit nullement pour les choses mêmes ausquelles les Philosophes la destinent ils veulent, dira-t-on, que je cherche par mes raisonnemens la veritable fin à laquelle je dois rapporter mes actions, que je corrige toutes les erreurs que les jugemens de mon enfance, ou l'exemple des personnes vicieuses ont imprimées dans mon esprit; que je regle toutes choses par la verité, que je dompte mes passions, que j'aye toûjours présentes les raisons qui me doivent garantir de l'impression des objets des sens. Mille vies comme la mienne ne suffiroient pas pour un tel ouvrage.

Mais pourquoi donc, disent-ils, perdez-vous tant de temps? Pour-

quoi êtes-vous toûjours dissipé & hors de vous-même ? Que m'importe de le perdre si je n'en suis pas plus heureux en ne le perdant pas ? Mais comment prétendez-vous que je remedie si-tôt à cette dissipation dont vous m'accusez ? C'est un de mes plus grands maux, & ma vie ne suffit pas pour m'en guerir : Je sens un instinct furieux qui me pousse hors de moi; je ne trouve rien en moi qui me satisfasse ; il me faut des pensées plus grossieres pour m'occuper & me garantir de l'ennui. Toutes ces vûes subtiles que l'on me fournit m'échapent à toute-heure pour faire place à d'autres plus sensibles qui m'attirent davantage : avant que je sois accoûtumé à m'occuper de ces idées spirituelles & philosophiques, la mort me mettra hors d'état de le pouvoir faire.

Il y a donc plus de verité dans les plaintes du commun des hommes que dans ces discours des Philosophes. Aussi quand ils veulent parler plus sincerement, ils sont obligez de se plaindre eux-mêmes de la breveté de la vie. *Nous passons*, dit, Seneque, *toute*

*toute notre vie dans un égarement continuel, quoiqu'elle fût encore trop courte quand nous employerions les jours & les nuit à perfectionner nôtre ame.*

Il n'y a que la Religion Chrétienne qui nous puisse veritablement consoler des bornes étroites de nôtre vie; elle ne destine point l'homme pendant cette vie à apprendre les sciences, ni même à une perfection exemte de tous défauts; elle ne prétend pas nous faire acquerir la vertu par nos propres forces, mais par l'infusion de l'esprit de Dieu. Or on ne peut se plaindre que la vie ne soit pas assez longue pour cela.

Notre vie ne suffit presque pour aucun exercice, pour aucun art, pour aucune profession. On ne vit pas assez long-temps pour devenir bon Peintre, bon Architecte, bon Medecin, bon Jurisconsulte, bon Philosophe, bon Capitaine, bon Prince : mais elle suffit pour être bon Chrétien. C'est que nous ne sommes pas au monde pour être Peintres, Medecins, Philosophes mais que nous y sommes pour être Chrétiens.

## SENEQUE.

*Plerosque nihil certum sequentes, vaga & inconstans, & sibi displicens levitas per nova consilia jactabit.*

*La plûpart des hommes n'ont aucun but certain dans leur vie ; mais se laissant emporter par une legereté volage & inconstante ; ils sont toûjours mal satisfaits de leur état présent, & toûjours agitez par une vicissitude continuelle de nouveaux desseins.*

### Reflexion.

Ces gens font toûjours bien d'abondonner ce qu'ils poursuivoient. Leur mal est qu'ils recherchent incontinent d'autres choses qui ne meritent pas mieux d'être cherchées. On a tort de les blâmer de ce qu'ils sont mal satisfaits d'eux-mêmes ; ils ne sont blâmables que de ce qu'ils ne le sont pas toûjours. Ils ne sont pas legers parcequ'ils quittent leurs entreprises, mais parcequ'ils en font de nouvelles. Enfin l'homme est si miserable, que l'inconstance par laquel-

le il abandonne ses desseins, est en quelque sorte sa plus grande vertu; parcequ'il témoigne par là qu'il y a encore en lui quelque reste de grandeur qui le porte à se dégoûter des choses qui ne meritent pas son estime & son amour.

## SENEQUE.

*Omnes denique ab infimis usque ad summos pererrant: Hic advocat, hic adest. Ille periclinatur, ille defendit, ille judicat. Nemo sibi vindicat. Alius in alium consumitur.*

*Considerez à quoi les hommes passent leur vie depuis les plus basses conditions jusque aux plus relevées. L'un cherche des gens qui sollicitent pour lui, l'autre solicite pour les autres: celui ci est accusé, l'autre le défend: celui ci exerce la fonction de Juge. Personne ne pense à soi & ne vit pour soi. Nous nous consumons tous entiers les uns pour les autres.*

### REFLEXION.

S'il n'y avoit point d'autre vie que celle-ci, comme Seneque l'a presque

cru, il auroit tort de les blâmer. Ces gens sont aussi contens dans ce tumulte & dans cette agitation, que les Philosophes dans leur plus grand repos. Ils meurent aussi constamment, ou plûtôt avec aussi peu de sentiment & de crainte de la mort. Les veritez sont des faussetez en la bouche des Philosophes, parcequ'ils les gâtent & les corrompent par la fausseté de la fin à laquelle ils rapportent toute leur vie. Il est juste de se défaire des embarras du monde, & de songer à soi, pourvû que cela produise quelque bien solide ; & c'est pourquoi les Chrétiens ont raison de les quitter; mais pour n'être pas mieux tout seul qu'avec le monde, il vaut autant être avec le monde que tout seul.

## SENEQUE.

*Non est quod ista officia cuiquam imputes; quoniam quidem cùm illa faceres, non esse cum aliquo volebas; sed tecum esse non poteras.*

*Vous ne devez pas prétendre qu'on vous ait obligation des services que vous*

*rendez aux autres ; carce n'est pas par le desir de les servir que vous faites ces choses, c'est parce que vous ne pouvez demeurer avec vous-même.*

REFLEXION.

C'est un pretexte par lequel on pourroit presque toûjours justifier l'ingratitude. Il semble que nous ne soyons obligez qu'à ceux qui ont eu un dessein formé de nous obliger, & non pas à ceux qui cherchant leur utilité ou leur plaisir, nous ont rencontrez dans leur chemin comme par hazard. Mais par cette regle, adieu la reconnoissance. Ainsi pour la conserver, il faut s'arrêter au bienfait, sans remonter à sa source. Car si nous y remontons, nous la trouverons d'ordinaire si corrompuë, qu'elle éteindra toute nôtre gratitude.

Il ne faut point subtiliser en matiére de reconnoissence ; elle s'évapore en subtilisant.

---

*Omnia tanquam mortales timetis ! omnia tanquam immortales concupiscitis.*

*Vous craignez toutes choses comme étant mortels; & vous desirez toutes choses comme si vous étiez immortels.*

### REFLEXION.

C'est que l'homme est tout-ensemble mortel & immortel. Il est immortel selon l'institution de sa nature; il est mortel selon sa corruption. Sa crainte prouve sa mortalité & sa misere: & ses desirs infinis prouvent son immortalité.

### SENEQUE.

*Potentissimis & in altum sublatis hominibus, excidere voces videbis quibus otium optent.*

*Il arrive souvent aux personnes les plus puissantes & les plus élevées dans le monde, de laisser échaper certaines paroles qui témoignent quelque desir du repos.*

### R - - - -

C'est que le bonheur consiste en effet dans le repos; & si le repos de cette vie n'est pas capable de conten-

ter ceux qui en jouissent, c'est que ce n'est pas dans ce repos qu'il consiste.

SENEQUE.

*Tauta visa est res otium , ut illam quia usu non poterat , cogitatione præsumeret.*

*Le repos est une si grande chose , que ceux mêmes qui ne peuvent esperer de le posseder effectivement , sont bien - aises de le goûter par l'imagination & par la pensée.* *Il parle d'Auguste.*

REFLEXION.

Cela est bien aisé.Cette pensée n'incommode point. Elle laisse la jouissance libre de la grandeur, & elle joint en qu'lque sorte les avantages du repos avec ceux de la fortune. Mais quand il en faudra faire le choix , on verra que la grandeur a des attraits plus grands que le repos pour une ame corrompuë.

Les hommes se plaisent à se former ainsi les idées d'états où ils ne voudroient pas être effectivement , ou de vertus qu'ils ne pratiqueront jamais ; afin de jouir par imagination

de la gloire attachée à ces états & à ces vertus, en demeurant cependant réellement dans l'état où leur concupiscence desire d'être. *Me demandez-vous*, dit Seneque, *pourquoi je desire avoir un ami? C'est afin d'avoir un homme pour qui je puisse donner ma vie. Ut habeam pro quo mori possim.* Ce sentiment est tout-à-fait grand, & par consequent trés-capable de flater une ame vaine pendant qu'il demeure dans les termes d'un simple sentiment. Il est vrai qu'il seroit penible de le réduire en pratique. Mais laissez le faire, il sçaura bien le moyen de s'exemter de mourir, il n'en trouvera jamais d'occasion. Cependant il se contentoit sans danger dans cette pensée qui lui représentoit les loüanges qu'il meriteroit par cette action heroïque qu'il ne devoit jamais faire.

SENEQUE.

*Plures, cùm aliis felicissimi viderentur, ipsi in se verum testimonium dixerunt, perosi omnem actum annorum suorum. Sed his querelis nec alios mutaverunt, nec seipsos. Nam cùm verba erumperent, effectus ad consuetudinem relabebantur.*

*Il y en a plusieurs qui paroissant très-heureux aux autres, n'ont pas laissé de porter un témoignage très-veritable contre eux-mêmes, en détestant l'agitation tumultuaire de leur vie; mais ces plaintes n'ont produit aucun changement, ni dans eux, ni dans les autres. Car aprés tous ces discours qui leur échapoient, leurs passions ne laissoient pas de les entraîner à leurs occupations ordinaires.*

## Reflexion.

Ils font ces discours dans les intervales où leurs passions sont comme endormies; mais lorsqu'elles se sont reveillées, ils ne se souviennent plus de ces discours. Rien n'est continuel & toûjours present dans l'homme, ni les passions qui l'emportent, ni les raisons qui les combattent; & c'est en cela que consiste un des plus grands égaremens des Philosophes. Ils se sont imaginez qu'en fournissant aux hommes de beaux raisonnemens pour mépriser la mort, la pauvreté, la douleur, ils les rendroient capables de resister à l'impression de tous ces objets.

Mais cette penſée enfermoit une double erreur ; l'une de croire que l'homme ſe conduiſe par raiſon, au-lieu qu'il ne ſe conduit que par la paſſion qui le domine. L'autre de s'imaginer que ces raiſons puiſſent être toûjours preſentes, au-lieu que l'ame ne pouvant toûjours y être appliquée, il arrive par neceſſité qu'elle les oublie, ou qu'elle n'y penſe pas la plûpart du temps ; ce qui donne lieu aux paſſions d'agir & de l'emporter.

SENEQUE.

*Totâ vitâ diſcendum eſt mori.*

*Il faut apprendre à mourir toute ſa vie.*

REFLEXION.

Il trouvoit ce ſentiment ſi beau, qu'il le repete par-tout. *Hoc quotidie meditare*, dit il en un autre endroit, *ut poſſis æquo animo vitam relinquere*. Et dans un autre : *Fac tibi jucundam vitam, omnem pro illa ſollicitudinem deponendo*. Il n'y a rien de plus ſolide dans la bouche des Chrétiens que cette penſée. Ils ont bien raiſon de ſe

mettre en peine de ce moment qui doit décider de leur éternité ; mais dans celle des Payens qui n'avoient ni esperance, ni crainte pour l'autre vie, il n'y a rien de plus vain. Qu'ai-je affaire, dira un Payen, de m'entretenir toûjours de ces pensées mélancoliques ? Peut être mourrai-je sans y penser, & ainsi je n'aurai pas besoin de constance. En tout cas il n'y a pas grand mal que trois ou quatre personnes soient témoins de mon impatience & de mes cris. En un quart-d'heure je ne serai plus à leur égard, comme ils ne seront plus au mien. Cela vaut-il la peine de se fatiguer toute sa vie de la pensée de la mort ?

Après tout, les Philosophes commandoient l'impossible, en voulant d'une part que l'on ne se souciât pas de la vie, & nous la representant de l'autre comme nôtre unique bien.

L'amour est la source du plaisir & de la crainte, & il est impossible qu'il ne produise ces deux passions.

Pour ne craindre point la mort, il faut ne point aimer la vie, & ne la point trouver agreable. Ainsi comme il n'y a que la Religion Chrétienne

qui nous puisse ôter l'amour de la vie; il n'y a qu'elle aussi qui nous puisse faire serieusement mépriser la mort.

## SENEQUE.

*Dispunge & recense vitæ tuæ dies, & videbis paucos quosdam, & rejiculos apud te recedisse.*

*Tenez un compte exact de tous les jours de vôtre vie, & vous verrez que vous n'en avez employé pour vous que la moindre partie & la moins considerable.*

## REFLEXION.

Il ne mettoit au nombre des jours qu'il croyoit avoir employez pour soi, que ceux qu'il avoit employez à la philosophie. Mais s'il avoit raisonné plus juste, il auroit vû qu'il ne lui restoit rien davantage de ces jours philosophiques, que des autres. Il lui en demeuroit seulement un leger souvenir comme des autres jours de sa vie. Le passé absorbe tout, & égale tout, à moins que le passé ne subsiste;

& c'eſt ce que les philoſophes n'ont point connu.

## SENEQUE.

*Quaſi nihil petitur, quaſi nihil datur? re unâ omnium pretioſiſſimâ luditur.*

*On demande le temps des autres comme ſi ce n'étoit rien, on donne ſon temps aux autres comme ſi ce n'étoit rien; c'eſt ainſi que l'on ſe joue de la choſe du monde la plus precieuſe.*

### Reflexion.

Si le meilleur emploi du temps eſt de le paſſer gaiement, je ne puis mieux l'employer que de le donner au premier venu, j'y trouverai mon divertiſſement.

Le temps des Payens étoit de nul prix; ils ne ſçavoient qu'en faire, & n'avoient pour but que de perdre; mais le temps des Chrétiens eſt d'un prix infini: c'eſt le prix de l'éternité.

SENEQUE.

*Maximum vivendi impedimentum , est expectatio quæ pendet ex crastino. Perdis hodiernum quod in manu fortunæ positum est , disponis , quod in tua , dimittis.*

*Un des plus grands empêchemens pour bien vivre , est d'avoir toûjours l'esprit suspendu par des desseins qu'on forme pour l'avenir. Nous laissons échaper le temps présent ; & aulieu de nous appliquer à le regler , nous nous amusons à disposer de celui qui est encore dans les mains de la fourtune.*

REFLEXION.

Le temps futur n'est pas dans les mains de la fortune , il est dans celles de Dieu qui ne nous l'a pas encore donné , & ainsi nous ne devons pas encore songer à en disposer. Mais il nous donne le temps présent comme un talent dont il nous demandera compte. Et c'est pourquoi il est vrai ce que dit Seneque , que bien vivre consiste à bien user du présent , & à executer sur l'heure ce que Dieu nous

commande pour cette heure-là. Car il y a toûjours pour chaque moment quelque volonté de Dieu qui nous prescrit ce que nous y devons faire. Il s'agit seulement de la connoître & de l'accomplir. Mais ne faut-il donc jamais penser à l'avenir ? Il y faut penser quand c'est une partie du devoir présent que d'y penser ; autrement c'est prévenir Dieu, & non-pas le suivre.

SENEQUE

*Cum celeritate temporis utendi velocitate certandum est : tanquam ex torrente rapido nec semper casuro, citò hauriendum est.*

*Il faut que nôtre empressement à bien user du temps égale la vitesse avec laquelle il s'écoule ; il faut se hâter d'y puiser ce qui nous est necessaire, comme dans un torrent rapide qui se doit bientôt tarir.*

REFLEXION.

Que m'importeroit de me tant hâter, si ce torrent me devoit emporter avec soi, & lorsqu'il sera tari je

ne ferai plus ? il y a donc une visible illusion dans tous ces discours, lorsqu'on les regarde dans la bouche de gens qui ne songeoient point à l'autre vie. Mais qu'ils sont veritables dans celle des Chrétiens ! Ce temps, prix de l'éternité, s'écoule devant nos yeux, & nous n'aurons jamais de richesses que celles que nous y aurons puisées. Il faut donc se hâter. La conclusion est juste, & il est étrange qu'il y ait si peu de personnes qui la tirent.

## SENEQUE.

*Nemo, nisi à quo omnia acta sunt sub censura sua, quæ numquam fallitur, libenter se in præteritum retorquet.*

*Il n'y a que ceux qui font à l'égard de toutes leurs actions l'office de censeurs, & qui en jugent par la lumiere infaillible de leur conscience, qui puissent regarder avec plaisir le passé.*

## REFLEXION.

Il y a de la folie dans cette insolence. Quoi, l'homme ne se trompe jamais ; il a dit cent fois le contraire.

mais le faux éclat de cette penſée l'ayant frapé en cette endroit, il ne s'eſt plus ſouvenu ni de ſa foibleſſe, ni de ſes maximes. Cet oubli n'eſt pas moins étrange que celui qui lui fait dire en un autre endroit, que *la Philoſophie nous met en poſſeſſion d'une felicité éternelle*; quoique ſelon ſes principes elle ne puiſſe durer qu'autant que la vie. Les hommes ſont ſujets à parler ſelon leurs deſirs, & à ſuppoſer que les choſes ſont ce qu'ils voudroient qu'elles fuſſent Ils voudroient être infaillibles, ils voudroient une felicité éternelle; ils ſe donnent l'un & l'autre par leur imagination & par leurs paroles, ne pouvant ſe le donner en effet.

## SENEQUE.

*[illegible] noſtri temporis ſacra & dedicata, & omnes humanos [illegible] pergreſſa, extra regnum fortunæ ſubducta, quam non inopia, non metus, non morborum incurſus exagitat: hæc nec turbari, nec eripi poteſt: perpetua ejus & intrepida poſſeſſio eſt.*

*Le paſſé eſt une partie de nôtre vie*

*qui est comme consacré. Elle est à couvert de tous les accidens humains. Elle n'est plus sujette à l'empire de la fortune. Elle est hors des atteintes de la pauvreté, de la crainte, des maladies. On ne peut nous y troubler ni nous la ravir. C'est un bien dont la possession est sûre, tranquille, perpetuelle.*

## Reflexion.

Qu'il y á du vuide dans ces discours philosophiques ! Comment est-ce que des Payens possedoient le passé, eux qui n'esperoient aucune récompense de leurs bonnes actions en une autre vie, comme ils ne craignoient point la punition des mauvaises ? La vie passée étant oubliée, étoit à leur égard comme si elle n'eût jamais été. Ils ne la pouvoient donc posseder que par la memoire. Or qu'est-ce que cette possession ? Elle ne regarde qu'un petit nombre d'actions, & dans ces actions elle n'entretient que le corps : la plûpart des circonstances lui échapent ; & ce qu'elle en retient, ne lui sert qu'à nous divertir d'une maniere assez languissante. Il ne faut donc point faire tant les braves. S'il n'y avoit

point d'autre vie que celle-ci, le souvenir de nôtre vie passée nous seroit assez inutile ; & tout le fruit qu'on en pourroit tirer seroit semblable à celui qu'on tire d'une histoire basse & commune.

Mais que ce soient des Chrétiens qui tiennent ces discours, bien loin d'aller au delà de la verité, ils seront bien éloignez de l'exprimer toute entiere. Car il est vrai que le passé subsiste ; que nulle de nos actions ne perit. Nous les trouverons toutes écrites, comme dit le Prophete, avec un burin de fer. On peut dire seulement qu'il n'est pas encore invariable ; parce que les bonnes actions se peuvent aneantir en quelque sorte par les mauvaises & que les mauvaises se peuvent abolir par les bonnes : de de sorte qu'elles ne seront parfaitement immuubles qu'aprés la fin de la vie, où le bien ne sera plus en danger d'[illegible] [illegible] le mal sera hors d'état d'être reparé.

La Philosophie humaine diminuoit infiniment l'horreur des vices & l'estime des vertus, en les terminant avec la vie. Car on pouvoit dire & des ver-

tus & des vices ce qu'elle avoit accoûtumé de dire des maux : *Nihil magnum quod extremum habet.* Rien de fini ne peut être grand. Mais l'éternité qui est l'objet des Chrétiens , ajoûte un poids infini, & aux bonnes & aux mauvaises actions ; parce qu'elle rend les unes & les autres éternelles.

## SENEQUE.

*Decrepiti senes paucorum dierum accessionem votis mendicant : minores natu seipsos esse fingunt ; mendacio sibi blandiuntur , & tam libenter fallunt , quàm si fata unà decipiant.*

*Des vieillards prêts de mourir , font encore des vœux pleins de bassesse pour obtenir que leur vie soit prolongée de quelques années. Ils se font plus jeunes qu'ils ne sont en effet , & ils se flatent par ce mensonge ; & ils prennent autant de plaisir à tromper les autres , que s'ils pouvoient en même temps tromper la mort.*

## REFLEXION.

Il y a des folies qui changent comme les modes , & qui ne durent qu'un

temps ; mais il y en a d'autres qui ſe trouvent dans tous les temps ; & ce ſont celles qui ſont fondées ſur les plus eſſentiels objets de la concupiſcence.

L'amour de la vie qui porte les vieillards à déguiſer leur âge, eſt de ce nombre. Les hommes aimeront toûjours la vie. Ils haïront donc toûjour la mort, & toutes les choſes qui les en approchent, ou qui la leur mettent devant les yeux, comme la vieilleſſe.

Mais d'où vient que les hommes ſe plaiſent en ces ſortes de fictions dont ils connoiſſent eux-mêmes la fauſſeté ? C'eſt qu'ils ſe repréſentent par ces fictions une idée plaiſante, & qu'ils s'occupent plus de l'idée que de la fauſſeté de l'idée. C'eſt à-peu-près ce qui arrive dans la lecture des romans. L'on ſçait qu'ils ſont faux, & l'on y prend plaiſir ; parceque l'eſprit ne ſonge pas qu'ils ſont faux : il met à part cette idée de fauſſeté qui ne pourroit pas lui plaire : & il ſe divertit de ces évenemens imaginaires auſquels il donne ainſi une eſpece de verité, en ne ſongeant pas qu'ils ſont faux.

SENEQUE.

*Quædam vitia illos quasi felicitatis argumenta delectant. Nimis humilis & contemti hominis esse videtur scire quid faciat.*

*Il y a des vices qui plaisent aux Grands, parcequ'ils sont des marques de la grandeur de leur fortune. Il y en a qui croient que c'est une chose basse & méprisable, que de sçavoir ce qu'ils font.*

REFLEXION.

Les Grands se plaisent dans les défauts dont il n'y a que les Grands qui soient capables, parcequils les distinguent des petits. On aime à avouer de soi les défauts des gens d'esprit; parcequ'on s'imagine que ceux qui les voyent en regarderont plûtôt la cause que l'effet. Il n'y a rien de si ordinaire que de faire des recits des fautes ingenieuses que l'on a faits; & ce que l'on prétend par-là, est de faire conclure à ceux à qui on les fait, non qu'on a fait une faute, mais que l'on a de l'esprit.

Un de ces voluptueux de Rome se faisant rapporter du bain dans une chaise, demandoit à ses valets : *Suis-je assis ? Jam sedeo ?* C'est à-peu prés comme celui qui étant à la chasse, demandoit à ses gens : Ai-je bien du plaisir ? Ce sont des fatuitez de Grands qu'il est bon de remarquer. Les personnes du commun ne tombent point dans ces extravagances.

## SENEQUE.

*O perosè nihil agunt.*

*Ces gens se remuent toûjours sans rien avancer.*

### Reflexion.

C'est la plus genenerale devise des hommes. Ils s'empressent, & leur empressement ne se termine à rien. Ils font des châteaux de carte que le vent emporte. Pour travailler il faut connoître le but de son travail : celui qui cherche le bien, a raison de se lever avant le jour, dit l'Ecriture. Mais si on ne sçait pas où est le bien, en vain se leve t-on du matin pour l'aller chercher. Les gens actifs

n'avancent pas plus que les paresseux, quand ni les uns ni les autres ne sçavent ce qu'il faut faire.

## SENEQUE.

*O quantùm caliginis mentibus humanis objicit magna felicitas!*

*O que les grandes fortunes répandent d'aveuglemens dans l'esprit des hommes!*

### REFLEXION.

Les hommes voyent les nuages des autres, & ne voyent pas les leurs. Ils disent vrai en ce qu'ils disent des autre; mais ils ne se disent jamais la verité à eux-mêmes. Seneque connoissoit l'aveuglement des Grands; mais il ne connoissoit pas l'aveuglement des Philosophes ni le sien. C'est qu'il ne connoissoit pas parfaitement l'aveuglement même des Grands. Pour le bien connoître, il faut penetrer non-seulement l'aveuglement attaché à certains états, mais aussi l'aveuglement general de l'homme. Les nuages

ges qui viennent des conditions particulieres, sont nuages moins importans. Il y a un nuage general qui environne tous les hommes, & c'est celui-là qu'il est important de bien connoître.

## SENEQUE.

*Ad res pulcherrimas ex tenebris ad lucem erutas alieno labore deducimur. Nullo nobis sæculo interdictum est. In omnia admittimur; & si magnitudine animi egredi humanæ imbellicitatis angustias libet, multùm per quod spatiemur temporis est. Disputare cum Socrate licet: dubitare cum Carneade: cum Epicuro quiescere.*

*Nous parvenons sans peine par le secours d'autrui à la connoissance d'une infinité de belles choses que l'esprit de l'homme a tirées des tenebres par sa lumiere. Nul siecle ne nous est interdit; ils nous sont tous ouverts: & si nous voulons porter nôtre esprit au-delà des bornes étroites de nôtre temps, nous en avons un infini à parcourir. Nous pouvons nous entretenir avec So-*

*crate, douter avec Carneade, & nous reposer avec Epicure.*

REFLEXION.

C'est l'image de la béatitude philosophique: c'est l'occupation la plu noble de ce Sage qu'on nous vante tant; c'est tout ce que ces gens ont pu inventer pour nous rendre heureux. Vous entretiendrez, disent-ils, les plus grands hommes de l'antiquité; vous contemplerez plusieurs belles choses. Oui, mais par malheur je n'ai point d'yeux pour m'entretenir avec ces morts, & on ne les entretient guéres qu'avec les yeux. Que ferai-je donc dans cette retraite philosophique? Qu'ils disent ce qu'ils voudront, un aveugle a bien de la peine à devenir philosophiquement heureux. Vous vons occuperez, disent-ils, à méditer sur les veritez que vous connoissez déja. Mais un quart-d'heure de méditation me rompt la tête. C'est encore un inconvenient auquel les Philosophes n'ont pas pourvû. Il semble qu'ils ayent supposé que nous ayons des têtes de fer. Mais je veux qu'on puisse s'entretenir l'esprit de ces

pensées, y a-t-il grand plaisir à tout cela ? Si ces méditations n'ont pour objet que des faussetez, quel bonheur y a-t-il d'avoir toûjours l'esprit occupé de songes & de chimeres? En suis-je bien plus heureux pour sçavoir ce que les Philosophes m'apprennent de la nature de l'ame, de son siege, de sa durée ? C'est un air, disent-ils; c'est un feu ; c'est une lumiere ; c'est une harmonie ; c'est une quintessence ; c'est un esprit ; c'est une partie de l'ame du monde. Elle est dans le cœur, dans le ventre, dans le cerveau, dans une glandule du cerveau. Elle passe d'un corps à un autre; elle s'evole en haut ; elle descend en bas ; elle perit; elle demeure long-temps ; elle subsiste toûjours ; elle devient Dieu; elle devient démon. Me voilà bien avancé. Mais je veux que ce soient des veritez. Sont-ce des veritez qui me soient utiles, & ausquelles j'aye raison de prendre interêt ? Il faut qu'ils avouent de-plus que cette contemplation des veritez humaines n'est pas capable de me divertir long-temps. Je me sens pressé de mille besoins ausquels elles ne satisfont point. Il faut songer à un procés

qu'on me fait, à pourvoir des enfans à soûtenir une famille; je n'ai pas le temps d'entretenir Carneade.

C'est une chose étrange combien il y avoit de personnes excluses par leur état même de la beatitude philosophique. Elle n'étoit point pour ceux qui sont obligez de travailler depuis le matin jusquès au soir, pour les esclaves, pour les femmes de menage: car le moyen de contempler les astres dans toutes ces conditions?

Que les Philosophes déclament tant qu'ils voudront contre les richesses, il falloit être un peu accommodé pour être heureux à leur mode; afin de n'être pas continuellement distrait par les nécessitez de la vie.

Il falloit de plus sçavoir lire; entendre les langues; avoir de l'esprit. Qu'on joigne toutes ces conditions ensemble, & l'on verra que la beatitude philosophique n'étoit presque pour personne; & c'est ce qui en prouve la fausseté, & qui fait voir au-contraire la verité de la Religion Chrétienne. Personne ne doit être exclus de la vraie felicité par son état & par les qualitez qui ne dépendent pas de nous:

il faut que chacun soit capable de l'acquerir ; & c'est ce qui se rencontre parfaitement dans nôtre Religion. Car pour être Chrétien, il ne faut qu'avoir un cœur & de la docilité.

Les Philosophes avoient ainsi plusieurs faux principes sur lesquels tous leurs raisonnemens rouloient, sans qu'ils en ayent jamais découvert la fausseté. En voici un qui est la source de la plûpart de ces beaux discours par lesquels ils nous exhortent à la constance, & au mépris des accidens humains, & de la mort même. Ils supposoient que l'ame pouvoit faire en tout état ; ce qu'elle pouvoit faire en certains états. C'est le fondement de ce discours de Seneque. *Il est difficile, direz-vous, d'obtenir de son esprit qu'il méprise la vie. Ne voyez-vous pas pour combien peu de chose on la méprise tous les jours ? L'un se pend devant la porte de sa maîtresse ; l'autre se précipite du haut de la maison en bas, afin de n'entendre pas plus long-temps les crieries d'un maître de mauvaise humeur ; & cet autre qui s'en étoit enfui, s'enfonce le poignard dans le sein, de peur qu'on ne le ramene au maître*

*qu'il avoit quité. Pouvez-vous douter que la vertu ne puiſe faire ce que la craiate fait bien?* Oui j'en doute, & j'ai raiſon d'en douter. Cette crainte exceſſive n'a produit ces effets dont parle Seneque, qu'en cachant le mal de la mort à ces perſonnes, & en les appliquant uniquement au mal qu'ils deſiroient éviter. Dire que la raiſon le peut faire, parceque la paſſion le fait, c'eſt dire que ſi les tenebres cachent les choſes, il s'enſuit que la lumiere le peut faire auſſi.

Les effets extraordinaires des paſſions ne peuvent pas être imitez par la raiſon, parcequ'ils dépendent des mouvemens qui ne ſont pas entierement volontaires. Nous ne pouvons pas exciter en nous, quand nous voulons, ces émotions violentes; elles dépendent des objets; & même de certaines diſpoſitions du corps qui ne ſont pas en nôtre pouvoir.

Sans cette rage d'illuſion & de folie qui a fait regarder à ces perſonnes les maux qu'ils vouloient éviter comme intolerables, & qui leur a caché celui de la mort, jamais ils n'auroient pris ces reſolutions deſeſperées. Ces

gens ne méprisoient point la mort ; ils n'y pensoient pas, ils s'y précipitoient comme en un lieu de repos.

Que ne prévenez-vous par la raison, disent encore ces Philosophes, ce que le temps fera nécessairement en vous? Mais ce temps me détournera de la vûë des choses qui m'occupent présentement ; il diminuera l'impression sensible qu'elles font sur mon corps, il attachera mon esprit à d'autres objets. La raison ne peut rien faire de tout cela.

Il y a donc un extrême défaut dans tous ces raisonnemens, en ce qu'ils concluent que l'ame peut toûjours ce qu'elle peut dans certains états involontaires, & accompagnez de mille circonstances extérieures qui ne dépendẽt point d'elles.

## SENEQUE.

*Ipsæ voluptates eorum trepidæ & variis terroribus inquietæ sunt, subitque cùm maximè exultantes sollicita cogitatio : Hæc quamdiu?*

*Leurs plaisirs mêmes sont pleins de trouble & d'inquiétude, & lorsqu'ils*

*sont dans les plus grands divertissemens, il leur vient cette fâcheuse pensée : Combien tout cela durera-t-il.*

## REFLEXION.

Qu'il y a de gens qui ne font point toutes ces réflexions, & dont le malheur consiste en ce qu'ils ne les font pas! Seneque ne connoissoit pas la stupidité des hommes. Leur mal n'est pas d'être trop inquietez par la crainte des accidens & des maux qui les menacent. C'est de pouvoir vivre en repos sans être troublez par des craintes si legitimes.

## SENEQUE.

*Ad hæc sacra & sublimia accede, sciturus quæ natura sit Diis, quæ voluntas, quæ conditio, quæ forma; quis animum tuum casus expectet, ubi nos à corporibus dimissos natura componat : quid sit quod hujus mundi gravissima quæque in medio sustineat, supra levia suspendat, in summum ignem ferat, sidera cursibus suis excitet; cetera deinceps ingentibus plena miraculis. Vis tu, relicto solo, mente ad ista respicere?*

*Quittez ces occupations basses du soin des provisions de Rome, & appliquez-vous à contempler ces veritez hautes & sacrées ; quelle est la nature des Dieux, quelles sont leurs inclinations ; quel est leur état & leur forme ; qu'est-ce qui doit arriver à nos esprits ; en quel lieu la nature nous placera aprés qu'elle nous aura séparez des corps ; quelle force retient au milieu du monde les corps les plus pesans, & éleve au-dessus les plus legers, & porte le feu au-dessus de tous les autres ; quelle cause fait mouvoir les astres. Ne voulez-vous pas quitter la terre pour jetter les yeux de votre esprit sur ces grands objets ?*

REFLEXION.

Il paroît par tout ce discours que les Philosophes ne se proposoient que d'avoir l'esprit occupé de quelque objet assez grand qui les exemtât d'ennuis & de passions. La recherche de l'immortalité de l'ame & de la nature de Dieu, ne tenoit dans leur esprit que le même rang que celle de la pesanteur de la terre & de l'ordre des

élemens. Ils ne pensoient nullement que cette connoissance leur fût nécessaire pour régler leur vie. Ils croyoient pouvoir être heureux sans sçavoir ni leur origine ni leur fin. Et generalement toutes leurs speculations philosophiques ne leur tenoient lieu que d'un jeu de cartes qui ne produit pas moins certainement l'effet de divertir que les méditations les plus relevées.

Si c'est un bien que de connoître ces choses, c'est donc un mal que de les ignorer, & parconsequent toutes ces speculations ne se terminant qu'à nous convaincre de nôtre ignorance, ne sont capables que de nous faire davantage sentir nôtre mal. Si ce n'est pas un bien, les Philosophes nous trompent en nous proposant toutes les recherches comme quelque chose de grand. Il est donc clair qu'ils n'ont pas mis leur bonheur dans la connoissance de la verité; mais dans cette agitation d'un esprit rempli de grandes idées. Ils ont cru qu'il importoit peu que les objets fussent faux ou vrais, pourvû qu'ils les occupassent également.

L'erreur, le doute, la verité ont été pour eux des choses indifferentes; & ils n'ont jamais cru ceux d'entr'eux qui faisoient profession de ne rien sçavoir, moins heureux que ceux qui faisoient profession de sçavoir tout. En un mot, en trompant le monde par toutes ces promesses magnifiques, ils n'ont effectivement pensé qu'à se divertir. Et lors même qu'ils combattoient ceux d'entr'eux qui enseignoient que le plaisir étoit le souverain bien de l'homme; ils ne se proposoient point eux-mêmes d'autre fin qu'un pur amusement d'esprit.

FIN.



